LES ARTS DESSINÉS

08

Octobre/décembre 2019

Jean Jullien

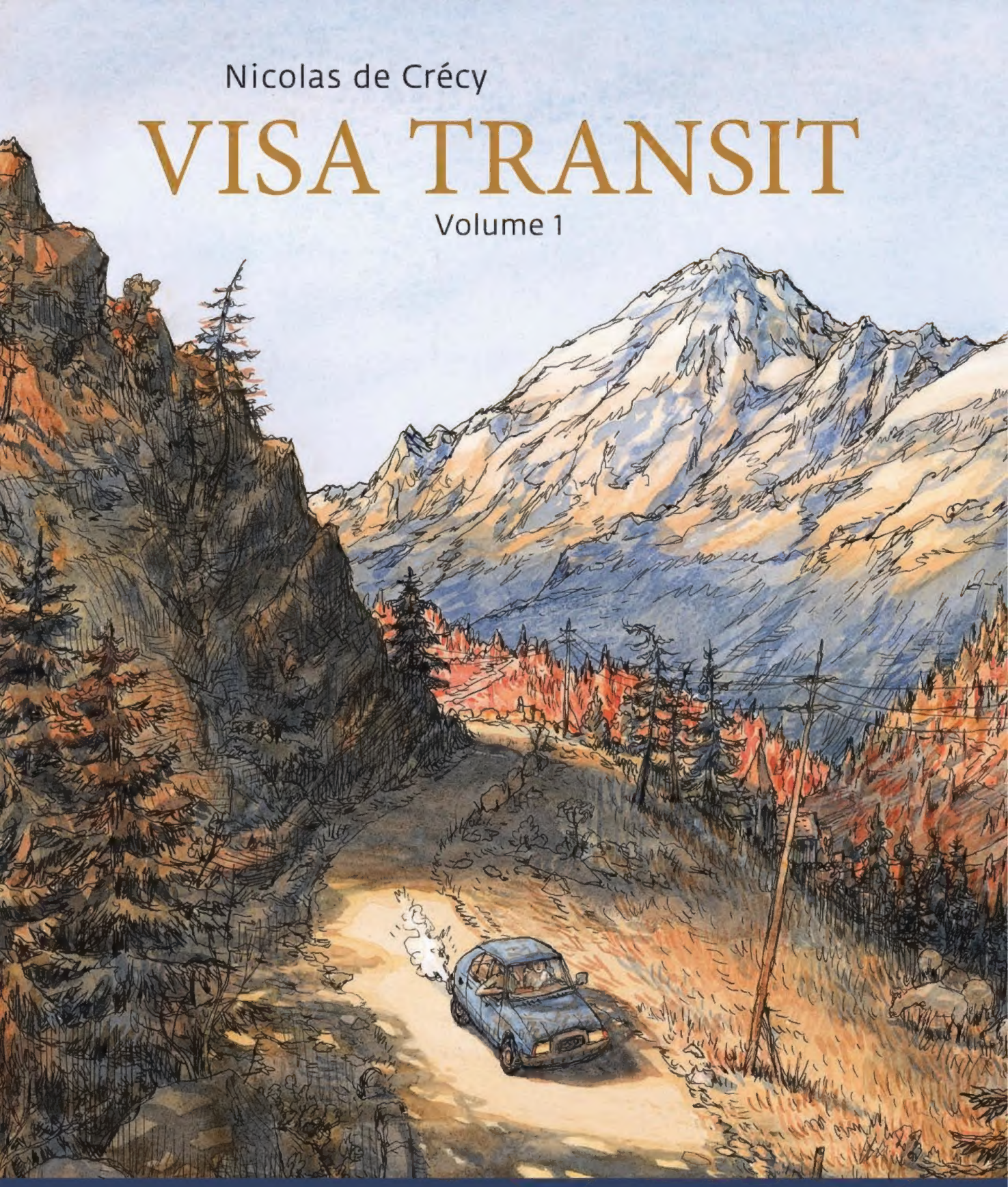
Philippe Decouflé | Catherine Deneuve | Toby Leigh | Javier Mariscal | Lorenzo Mattotti | Philippe Honoré

L 15306 - 8 - F: 14,95 € - RD

Nicolas de Crécy

VISA TRANSIT

Volume 1



LA NOUVELLE BANDE DESSINÉE DE NICOLAS DE CRÉCY

Un road trip autobiographique à travers l'Europe

GALLIMARD
BANDE DESSINÉE

MICAËL
DESSINATEUR DE PRESSE
Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #08

LE MONDE SELON MICAËL/p.01
Édito dessiné |

COLLABORATEURS, ÉDITORIAL/p.04
Par Frédéric Bosser |

CATHERINE DENEUVE/p.08
Conversation avec une esthète |

ACTUS/p.12
Beaux livres, expositions & événements |

JEAN JULLIEN/p.28
Auteur pop et éclectique ! |

JAVIER MARISCAL/p.38
Le maître des formes et des couleurs |

LONTANO/p.42
Qui va piano... |

KRAZY KAT/p.52
On a aimé... |

GÉRARD MORDILLAT/p.54
L'art lié au corps |

PHILIPPE CUNY/p.60
Dialogue entre 2D and 3D |

84

© Lorenzo Mattotti / 2019 Prima Linea Productions

Jean Jullien

128

© Toby Leigh

PHILIPPE DECOUFLÉ/p.68
Que la fête (re)commence... |

PALACE/p.76
Ça, c'est du théâtre ! |

LORENZO MATTOTTI/p.84
Le perfectionniste... |

ANNE DE HEY!/p.92
Abolir les frontières de l'art |

LIFE IS STRANGE 2/p.98
Un jeu vidéo tout en émotion... |

HONORÉ/p.108
L'élégance du dessin de presse |

L'AMUSANT MUSÉE/p.114
On a aimé... |

MANA NEYESTANI/p.116
Un caricaturiste en exil |

GUSTAVE DORÉ/p.122
Les publications de jeunesse |

TOBY LEIGH/p.128
Les 7 péchés capitaux |

© Jean Jullien / Kbkind

28

SARAH KALISKI/p.138
L'art à fleur de page |

LE GRECO/p.140
Visite guidée |

JOAN MIRÓ/p.146
On a aimé... |

RENO/p.148
Un Dufy au féminin |

ANDRÉ ROBILLARD/p.154
« Des fusils pour tuer la misère » |

CÉRÈS FRANCO/p.158
L'arpenteuse d'art |

www.facebook.com/lesartsdessines/

@lesartsdessines

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@lesartsdessines.fr

• **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
• **Secrétaire de rédaction :** Nesma Kharbache
• **Comité de rédaction :**
Frédéric Bosser, Rémi Joffart
• **Communication :** Marie Dussaussoy (marie.dussaussoy@gmail.com)
• **Rédaction :** Frédéric Bosser, Géant Vert, Micaël, Nesma Kharbache, Jean-Samuel Kriegk, Hélène Honoré, Marie Laverre, Franck Knoery, Stéphane Corréard, André-François Ruaud, Toby Leigh
• **Direction artistique :** Rémi Joffart (rjoffart@lesartsdessines.fr)
• **Maquette :** Rémi Joffart, Steven Jimel (Actus)
• **Correction :** Gilles Chauvin
• **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
• **Photographie :** Guy Marineau, Daniel Arnold, Frédéric Bosser, François Catonné, Isabelle Villaud, Valérie Baeriswyl, Zoé Forget, Marie Laverre, Patrick Bouvier, Pascal Chantier, Jacques-Yves Gucia et divers
• **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et MDS (librairies spécialisées)
• **Remerciements :** à tous les auteurs présents dans ce numéro, et à tous les attachés de presse concernés
• Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Merci à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce numéro.

Couverture : JEAN JULLIEN pour *Les Arts dessinés*
© 2019 Jean Jullien

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

PUBLICITÉ :
Marie Dussaussoy • marie.dussaussoy@gmail.com
Tél. : 06 76 74 67 49

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

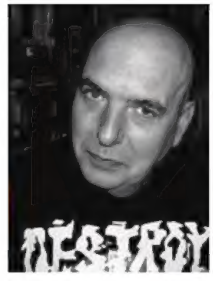
PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

Né en 1968, **Stéphane Corréard** a été tour à tour ou simultanément critique d'art, commissaire d'exposition, galeriste, expert en art contemporain… En ce moment, il dirige le salon Galeristes, qu'il a créé en 2016, élabore la programmation de la galerie parisienne Loeve&Co et participe régulièrement au programme *La Dispute* sur France Culture.
| Sarah Kaliski p. 138

Fille unique du dessinateur Honoré (*Charlie Hebdo*), **Hélène Honoré** est imprégnée, dès son plus jeune âge, par l'univers de son père. Même sa vocation professionnelle actuelle – économiste – trouve son origine dans ses longues discussions avec lui.
| Honoré p. 108

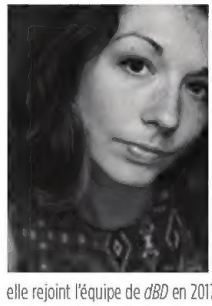
Spécialiste des cultures geek, auteur du livre *Art ludique* (Sonatine), **Jean-Samuel Kriegk** est entrepreneur et journaliste. Passionné de bande dessinée, de cinéma et de jeu vidéo, il partage ses coups de cœur toutes les semaines sur le Huffington Post et écrit pour *Rockyrama*, *Otomo*, *Carbone* et *Terra Incognita*. À côté de ses activités d'écriture, il dirige la société Tanuki, spécialisée dans le développement des entreprises culturelles et innovantes, et pilote le pôle culture de la plate-forme de financement participatif KissKissBankBank.
| Life is Strange 2 p. 98

L'illustrateur anglais **Toby Leigh** déploie son talent et exprime son humour corrosif dans la presse – *The Times*, *The Guardian*, *The Telegraph*, *The Independent* – et la publicité (Sony, FHM, Vodaphone, Channel 4, Volkswagen). Ses œuvres figurent dans les collections permanentes du Victoria and Albert Museum à Londres, ainsi qu'au Metropolitan Museum of Art (MET) et au Museum of Modern Art (MoMA) à New York
| Les 7 péchés capitaux p. 134



Né en 1961 dans le quartier de la Bastille, le jeune **Géant Vert** grandit dans une famille chrétienne qui lui apprend la valeur du mot œcuménisme en l'abonnant aussi bien au *Journal de Mickey* qu'à *Pif Gadget*. Plus tard, en 1977, il termine major de sa promo en décrochant un master en jeanfoutrologie pour son approche casuistique de l'album des Sex Pistols. Passionné de BD, il fonde le groupe de rock Parabellum car il est dyslexique. Spécialiste du temps qui passe, il aime se trouver des points de comparaison physiques avec Johnny Depp. Il vit et travaille en banlieue parisienne. **| Krazy Kat p. 52**

Conservateur de la Bibliothèque des Musées de Strasbourg, **Franck Knoery**, grand spécialiste de l'imprimé – pour preuve son livre *La Guerre des artistes* (Éditions des Musées de Strasbourg, 2017) et le commissariat de l'exposition *Dernière danse. L'imaginaire macabre dans les arts graphiques* en 2016 –, signe pour nous un très bel article sur Gustave Doré, un auteur dont il gère le fonds au musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg.
| Gustave Doré p. 122



Née en 1986 à Melun, dans une famille dysfonctionnelle, la petite **Marie Laverre** s'en sort plutôt bien. Après des études de cinéma et de photographie, elle parcourt l'Asie du Sud-Est avec son appareil photo, puis s'installe en Écosse où elle collabore avec la BBC en tant qu'opératrice caméra sur des documentaires. Depuis son retour en France, elle intervient pour différents médias en ligne. Son activité reste principalement la photographie, qu'elle enseigne et développe à travers différents projets. Passionnée depuis l'enfance par la bande dessinée, elle rejoint l'équipe de *dBD* en 2017. Ses sujets de prédilection concernent le Moyen-Orient, et plus précisément la Turquie, où elle se rend régulièrement. **| Mana Neyestani p. 116**

André-François Ruaud est l'auteur de nombreux essais sur les littératures de l'imaginaire et sur le roman policier (chez Klincksieck, Folio, Hélios, etc.). Si son premier roman, *La Cité d'en haut*, a paru chez Mnémos en 2006, son recueil de nouvelles fantastiques *Le Garçon doré* a été édité chez La Clef d'Argent en 2010. Il a également écrit plusieurs livres pour la jeunesse (la plupart en collaboration avec Fabrice Colin, chez Deux Coqs d'Or). Il est le fondateur de *Yellow Submarine*, sans doute l'un des plus anciens fanzines encore en activité. Il est également le directeur des Moutons électriques. **| Reno p. 148**

Photographies et portraits : Stéphane Corréard © DR | Géant Vert © Timalou | Hélène Honoré © DR
Franck Knoery, Jean-Samuel Kriegk © DR | Marie Laverre © Marie Laverre | Toby Leigh © DR | André-François Ruaud © Claire Lafargue

FRÉDÉRIC **BOSSER**
© Photo Géant Vert

Sur le toit du monde !

Jean Jullien, auteur de la une très chats et chiens de ce huitième numéro, est actuellement l'illustrateur français le plus connu dans le monde, avec ses presque deux millions de *followers* sur les réseaux sociaux. Un statut justifié par le talent qu'il déploie sur différents supports à l'international, tout en développant un passionnant travail de plasticien. C'est donc avec une certaine fierté que nous l'accueillons dans nos pages.

Tout aussi intéressant est ce travail effectué par Lorenzo Mattotti pour son premier long métrage d'après le roman de Dino Buzzati, *La Fameuse Invasion des ours en Sicile*. À ses côtés, les dessinateurs flamboyants que sont Javier Mariscal, Yann Kebbi, Toby Leigh, Mana Neyestani et le très surprenant chorégraphe Philippe Decouflé que l'on découvre dans ce registre.

Les « anciens » ne sont pas oubliés. Ce numéro 8 revient sur les talents de l'illustrateur du XIXe siècle Gustave Doré, de la peintre et lithographe Irène Reno et du regretté caricaturiste Philippe Honoré, évoqué par sa fille Hélène.

L'art brut trouve aussi sa place dans ce numéro à travers les parcours d'André Robillard – qui, en plus d'être « une gueule », est un artiste hors norme – et de l'ancienne galeriste Franco Cérès, qui a dédié sa vie aux arts dits « outsiders ». L'art outsider, il en est aussi beaucoup question avec Anne, la rédactrice en chef de la revue *Hey !*

Jean-Michel Ribes et son ami d'enfance Gérard Garouste sont aussi présents dans cet opus. Le premier pour sa mise en scène de *Palace*, sous le regard de Stéphane Trapier, et le second pour son intervention sur la rétrospective Le Greco au Grand Palais.

Nous inaugurons également une nouvelle rubrique consacrée au jeu vidéo, une activité où le dessin est très présent. À la baguette, Jean-Samuel Kriegk.

Pour compléter ce numéro, trois personnalités ont accepté de nous recevoir : l'actrice à la renommée internationale Catherine Deneuve, l'écrivain et réalisateur Gérard Mordillat ainsi que le designer Alain Cuny, dont l'œuvre résonne chez de nombreux illustrateurs contemporains.

Plein d'autres surprises sont à découvrir au fil des pages. Bonne lecture !

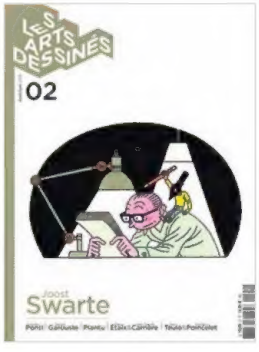
Frédéric Bosser, rédacteur en chef

JE **COMPLÈTE MA COLLECTION**
LES ARTS DESSINÉS

#1 /12€

Hewlett, Mattotti, Pajak, Krings, Roca & Bernard...

#2 /14,95€



Swarte, Ponti, Garouste, Teulé & Poincelet, Plantu...

#3 /14,95€

Kamimura, Wolinski, Ott, Tirabosco, de Castelbajac...

#4 /14,95€

de Crécy, Trapier, Meurisse, Bloch, Delessert, Ocelot...

#5
14,95€

Lacombe, Ungerer, Evens, Alemagna, McKean...

#6
14,95€

Blutch, Blake, Debeurme, Geluck, Jung Gi, Mazzoni...

#7
14,95€

Bilal, Ungerer, Simmonds, Duhême, Billout, Couture...

(Tarifs valables jusqu'au 31 janvier 2020. Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)

S'ABONNER, LIRE EN LIGNE, SOMMAIRES COMPLETS SUR :
www.dbdmag.fr/artsdessines

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

☐ **Oui, je commande les anciens numéros :**

___/___/___/___/___/___ (Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation: **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE JAURÈS**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	04322	1500 290 0200	45

IBAN: FR 76 3007 6043 2215 0029 0020 045
BIC: NORDFRPP

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____
☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

Tarifs valables jusqu'au 31 décembre 2019.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

DEVENEZ **MEMBRE DU CLUB** *LES ARTS DESSINÉS* !

Forts d'une expérience de bientôt deux ans, nous avons décidé de créer le **Club *Les Arts dessinés***.

Ce club a pour objectif de **réunir les amateurs de dessin** contemporain ou moderne et de leur proposer des visites d'exposition privées, des rencontres avec des artistes, des séances de dédicaces, l'organisation de dîners avec des auteurs ou des professionnels, des produits dédiés ou encore des remises sur nos publications actuelles comme à venir.

Nous projetons, à titre d'exemple, l'édition de carnets de croquis collector (le premier sera issu des carnets de **Benjamin Lacombe**), de tirages numérotés et signés et, surtout, d'une collection d'***artbooks***. Les deux premiers, consacrés à **Jean Jullien** et **Pierre Mornet** (sorties prévues pour les fêtes de fin d'année 2019), seront suivis de **Brad Holland** et **Gérard DuBois** (courant 2020). Nous étudions aussi, actuellement, l'idée d'une monographie autour de deux immenses scénaristes : **Pierre Christin** et **Alejandro Jodorowsky**.

La plupart de ces livres se feront en coédition avec les éditions Caurette, et des éditions spéciales seront proposées aux **membres du club**.

Le club a été officiellement créé en **septembre 2019.**

Pour en **devenir membre**, dès à présent et **jusqu'à fin 2020**, les conditions sont les suivantes :

- si vous êtes **déjà abonné** aux *Arts dessinés*, une cotisation au tarif préférentiel de 30 € vous sera demandée la première année ;

- si vous n'êtes **pas encore abonné**, une cotisation de 40 € en plus d'un abonnement vous sera demandée, soit :
  - 100 € pour la France (ou 150 € pour deux ans) ;
  - 110 € pour l'Europe (ou 160 € pour deux ans) ;
  - 120 € pour le reste du monde (ou 170 € pour deux ans).

En devenant membre, vous bénéficierez, **en plus des activités proposées**, d'une information avant la mise en vente et d'une **réduction de 15 %** sur toutes nos publications à venir.

Option **membre privilégié :** nous vous proposerons des ex-libris n/s dans chacune de nos publications à venir, pour une cotisation annuelle additionnelle de 100 € (ou plus, à votre libre choix, si vous tenez à nous soutenir plus encore comme **membre bienfaiteur**).

☐ Oui, je deviens membre du Club *Les Arts dessinés*

et je vous adresse, aujourd'hui, la somme de :

- ☐ 30 € : **Membre du Club**, je suis déjà abonné
- ☐ 100 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** France
- ☐ 150 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** France
- ☐ 110 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** Europe
- ☐ 160 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** Europe
- ☐ 120 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** Monde
- ☐ 170 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** Monde

☐ + 100 € / **Membre privilégié**

☐ + ... € / **Membre bienfaiteur**

À renvoyer à :
Club Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Mes coordonnées :

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

Tarifs valables jusqu'au 31 janvier 2020.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

CATHERINE **DENEUVE**
Photo du film *Fête de famille*
© Les Films du Worso

Le bar de l'hôtel du 6e arrondissement de Paris où **Catherine Deneuve** nous a donné rendez-vous semble être le lieu où celle qui illumine de sa classe la société française aime accueillir les journalistes. Nous faisons désormais partie de cette famille-là après qu'elle a accepté, suite à une rencontre impromptue au marché aux puces de Vanves, et à l'occasion de la sortie de son nouveau film avec Cédric Kahn, *Fête de famille*, d'évoquer avec nous ses goûts en matière d'art et son ami Yves Saint Laurent. Un instant magique !

Une rencontre avec **Frédéric Bosser**

CATHERINE DENEUVE

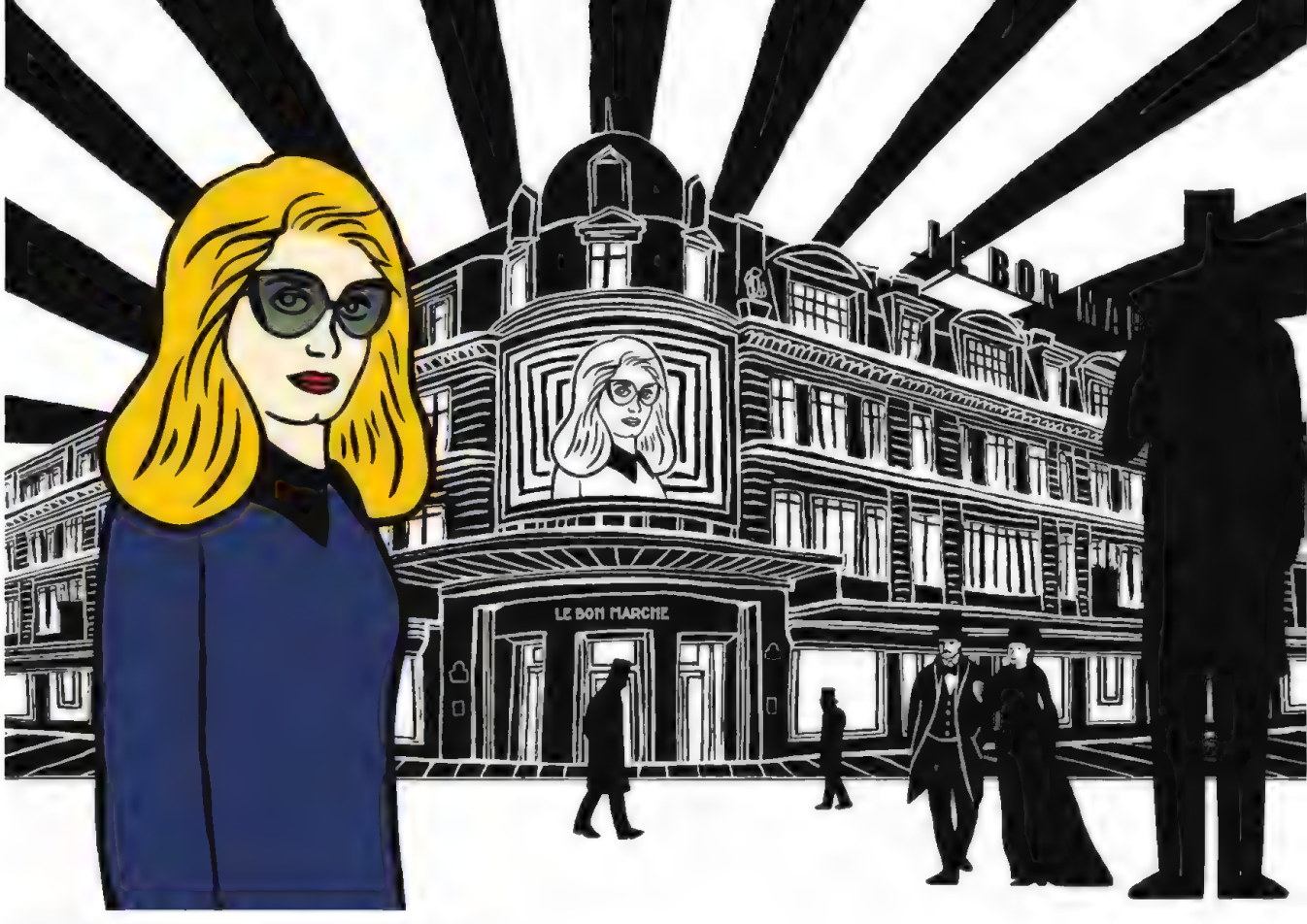
CONVERSATION AVEC **UNE ESTHÈTE**

SUR GRAND ÉCRAN

FÊTE DE FAMILLE
Un film de CÉDRIC KAHN
Catherine Deneuve est à l'affiche de cette comédie dramatique de Cédric Kahn, avec Vincent Macaigne et Emmanuelle Bercot, sortie en salle le 4 septembre dernier.

Catherine, quel est votre rapport à l'art ?
Dans mon souvenir, il a toujours été important ! Bien qu'habitant Paris, enfant, mon père ne m'emmenait pas dans des musées ou des expositions. Mais il m'a appris à regarder et à voir les choses. À l'obtention de mon premier appartement, histoire de le décorer, j'ai vraiment commencé à m'intéresser à l'art et, plus particulièrement, au design industriel. J'aimais déjà ce qui était bien dessiné, comme ces lampes champignons que j'achetais neuves. Lors d'une exposition de design industriel, il y a quelques années, j'ai retrouvé pas mal d'objets avec lesquels j'avais vécu à cette époque. Sinon, je m'intéresse beaucoup aux peintres classiques, comme le Caravage.

Un intérêt qui nous amène à penser que vous penchez vers les peintres réalistes...
Pas spécialement ! Si je devais posséder un seul et unique tableau, ce serait un Mark Rothko, un peintre expressionniste abstrait américain dont les tableaux me happent. Je pourrais rester des heures devant.



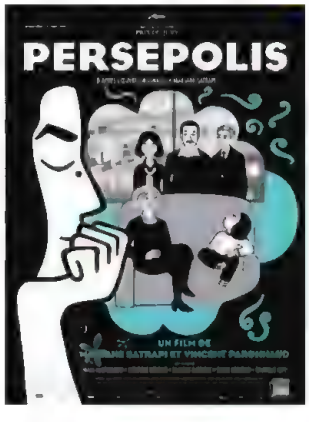
Marjane Satrapi : illustration pour les 160 ans du Bon Marché
© Satrapi / Le Bon Marché

Qui d'autre ?
Il y a quelques années de cela, je me suis portée acquéreuse d'un petit dessin d'Henri Michaux *(1899-1984)*, un artiste que j'aurais aimé accrocher sur les murs de mon premier appartement, justement. J'ai toujours été fascinée par son travail sur la calligraphie. Sinon, j'aime bien les peintures de Gérard Garouste, un artiste avec qui j'ai même tourné. C'était pour un film d'Emmanuelle Bercot, en 2013, *Elle s'en va*.

Vous avez été en contact avec des artistes au moment de votre première émancipation en tant que jeune actrice ?
Non, car j'étais déjà en ménage et mère d'un enfant. C'est venu bien plus tard. Je suis amie avec Jean-Michel Othoniel, dont je possède un dessin d'ailleurs. Je pourrais aussi citer Jean-Jacques Sempé que j'adore, et qui m'a offert un dessin. Il m'a magnifiquement croquée en trois traits... C'était au moment d'une opération au Bon Marché, en 2012 *(pour le 160e anniversaire de ce grand magasin parisien)*, dont l'affiche est signée Marjane Satrapi.

Vous aviez fait la connaissance de Marjane Satrapi sur son film *Persepolis*, dans lequel vous jouiez la voix de sa mère, en 2007...
J'aime beaucoup la personnalité de Marjane. Pour la petite histoire, c'était la première fois que je prêtais ma voix à un film d'animation *(l'actrice le fera ensuite pour Disney)*. Une expérience amusante ! Marjane m'a aussi offert un dessin où elle me représente.

Qu'est-ce qui vous décide à acheter une œuvre ? L'endroit où vous allez la placer ?
Sûrement pas ! D'autant qu'il n'y a plus de place depuis longtemps chez moi, à Paris comme dans ma maison de campagne. Puisque j'évoque cet autre lieu de vie, on y trouve un tableau immense représentant une tête de vache, acheté chez un ami antiquaire. Je n'ai plus le nom de l'artiste en tête. Là-bas, j'expose aussi quelques-unes des gouaches napolitaines que j'ai achetées en France et en Italie. Elles sont à la fois apaisantes et joyeuses.



Dans *Persepolis* Catherine Deneuve prête sa voix à la mère de Marjane Satrap
© Satrap / DR

J'aime beaucoup la personnalité de Marjane *(Satrapi)*. Pour la petite histoire, c'était **la première fois que je prêtais ma voix à un film d'animation.**

Yves Saint Laurent entouré de Laetitia Casta, de Catherine Deneuve et de ses mannequins pour le final du dernier défilé, Centre Pompidou Paris, 22 janvier 2002. Photographie de Guy Marineau
© Yves Saint Laurent / Guy Marineau

Quand on évoque **Catherine Deneuve**, on pense à son amitié avec **Yves Saint Laurent**. L'alliance d'une grande actrice et d'un grand couturier qui, tous deux, ont marqué leur art.

« UN HOMME D'**ÉLÉGANCE ET DE SIMPLICITÉ** »

Yves Saint Laurent (1936-2008)
Croquis original d'une robe de soirée
Collection haute couture printemps-été 1988
© Yves Saint Laurent

Comment vous rencontrez-vous ?
À l'époque, entre 1965 et 1972, étant mariée avec un photographe anglais, David Bailey, je vivais beaucoup à Londres. Je me suis trouvée à la recherche d'une robe du soir pour une rencontre avec la reine d'Angleterre. Comme David s'intéressait beaucoup à la mode, c'est lui qui m'a conseillé de regarder du côté des créations d'Yves Saint Laurent. Je suis venue à son atelier, munie d'une photo extraite d'une collection de l'année précédente. J'ai souvenir que cela l'avait étonné !

L'avez-vous vu en train de dessiner ses modèles ?
Seulement quand il m'a créé des habits pour des films, encore qu'il était alors plutôt en rapport avec les réalisateurs. Sinon, non ! Par contre, Yves a imaginé mes vêtements, notamment lorsque j'étais la présidente du jury du Festival de Cannes. Mais, en général, je prenais parmi les créations existantes.

En discutiez-vous en amont avec lui ?
Pas spécialement ! Quand il était question de nouveaux habits, je passais à son atelier, et nous échangions autour de ses propositions.

Nous avons l'image d'un homme très réservé !
C'est vrai ! Malicieux, mais très réservé. Il avait un œil exceptionnel, un sens des couleurs incroyable et cette capacité de toujours trouver les bonnes matières pour ses habits.

Qu'est-ce qui vous plaisait chez lui ?
L'élégance et la simplicité ! Il ne versait jamais dans les fioritures. Ses femmes étaient strictes le jour et audacieuses le soir. Et puis, tout ce qu'il proposait était portable. Pas besoin d'être mannequin !

Vous êtes-vous habillée chez d'autres ?
Non ! Même quand j'ai fait la campagne du parfum Chanel, j'étais habillée en Yves Saint Laurent. Pour autant, je n'étais pas sous contrat. Mon seul contrat avec Yves Saint Laurent est venu plus tard, pour des produits de beauté.

Yves Saint Laurent
(1936 – 2008)
Croquis de costume pour Catherine Deneuve dans le rôle de Séverine Serizy dans le film *Belle de jour* réalisé par Luis Buñuel en 1967, d'après le roman éponyme de Joseph Kessel.
© Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent, Paris

Vous possédez des dessins de lui ?
Un ou deux ! De manière générale, je ne suis pas collectionneuse. J'achète ponctuellement en fonction de mes envies et de mes trouvailles. Récemment, j'ai acheté un petit tableau orientaliste aux puces de Vanves.

En janvier dernier, vous avez vendu votre garde-robe Yves Saint Laurent : cent cinquante pièces – vêtements et accessoires – que vous avez portées lors de différentes manifestations.
Cela s'est fait sur trente ans, sans aucun but de collection. J'ai dû m'en séparer suite à la vente d'une maison où elles étaient entreposées. ■

De quoi sont tapissés vos murs ?
De gravures de Picasso et de Matisse, d'un dessin d'Arthaud, de deux Paul-César Helleu… J'aime prendre mon café le matin en les regardant. J'aimerais beaucoup posséder un tableau de Matisse, car je trouve cela très gai. Pour autant, je peux considérer des tableaux comme très, très beaux sans avoir envie de vivre avec.

Pourquoi ?
Je n'aime pas les tableaux qui prennent trop d'importance dans une pièce.

D'autres attraits pour l'art ?
En parallèle à ces travaux picturaux, je possède beaucoup d'objets, notamment des années 1930, de très belles céramiques et tapisseries de Guidette Carbonell *(1910-2008)*. Mon rêve serait d'avoir un grand jardin pour y placer des sculptures géantes d'artistes contemporains comme Henry Moore *(1898-1986)*. J'aimerais bien posséder quelques œuvres d'art brut. La robe de mariée (au crochet) de Marguerite Sirvins *(1890-1957)*, que possédait Jean Dubuffet, est une création qui m'a beaucoup marquée quand je l'ai découverte, lors d'une exposition à Paris *(elle est aujourd'hui montrée au musée d'Art brut de Lausanne)*.

Vous n'avez jamais demandé à un peintre de vous portraiturer ? Le seul portait que nous connaissons est celui d'Andy Warhol !
C'est une photo retouchée pour une couverture d'*Interview*. À cette époque, Warhol n'était pas encore un artiste culte. Je l'ai rencontré bien après, lors d'un passage à New York. J'ai le souvenir d'un homme très timide.

Avez-vous un ou des musées fétiches ?
J'aime beaucoup ceux de Chicago et celui de Washington pour son Léonard de Vinci. À Madrid, j'adore aller voir les Goya et les Vélasquez du Prado. À Paris, j'ai découvert et aimé, en 2018, le travail de la peintre impressionniste américaine Mary Cassatt *(1844-1926)*, lors de son exposition au musée Jacquemart-André.

Et côté dessin, je crois savoir que vous aimez lire de la bande dessinée ?
J'ai grandi en lisant *Pim Pam Poum*, *Mandrake le magicien*, *King, roi de la police montée*, etc. Plus tard, *Pauvre Aggie*, *Snoopy*, *La Famille Addams* et les albums de Claire Bretécher, Sempé, Enki Bilal ou Jacques Tardi, dont je viens de lire l'histoire autour de son père, *Stalag 2B*…

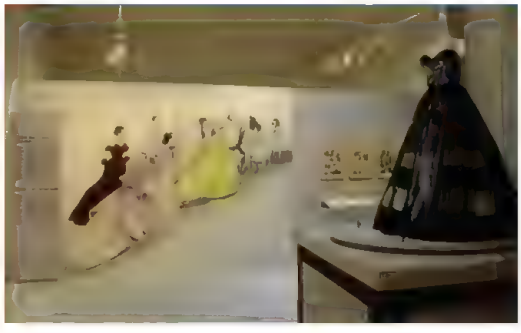
Comment faites-vous vos choix ?
Il faut que le dessin m'attire ! En général, je découvre les albums en librairie, à La Procure ou Au fil des pages. J'achète aussi beaucoup de livres pour enfants, dont ceux de l'Anglaise Beatrix Potter *(1866-1943)*, car j'adore les lapins et les souris… Ses livres s'adressent d'ailleurs plus aux adultes qu'aux enfants ! *(Rires.)* Ce n'est pas un hasard s'ils sont entreposés chez moi.

Catherine, merci pour votre disponibilité et cet agréable moment… ■

Andy Wharol's Interview (1976)
Catherine Deneuve en couverture
© Photo DR

Actus

Fashionista



Quel est le degré d'implication de la mode dans nos chères petites cases dessinées ? C'est grosso modo la question que soulève le **musée de la Bande dessinée d'Angoulême** en organisant ***Mode et bande dessinée*** sous la houlette des commissaires associés Thierry Groensteen et Anne-Hélène Hoog. Scénographiée par Marc Vallet, cette exposition réunit sous le même toit près de deux cents œuvres représentatives des deux univers ; et aimablement prêtées par un assortiment de collectionneurs, galeries, fonds privés, artistes et musées. À travers différents espaces thématiques, le public pourra, ou non, se faire une idée sur qui a le plus influencé l'autre. Entre les pantalons de golf de Tintin et les vêtements portés par les personnages imaginés par Druillet, le débat risque d'être passionné. ■ **GV**

MODE ET BD
Du 26 juin au 5 janvier 2020
Musée de la Bande dessinée - Quai de la Charente - 16000 Angoulême

Le chaînon manquant entre Léonard de Vinci et Jamie Reid

Une chose impossible à faire : résumer le parcours d'**Étienne Robial** en peu de mots sans utiliser un seul superlatif. Afin de mieux cerner les tenants et les aboutissants de ce graphiste d'exception qui fonda, entre autres, Futuropolis avec Florence Cestac, rien de mieux que d'aller faire un tour à la maison des artistes de Nogent-sur-Marne pour visiter l'exposition ***Étienne au carré*** qui lui est consacrée. Imaginé sur le principe de la grille et du format, ce parcours entre les réalisations les plus marquantes de Robial sera l'occasion pour beaucoup de découvrir tout ce qu'il a réalisé pour la télévision ainsi que tout le côté protéiforme d'un personnage vraiment touche-à-tout. ■ **GV**

ÉTIENNE AU CARRÉ
Jusqu'au 15 décembre
MABA – 16, rue Charles VII – 94130 Nogent-sur-Marne maba@fondationdesartistes.fr
Ouvert au public les jours de semaine de 13 h à 18 h, les samedis et dimanches de 12 h à 18 h
Fermeture les mardis et les jours fériés - Entrée libre

Le retour du Nabi bucolique

Peintre affilié au mouvement nabi, **Ker-Xavier Roussel** est entré dans l'histoire en réalisant le chef-d'œuvre de la peinture à la colle qu'est *L'Après-midi d'un faune*. Plus tard, il réalisera, toujours avec la même technique, la décoration du rideau du théâtre des Champs-Élysées. Après sa mort, le jour du débarquement de Normandie, ses tableaux se sont retrouvés dispersés aux quatre coins du monde, aussi bien dans des musées nationaux que dans des collections privées. Cela explique la rareté des expositions qui lui ont été consacrées par le passé. Avant que le musée des impressionnistes de Giverny ne s'attelle à la réalisation de ce ***Jardin privé, jardin rêvé***, cela faisait cinquante et un ans que les tableaux du peintre n'avaient plus été réunis depuis l'exposition de l'Orangerie des Tuileries en 1968. Dans cette succession de salles, les peintures sont présentées de manière thématique de manière à pouvoir admirer toutes les facettes de ce peintre discret qui a su mettre en scène une certaine vision de la femme. Ainsi, passée la période nabi, l'amateur de grandes fresques colorées pourra s'en donner à cœur joie avec la succession de sujets mythologiques exposés. Vu la complexité de la tâche, il n'est pas sûr qu'une autre exposition sur Ker-Xavier Roussel voie le jour de sitôt. Enfin, les choses étant bien faites, le catalogue réalisé pour l'occasion est vraiment bien. À noter qu'une deuxième exposition plus familiale regroupant aussi des œuvres de son beau-frère Édouard Vuillard est visible dans la ville de Giverny. ■ **GV**

KER-XAVIER ROUSSEL. JARDIN PRIVÉ, JARDIN RÊVÉ
Jusqu'au 11 novembre
Musée des impressionnismes de Giverny

KER-XAVIER ROUSSEL - JARDIN PRIVÉ, JARDIN RÊVÉ
Par Mathias Chivot avec des textes d'Isabelle Cahn et Valérie Reis, éditions Gallimard/Musée des impressionnismes Giverny
Ouvrage relié, 168 pages illustrées en couleurs, 29 €, disponible

BLANCHE-NEIGE

Charlotte Moundlic

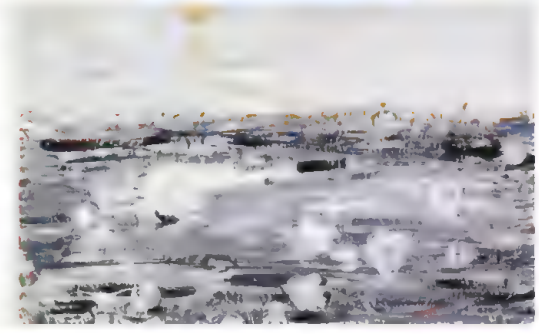
François Roca

En librairie

Albin Michel Jeunesse

Actus

Art et psychiatrie



Dans la continuité des quatre expositions proposées depuis 2017, le **musée d'Art et d'Histoire de l'hôpital Sainte-Anne** présente son cinquième volet intitulé ***Rien à voir, quand la création échappe au symptôme***, une exposition regroupant les œuvres de treize artistes réalisées entre 1960 et 1970. Près de la moitié des tableaux réunis pour l'occasion n'ont jamais été présentés au public malgré un contenu émotionnel qui mérite que le visiteur se déplace pour les voir. Réalisées par des patients ou par des artistes invités, ces œuvres sont souvent à voir comme une passerelle explicative sur les bienfaits de la création artistique sur un esprit tourmenté. ■ **GV**

RIEN À VOIR, QUAND LA CRÉATION ÉCHAPPE AU SYMPTOME
Jusqu'au 22 décembre
MAHHSA - 1, rue Cabanis - 75014 Paris
Du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h

On peut crâner après la mort

De son vivant, José Guadalupe Posada (1852-1913) n'aura connu que la satisfaction du devoir accompli après avoir réalisé la bagatelle de quelques vingt mille gravures avant de mourir. Ce n'est qu'une fois envoyé à la fosse commune que son art sans pareil pour dessiner des *calaveras*, ces têtes de mort impertinentes qui amusent tant les Sud-Américains, est enfin reconnu. Afin de rendre justice à cet artiste hors normes, **Samuel Dégardin** a écrit ***Posada, confession d'un squelette*** aux éditions Martin de Halleux, une belle biographie richement illustrée par 115 illustrations du maître sélectionnées par l'auteur. À offrir à tous les amateurs de tatouages ou de danses macabres. ■ **GV**

POSADA, CONFESSION D'UN SQUELETTE
Par Samuel Dégardin, éditions Martin de Halleux
Album cartonné, 96 pages, 18,50 €, disponible

Créations graphiques avec échappement libre

Créée en 1989 à l'instigation de Didier Bourgoin, la fanzinothèque de Poitiers fête sa trentième année d'existence avec un bien beau bouquin sobrement intitulé ***Fanzines ! 30 ans d'histoire de la bande dessinée alternative*** qui raconte par le détail l'histoire des fanzines en France de 1980 à 2010. Lieu à découvrir, la fanzinothèque a récupéré au fil des années quelque 5 000 fanzines réalisés par des passionnés en perpétuelle roue libre. Au fil des pages, le lecteur avide de liberté dans tous les sens du terme va en prendre plein les yeux et les oreilles tant les contenus reflètent un mode de vie qui devrait être remboursé à 100 % par la Sécurité sociale. À noter qu'une fanzinothèque va bientôt ouvrir ses portes à Paris. ■ **GV**

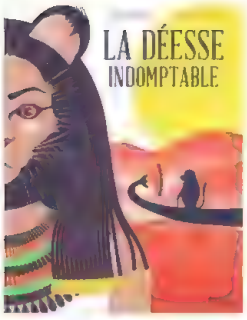
FANZINES ! 30 ANS D'HISTOIRE DE LA BANDE DESSINÉE ALTERNATIVE
Ouvrage collectif, éditions Hoëbeke
Album cartonné, 192 pages illustrées, 25 €
le 24 octobre

Lecture allongée

En quelque huit cents émissions dominicales, **Michel Drucker** aura fait s'asseoir un paquet de stars sur son canapé rouge. De Patrick Bruel à Benoît Poelvoorde, le présentateur a accumulé tellement d'anecdotes qu'il a dû s'asseoir à son tour pour tout raconter à son fidèle complice **Emmanuel Chaunu** afin qu'il résume l'affaire d'une caricature toujours respectueuse. Au fil des pages de ce ***Canapé rouge*** à paraître prochainement chez Michel Lafon, ce sont cent soixante-dix dessins de stars réalisés par Chaunu qui accompagnent une anecdote racontée par Michel Drucker. ■ **GV**

LE CANAPÉ ROUGE
Par Chaunu & Drucker, éditions Michel Lafon
Album cartonné, 200 pages, 19,95 €, le 24 octobre

Les petits trésors de La Martinière



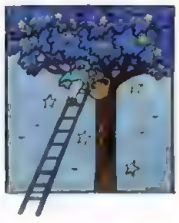
Pour ce trimestre, la rédaction a sélectionné deux belles histoires qui devraient enchanter les plus petits. La première, ***La Déesse indomptable***, est un conte égyptien ancestral qui remonte aux pharaons. Il raconte les démêlés entre Bastet, la déesse représentée par une chatte, et son père qui n'est autre que Rê, le dieu Soleil. Scénarisée par l'historienne **Vivianne Kœnig**, cette nouvelle adaptation aux couleurs aussi chaudes que l'ambiance décrite est joliment illustrée par **Marie Caillou**. Dans la deuxième, ***Rodrigo et les petits papiers***, Pablo est un vieil homme fatigué de voyager. Un jour, Rodrigo vient le voir et Pablo lui raconte ses voyages. Bientôt, ce sont tous les camarades du petit garçon qui veulent entendre ses récits magiques. Un beau conte sur la transmission du savoir écrit par **Heyna Bé** et illustré par **Éric Puybaret**. ■ **GV**

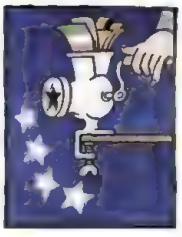
LA DÉESSE INDOMPTABLE
Par Kœnig & Caillou, éditions de La Martinière Jeunesse
Album cartonné à partir de 5 ans, 25 x 34 cm,
32 pages 16 €, disponible

RODRIGO ET LES PETITS PAPIERS
Par Bé & Puybaret, éditions de La Martinière Jeunesse
Album cartonné à partir de 5 ans, 24,5 x 34,5 cm,
32 pages, 16 €, disponible disponible

Tommy Gun

De son vivant et jusqu'à sa mort récente, **Tomi Ungerer** aura été un grand défenseur d'une Europe pacifique vivant en harmonie avec ses voisins. Opposé à la violence sous toutes ses formes, il laisse une œuvre empreinte d'humanisme et de tolérance. Il n'aura pas fallu longtemps pour qu'une exposition importante soit consacrée à cet Européen parce qu'Alsacien, comme il se plaisait à le dire, afin de rappeler les grandes valeurs morales de cet homme d'exception. À travers 120 œuvres en provenance des collections du musée Tomi Ungerer, du Cabinet d'art graphique du MAMCS et du Cabinet des estampes et des dessins de Strasbourg, les visiteurs pourront se faire une idée de l'importance que revêtait la construction européenne dans l'œuvre de l'artiste. ■ **GV**





TOMI UNGERER L'EUROPEEN
Jusqu'au 3 novembre
Musée Tomi Ungerer – Centre international de l'Illustration – 2, avenue de la Marseillaise – Strasbourg
Ouvert tous les jours de 10 h à 18 h – sauf le mardi
Tél. +33 (0)3 68 98 50 00

Hit engagé

À moins d'être sourd, aveugle et né avant la Commune de 1871, il est quasiment impossible de ne pas avoir entendu au moins une fois *L'Internationale*, l'hymne des travailleurs de tous les pays. Partant de ce constat, **Élise Thiébaud** a mené l'enquête pour reconstituer l'histoire exacte de cette chanson depuis sa création, d'abord sous forme de poème par Eugène Pottier après les exécutions des derniers défenseurs de la Commune au mur des Fédérés, puis mise en musique en 1888 par Pierre Degeyter. Eh bien, comme les lecteurs vont s'en apercevoir, il s'en est passé de bel es derrière ces quelques notes de musique. Magistralement illustré par **Edmond Baudouin** ***Les Fantômes de L'Internationale*** s'adresse à un vaste public amateur de rebondissements bien mis en scène. ■ **GV**

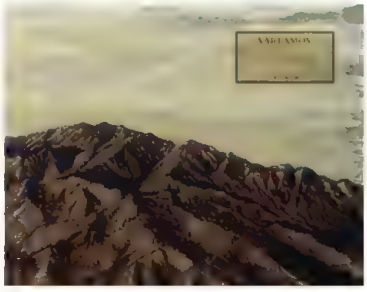
LES FANTÔMES DE L'INTERNATIONALE
Par Thiébaut & Baudoin, éditions La ville brûle
Livre broché imprimé en bichromie, 128 pages, 19 €, disponible

Comprendre la concurrence

La vie d'une petite fille se complique quand elle voit s'arrondir à nouveau le ventre de sa mère. Heureusement, Hector est là. Hector, c'est le doudou vers qui se tourner en cas de peine de cœur et de crainte pour l'avenir. Petit livre rempli de poésie, ***Hector et les bêtes sauvages*** n'en est pas moins une belle caisse à outils pour expliquer aux enfants comment devenir l'aîné exemplaire de la fratrie qui se profile. Pour son premier livre, l'illustratrice **Clémence Monnet** est parfaitement au diapason de la très expérimentée autrice **Cécile Roumiguière**, dont les histoires sont toujours aussi magistralement racontées. ■ **GV**

HECTOR ET LES BÊTES SAUVAGES
Par Roumiguière & Monnet, éditions du Seuil Jeunesse
Livre cartonné dès 3 ans, 24 x 29 cm, 40 pages, 14,50 €, disponible

Une balade sans fin



Pour son premier livre, **Georges Peignard** a choisi d'illustrer à sa façon une nouvelle d'Anton Tchekhov, *La Steppe*, qui décrit le long chemin parcouru par un personnage appelé Varlamov à travers l'immensité de la pleine ukrainienne. Avec cette succession de peintures, Peignard emmène son monde dans une balade sans fin à travers un paysage sauvage où rien n'est acquis d'avance. Plus qu'une simple lecture, ce livre qui prend le regard est une véritable invitation au dépassement de soi. ■ **GV**

VARLAMOV
Par Georges Peignard, éditions Le Tripode
Livre relié 64 pages, 18 €, le 10 octobre

Actus

Embellir cette rotonde

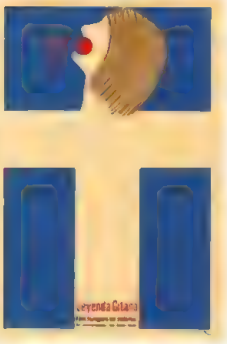
C'est en tissant des fils que l'artiste coréenne **Min Jung-Yeon** compte prendre possession de la Rotonde du musée Guimet. L'espace entre les deux portes d'accès va accueillir un dessin monumental présentant un « tissage » de troncs de bouleaux et de tuyaux qui aura son pendant au centre de la pièce. Le spectateur, quant à lui, pourra déambuler entre ces éléments et devenir partie intégrante de l'œuvre. Cette installation initiée par la galerie Maria Lund est prometteuse et nous avons hâte de nous y lover.. **FB**

CARTE BLANCHE À MIN JUNG-YEON
Du 6 novembre au 17 fevrier 2020
Musée des Arts asiatiques – 6, place Iéna – 75116 Paris

Autoédition

Connu pour ses couvertures pour *Harry Potter*, **Jean-Claude Götting** travaille comme illustrateur à l'international. Entre deux commandes, il aime réaliser des travaux personnels comme des peintures et des dessins qu'il expose à la galerie Huberty & Breyne, des bandes dessinées et, pour la première fois, un livre autoédité. ***Traverser la nuit*** est une suite de dessins à l'encre noire, réalisés au printemps 2019. Cette succession d'images raconte l'histoire d'un homme qui... traverse la nuit, jusqu'à l'aube. Superbement imprimé sur du papier Munken Polar rough, avec une reliure de qualité, cet ouvrage est tiré à 335 exemplaires n/s, dont 30 accompagnés d'une sérigraphie. Vendu au prix de 30 €, ce livre est uniquement disponible par correspondance sur le site de l'auteur, www.gotting.fr. **FB**

Viva la revolution



Avec cette exposition ***Affiches cubaines : révolution et cinéma, 1959-2019***, le musée des Arts décoratifs propose une plongée dans l'univers incroyable des affichistes cubains, de la Révolution castriste à nos jours. À travers 250 affiches en provenance des collections du musée ou de collectionneurs privés, le visiteur parcourra cinquante ans d'un graphisme incroyable inspiré par le contexte révolutionnaire. Longtemps restée inconnue du grand public à cause du blocus imposé à l'île, cette école de spécialistes du visuel de choc mérite vraiment le déplacement. **GV**

AFFICHES CUBAINES : RÉVOLUTION ET CINÉMA, 1959-2019
Du 31 octobre au 2 février 2020
Musée des Arts décoratifs – 107, rue de Rivoli – 75001 Paris
Tél. : +33 (0)1 44 55 57 50

Brutal et gratuit

Pour son numéro de rentrée, *Rock Critic* fête sa première centaine de milliers d'exemplaires distribués gratuitement dans tout l'Hexagone, pour le plus grand plaisir des amateurs de musique et de voyages désorganisés aux quatre coins du monde. Toujours réalisé par le duo **Ben Hito & Géant Vert**, ce quatorzième numéro accueille deux interviews de Jean-Pierre Dionnet qui parle de *Métal hurlant* et du rock tandis que l'illustrateur graveur Denis GRRR explique joliment son art brut. On aime le passage consacré à la découverte de Londres dans les années 70 tandis que les chroniques de disques et de livres sont toujours aussi personnelles. À se procurer en déambulant au hasard des rues. **FB**

ROCK CRITIC N°14
Par Ben Hito & Géant Vert, éditions Dubois
Minimag culturel de 24 pages format A5, gratuit et disponible

Une année sans Cthulhu

SMOLDEREN & CLERISSE

« Un petit bijou entre pop art et gothique flamboyant, par les auteurs de *L'Été Diabolik*. »

Romain Brethes

Le Point POP

DARGAUD

En librairie le 4 octobre

Actus

Le gothique par l'absurde

Disparu en 2000, l'Américain **Edward Gorey** reste à ce jour l'un des dessinateurs les plus subtils que la Terre ait portés.

Ses dessins à l'encre noire réalisés d'une plume précise et empreints de détails sont toujours surprenants car teintés d'un humour entre Edgar Alan Poe, Charles Baudelaire et Nick Cave. Ses personnages victoriens pourraient intervenir sans problème dans n'importe quelle toile de Magritte. On comprend pourquoi Tim Burton est tombé amoureux des dessins de Gorey. Que Le Tripode soit ici mille fois remercié pour cette anthologie au contenu chic et de bon goût.

GV

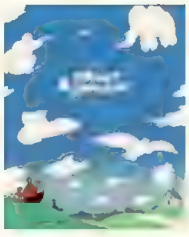
EDWARD GOREY, UNE ANTHOLOGIE
Par Edward Gorey, éditions Le Tripode
Livre broché, 176 pages, 16 €, le 10 octobre

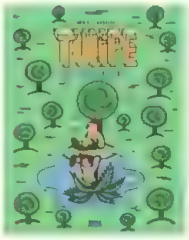
Un nouveau regard

Pour sa rentrée culturelle, la Maison de la culture du Japon propose une exposition sur le thème de l'art et du sport à travers les œuvres de l'artiste contemporain japono-brésilien **Oscar Oiwa**, qui puise son inspiration dans l'univers des Jeux olympiques et paralympiques. Pour l'occasion, trois nouveaux dessins au format gigantesque de 6,7 mètres de long seront dévoilés au public ainsi que de nouvelles peintures métaphoriques sur trois villes olympiques. Pour l'occasion, trois autres artistes plasticiens résidant à Paris, la Brésilienne **Camila Oliveira Fairclough**, la Japonaise **Makiko Tanaka** et la Française **Camille Fontaine** participeront aussi à la thématique de l'événement proposé **GV**

OSCAR OIWA TRANSPHÈRE #6 – ART & SPORT
Jusqu'au 14 décembre
Maison de la culture du Japon – 101 bis, quai Branly – 75015 Paris
Tél. : 01 44 37 95 01

Florilège de rentrée





Décidément, les éditions 2024 n'en finissent plus de secouer la quiétude de cette bonne ville de Strasbourg. Alors qu'elles viennent tout juste d'inaugurer de nouveaux locaux plus spacieux au sein d'un espace culturel tout aussi nouveau baptisé Le Garage Coop, les éditions 2024 en ont profité pour lancer les premiers volumes de leur collection 4048 destinée aux enfants. Comme il est de mise chez cet éditeur d'exception, le choix des histoires et des auteurs ne s'est pas fait à la légère. Pour démarrer, l'autrice **Bérengère Cornut** s'est associée au dessinateur **Donatien Mary** pour réaliser ***Le Roi de la lune***, une histoire à rebondissements dans laquelle la jeune Anathilde est enlevée par le roi de la lune, un monarque tyrannique qui compte faire de la jeune fille sa complice pour voler le train électrique d'un enfant malade. Évidemment, rien ne va se passer comme l'a prévu le méchant personnage. Dans un registre différent, **Matthias Picard** donne enfin une suite à son personnage Jim Curious qui quitte les océans au profit de la jungle. Toujours en 3D, toujours en noir et blanc et toujours aussi magique. Jusqu'à maintenant. ***Walt & Skeezix***, le chef-d'œuvre en *strips* de **Frank King** publié entre 1921 et 1934 n'avait jamais été traduit en français. C'est désormais chose faite et ce sera l'occasion de découvrir une histoire de paternité forcée qui fait vibrer la corde sensible. Début octobre, ce sont encore deux volumes qui vont arriver avec le troisième volet de l'ours imaginé par **Sophie Guerrive**, ***Tulipe et les sorciers***, où la boule de poils découvre les affres de l'existence. Toujours en coédition avec la BNF, trois histoires imaginées entre 1907 et 1911 par **G. Ri** ont été soigneusement compilées dans ***L'Île de la fée Bijou***. Comme il est de mise chez 2024, cette nouvelle collection bénéficie d'une fabrication aussi soignée que le contenu est surprenant. **GV**

LE ROI DE LA LUNE
Par Cournut et Mary, éditions 2024
Livre cartonné, 48 pages, 19 €, disponible

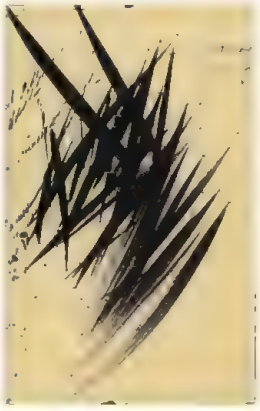
JIM CURIOUS, VOYAGE À TRAVERS LA JUNGLE
Par Matthias Picard, éditions 2024
Livre relié, 56 pages, 19 €, disponible

WALT & SKEEZIX
Par Frank King, éditions 2024
Livre relié 96 pages, 35 €, disponible

TULIPE ET LES SORCIERS
Par Sophie Guerrive, éditions 2024
Livre broché, 116 pages, 15 €, le 4 octobre

L'ÎLE DE LA FÉE BIJOU
Par G. Ri, coédition BNF & 2024
Livre relié 88 pages, 35 €, le 4 octobre

Retour en force



Une bonne nouvelle arrivant rarement seule, après un an de travaux, la direction du musée d'Art moderne sise au Palais de Tokyo vient d'annoncer la réouverture des lieux pour le 11 octobre prochain. Pour l'occasion, un accrochage de quelque 500 toiles issues de ses collections sera présenté d'une manière originale afin de retracer l'histoire de l'art du XXe siècle. Un déploiement en force de chefs-d'œuvre de **Picasso**, **Sonia et Robert Delaunay**, **De Chirico**, **Léger**, **Picabia** et de nombreux maîtres seront exposés aux côtés des dernières acquisitions du musée. Pour rendre cette réouverture vraiment exceptionnelle, une exposition sera consacrée au peintre **Hans Hartung**, un des plus grands précurseurs de l'abstraction. À noter que la dernière exposition le concernant remonte à 1969 ■ **GV**

HANS HARTUNG - LA FABRIQUE DU GESTE
Du 11 octobre au 1er mars 2020
Musée d'Art moderne de Paris
11, avenue du Président-Wilson – 75116 Paris

Final de choix

Pour clôturer cette année de célébration dédiée au bicentenaire de la naissance de Gustave Courbet à Ornans, les services culturels du département du Doubs proposent un final de choix avec l'exposition ***Courbet – Hodler*** à travers deux peintres à la croisée de leurs générations qui se rencontrent alors que Courbet est exilé en Suisse en 1873 dans la patrie de son jeune homologue âgé de vingt ans. Au départ élève du premier, Ferdinand Hodler s'en affranchit quelques années plus tard pour mener sa barque vers un principe de composition plus moderne. À noter l'importante contribution apportée par le fonds des archives de Jura Brüschweiler (1927-2013), historien de l'art suisse spécialiste de Hodler. ■ **GV**

COURBET – HODLER
Du 31 octobre au 6 janvier 2020
Musée Courbet – 1, place Robert-Fernier – 25290 Ornans
Tél : 03 81 86 22 88

Gravures expressionnistes

Conformément à leurs habitudes, les éditions Martin de Halleux proposent avec ***Félix Vallotton, Intimité(s)... et le regard de Jean-Philippe Toussaint*** un livre au contenu rare et de qualité. Recueil des plus célèbres gravures de Vallotton, cette édition propose pour la première fois la reproduction des dix gravures de la série *Intimités* réalisées en 1898 à trente exemplaires chacune pour le compte de *La Revue blanche*. Afin de mieux comprendre le travail de cet artiste parmi les plus importants de la gravure moderne, les textes de **Jean-Philippe Toussaint** et de **Katia Poletti** apportent un éclairage supplémentaire. La série est accompagnée par la reproduction d'autres gravures et la qualité de reproduction est plus qu'au rendez-vous. ■ **GV**

FÉLIX VALLOTTON, INTIMITÉ(S)... ET LE REGARD DE JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT
Par Vallotton, Toussaint & Poletti, éditions Martin De Halleux
Livre relié, 80 pages, 24 €, disponible

La rue de Valois à travers les âges

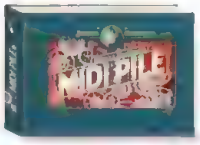
41 959 AVANT NOTRE ÈRE...
Culture
60
BON...
ON N'A PLUS QU'À ATTENDRE L'INVENTION DU MINISTÈRE DE LA CULTURE...
60 ANS : BON ANNIVERSAIRE !

Créée en 1959 par le général de Gaulle en personne, l'illustre institution fut, dans un premier temps, confiée à André Malraux dont le séant inaugura l'usure du velours des lieux. Depuis, de Jack Lang à Franck Riester, moult importantes figures ont tenu entre leurs mains les rênes d'une exception culturelle française parfois bien rétive à suivre ses directives. Quoi qu'il en soit, le temps a passé, vraisemblablement en bateau-mouche sous le pont Mirabeau, et il est désormais l'heure de fêter les soixante ans d'un ministère qui, au final, reste largement plus populaire dans le cœur du peuple français que celui de la place Beauvau, Bercy ou Matignon. Pour ce faire, résonnez musettes et entonnez trompettes, c'est **Jul** qui s'est chargé de réaliser le cadeau sous la forme d'une affiche qu'on aimerait bien posséder en grand pour la mettre sur son mur. ■ **GV**

Actus

Lecture contemplative transversale

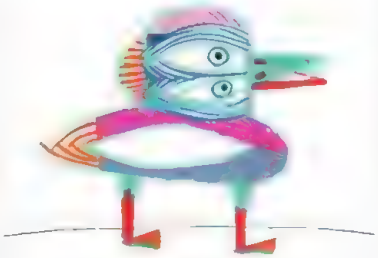
Avec ce ***Midi pile***, pavé magnifique, **Rébecca Dautremer** fait avancer d'un grand pas le livre pour enfants. Dans un format à l'italienne de 30 x 21 cm, ce sont plus de cent découpes laser qui se superposent aux dessins de l'histoire et entraînent l'imaginaire des enfants dans des directions originales qui vont suivre les aventures sentimentales du petit lapin Jacominus Gainsborough dans un décor de fenêtres panoramiques qui transforment rapidement la simple lecture en aventure. Juste incroyable une fois en main. ■ **GV**



MIDI PILE
Par Rébecca Dautremer, éditions Sarbacane
Livre relié grand format dès 6 ans, 212 pages, 49,50 €, le 2 octobre

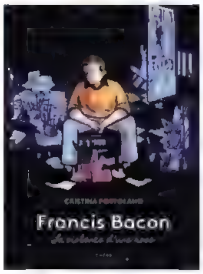
Envol vers la lecture

Déjà autrice de quelques livres chez Albin Michel Jeunesse, **Natali Fortier** n'a pas de limite dès qu'il s'agit de sortir de l'ordinaire pour le plus grand plaisir des enfants auxquels ses talents multiples de plasticienne et d'illustratrice s'adressent. Avec ce ***1, 2, 3, voler !***, c'est un étonnant dépliant avec toute une litanie d'oiseaux qui s'offre au regard. D'Achille à Zacharie, ce sont vingt-six volatiles aussi drôles que colorées qui seront d'une grande aide pour apprendre l'alphabet. À la fin, tout le monde s'envole vers une nouvelle aventure comme la formation des mots. ■ **GV**



1, 2, 3, VOLER !
Par Natali Fortier, éditions Albin Michel Jeunesse
Livre cartonné, 32 pages qui se déplient, 19 €, disponible

Le coin du Chêne



Avec ***Charlotte Perriand au Japon*** réalisé par un **Charles Berberian** en pleine forme, beaucoup de lecteurs qui ignorent encore qui était la femme architecte et designer Charlotte Perriand risquent fort d'être carrément scotchés par la lecture de ce roman extrêmement bien fait. Alors que les Allemands envahissent la France, Charlotte a juste le temps de sauter sur un bateau qui l'emmène... au Japon. Une fois sur place, la dame va passer deux ans sous surveillance avant de pouvoir gagner l'Indochine. Grande observatrice, elle n'aura évidemment pas fait le chemin pour rien. Juste passionnant. En plus, histoire de joindre l'utile à l'agréable, la **Fondation Louis Vuitton** lui consacre une belle exposition où les lecteurs et lectrices pourront aller se familiariser avec son style de meuble très particulier. Parmi les autres parutions proposées par Le Chêne, la biographie graphique de **Francis Bacon** de l'illustratrice et romancière italienne **Christina Portolano** est un beau portrait tout en nuances d'un écorché vif de première. À lire en urgence en écoutant un disque de Johnny Cash. ■ **GV**

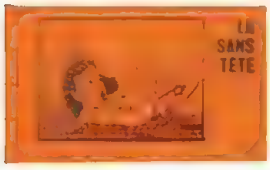
VOUS NE M'AVEZ TOUJOURS PAS DIT CE QUI VOUS APPELLE À TOKYO
LE TRAVAIL
JE VOUDRAIS ACCOMPLIR QUELQUE CHOSE DE POSSIBLE DANS CETTE CHOSE IMPOSSIBLE QU'EST NOTRE EXISTENCE

CHARLOTTE PERRIAND AU JAPON
Par Charles Berberian, éditions du Chêne / Arte
Livre relié, 128 pages, 19,90 €, disponible

FRANCIS BACON
Par Christina Portolano, éditions du Chêne
Livre relié, 128 pages, 19,90 €, disponible

CHARLOTTE PERRIAND
Du 2 octobre au 4 février 2020
Fondation Louis Vuitton – 8, avenue du Mahatma-Gandhi – 75116 Paris

À vos agendas !



C'est par cette phrase que **Pat Andrea** communique très souvent sur Internet. Et pour cause, le très énergique artiste hollandais continue de faire preuve d'une étonnante vitalité. Pour preuve une exposition collective avec la galerie Ramakers de La Haye (du 13 octobre au 17 novembre), un solo show à la galerie DYS (84, rue de l'Abbé-Bénit à Bruxelles) du 10 octobre au 10 novembre, et enfin un livre, *La Sans Tête*, aux éditions Médium (180 ex. n/s, PVP 480 €) comprenant quinze dessins originaux de Pat Andrea, gravés sur bois par Jean-Marie Picard. Ces œuvres (les originaux et les bois gravés) seront exposées avec d'autres récents travaux à la galerie Arts Factory, 27, rue de Charonne à Paris jusqu'au 5 octobre. ■ **FB**

MIDI PILE

PAR

RÉBECCA DAUTREMER

Le plus beau des rendez-vous

Grand format : 30 x 21 cm
Fenêtre panoramique : 22,5 x 12 cm
212 pages, + de 100 découpes laser
ISBN : 978-2-37731-218-4

UN LIVRE D'ARTISTE ÉBLOUISSANT

véritable sculpture de papier aux 100 décors superposés
dans un jeu virtuose d'animation de l'histoire

EN LIBRAIRIE LE 2 OCTOBRE

SARBACANE
éditeur de création

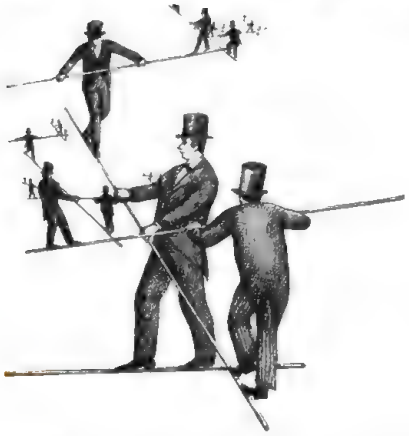
Actus

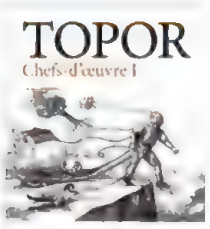
Caran d'Ache 4 Ever

Alors que certains s'imaginaient que l'informatique avait eu la peau des pinceaux, de la colle et des ciseaux, les deux spécialistes de l'illustration graphique que sont **Steven Heller** et **Julius Wiedemann** apportent avec le pavé non numérique ***The Illustrator*** (en VF ***La crème de l'illustration : 100 artistes à connaître***) une réponse au-delà du cinglant. Eh non, cette expression graphique qui a fait la gloire des années d'après-guerre et de la pop culture est toujours là. Et elle se porte plutôt très bien. À travers le portrait de cent artistes d'exception comme Brad Holland et Robin Eisenberg, le livre dresse le constat d'un art de l'illustration à la papa toujours aussi fertile. Comme il est d'usage chez Taschen, cette bible peut aussi servir de lest culturel en cas de forte rafale de vent. ■ **GV**

LA CRÈME DE L'ILLUSTRATION : 100 ARTISTES À CONNAÎTRE
Par Heller & Wiedemann, éditions Taschen
Livre relié, 664 pages, 50 €, disponible

Un peu de Panique pour commencer





Pour cette rentrée qui s'annonce studieuse pour tous les amateurs de trésors graphiques du passé, Les Cahiers dessinés éditent ***Chefs-d'œuvre, volume 1*** de **Roland Topor** et ***Peintures*** d'**Olivier O. Olivier**, les deux compères du groupe Panique en 1964 en compagnie d'Arrabal et de Jodorowsky. Auteur protéiforme, Roland Topor a été un très grand dessinateur spécialisé dans la reproduction en noir et blanc de toutes les formes de turpitudes qu'un être humain est capable de supporter au cours de sa vie. Pour **Olivier O. Olivier**, ce n'est pas tout à fait pareil car il utilise un pinceau. Bref, dans un cas comme dans l'autre, achetez, achetez, achetez, les ami(e)s ! ■ **GV**

***CHEFS-D'ŒUVRE*, VOLUME 1**
Par Roland Topor, éditions Les Cahiers dessinés
Livre relié, 208 pages, 29 €, disponible

PEINTURES
Par Olivier O. Olivier, éditions Les Cahiers dessinés
Livre relié, 272 pages, 29 €, le 17 octobre

Le Cercle

Le Cercle des Gobelins expose, depuis sa création en 1910, avec une exigence jamais remise en cause, des peintures, dessins, gravures et sculptures chaque année pendant trois semaines à la mairie du 13e arrondissement de Paris. Cette année, le peintre-illustrateur **Laurent Corvaisier** est l'invité d'honneur. Signalons l'existence d'un concours Jeunes Talents. Les dossiers sont à déposer avant le 15 octobre. **Mail : cercledesgobelins@yahoo.fr, site : www.cercledesgobelins.fr.** ■ **FB**

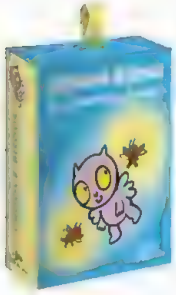
Le concours

concours !
peinture et dessin
date limite de dépôt des dossiers:
15 octobre 2019
Informations : cerclegobelins@yahoo.fr
www.cercledesgobelins.fr
Les dessins et peintures doivent être originaux, les copies d'œuvres sont exclues du
Toutes les techniques sont acceptées (à l'exception des techniques numériques
Cercle des Gobelins
JEUNES TALENTS

CERCLE MUNICIPAL DES GOBELINS ET DES BEAUX-ARTS
Du 22 octobre au 9 novembre. Vernissage le 24 octobre
Mairie du 13e – 1, place d'Italie – 75013 Paris

La rentrée L'école des loisirs

Décédé en 2012, l'illustrateur **Maurice Zendak** a laissé derrière lui de bien belles pépites quand on découvre les images qui illustrent ***Presto et Zesto au Limboland*** sur un sénario imaginé par **Arthur Yorinks**. Dans cette histoire parfaitement traduite par Franço se Morvan, les lecteurs retrouveront tout le côté poético-absurde voulu par les auteurs américains qui se sont représentés dans le récit sous les sobriquets de Presto et Zesto. Comment ne pas aimer une histoire où le but à atteindre est de trouver le cadeau idéal pour le mariage des betteraves ? Au rayon jeux, ***Croque-Bisous et la course aux lucioles*** est un jeu de plateau avec des pions et un dé imaginé par **Kimiko** et **Cédric Ramadier** à partir de l'univers de la dessinatrice. Prévu pour être joué de 3 à 103 ans, le carton utilisé a été spécialement choisi pour sa solidité. Pour les tout-petits, ***Chiffres*** est le nouveau tout-carton proposé par **Léo Lionni** où il est possible d'apprendre à compter jusqu'à dix grâce à des souris amusantes. **GV**



PRESTO ET ZESTO AU LIMBOLAND
Par Arthur Yorinks & Maurice Sendak, L'école des loisirs
Livre relié à partir de 7 ans, 36 pages, 13,70 €, disponible

CROQUE-BISOUS ET LA COURSE AUX LUCIOLES
Conçu par Kimiko & Cédric Ramadier, L'école des loisirs
Jeu de plateau dès 3 ans de 2 à 4 joueurs, 11,90 €, disponible

CHIFFRES
Par Léo Lionni, L'école des loisirs
Livre tout-carton dès 3 ans, 6 pages, 6 €, disponible

Contes à rebours

Pour sa sixième exposition temporaire depuis sa réouverture en 2014, le musée d'Ethnographie de Genève propose, avec ***La Fabrique des contes***, une nouvelle exposition à la scénographie immersive où plusieurs centaines d'objets appartenant aux collections du lieu sont mis en scène dans des situations imaginées par des artistes invités. Huit contes traditionnels issus de la tradition orale européenne sont ainsi laminés bien comme il faut dans des adaptations originales qui transforment la chose en une sorte d'expérience sensorielle assez inusitée. Histoire de bien faire les choses, une partie explicative particulièrement intéressante à découvrir apporte un éclairage nouveau sur cette tradition pas si inoffensive que cela. **GV**

LA FABRIQUE DES CONTES
Jusqu'au 5 janvier 2020
Musée d'Ethnographie de Genève – boulevard Carl-Vogt 65 – 1205 Genève, Suisse

LES ARTS DESSINÉS

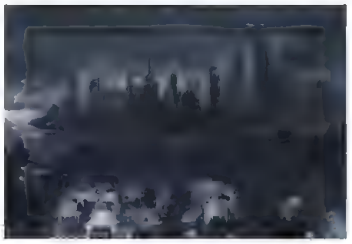
LES ARTS DESSINÉS
VOUS OFFRE*
50 EXEMPLAIRES
DU LIVRE DE JEAN-LUC COUDRAY & ISABELLE MERLET
L'AMUSANT MUSÉE

* EN ACCOMPAGNEMENT DE TOUT NOUVEL ABONNEMENT ET DANS LA LIMITE DES 50 PREMIERS ABONNÉS.

ABONNEZ-VOUS !
ET RECEVEZ LE LIVRE DE JEAN-LUC COUDRAY & ISABELLE MERLET
L'AMUSANT MUSÉE EN CADEAU

Actus

Quand Yan Pei-Ming revisite Courbet



Né à Shanghai en 1960, **Yan Pei-Ming** est depuis toujours un grand admirateur de Gustave Courbet. En 1980, il va passer quelque temps à Ornans. Devenu un des plus grands peintres de sa génération, il n'a jamais oublié tout ce que l'étude des toiles de Courbet lui avait apporté. Pour le bicentenaire de la naissance de l'artiste français, ce sont pas moins de trois expositions hommages que Yan Pei-Ming a rendues à son maître. Après celle du musée d'Ornans et celle du Petit Palais, c'est au tour du musée d'Orsay d'accueillir l'expo ***Yan Pei-Ming : un enterrement à Shanghai*** et un triptyque monumental spécialement réalisé pour l'occasion qui associe l'œuvre des deux peintres dans une redéfinition incroyable de la peinture de Courbet. Incontournable.

GV

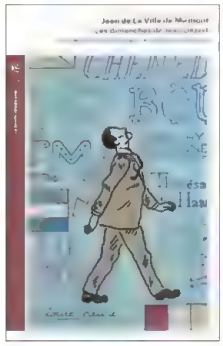
YAN PEI-MING : UN ENTERREMENT À SHANGHAI
Du 1er octobre au 19 janvier 2020
Musée d'Orsay, Niveau 2, côté Seine, salle 58

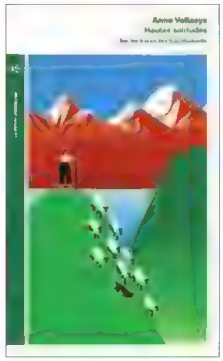
Depuis toujours en vogue

Les gens qui pensaient connaître le conte traditionnel ***Blanche-Neige*** vont avoir une bonne surprise en voyant le traitement proposé par l'autrice **Charlotte Moundlic** et le peintre **François Roca** chez **Albin Michel Jeunesse**. Non seulement le texte va droit à l'essentiel, mais Charlotte Moudlic y ajoute une touche de questionnement sur la fin de l'histoire qui laisse le choix au lecteur d'imaginer bien des choses quant à la réalité qui lui semble proposée. Parfaitement illustrée par des peintures à l'huile remarquables, cette mise à jour de *Blanche-Neige* devrait trouver son public petit et grand sans problème. **GV**

BLANCHE-NEIGE
Par Moundlic & Roca, éditions Albin Michel Jeunesse
Livre cartonné à partir de 6 ans 16 pages, 19 €, le 2 octobre

À table





Si les auteurs choisis par La Table ronde sont toujours des cadors de l'écriture, la maison d'édition sait aussi rendre ses livres encore plus attractifs en faisait appel à des illustrateurs de talent pour réaliser des couvertures toujours chics et de bon goût. Ce trimestre, c'est **Gérard DuBois** qui s'est chargé de mettre en valeur ***Simple journée d'été***, une belle collection de nouvelles écrites par **Frédéric Berthet** en 1986. Pour la réédition des ***Dimanches de Jean Dézert*** écrit par **Jean de La Ville de Mirmont** et préfacé par François Mauriac, c'est **Benoît Preteseille** qui s'est chargé du bel ouvrage. Avec ***Hautes Solitudes – sur les traces des transhumants***, **Anne Vallaeys**, qui a participé à la fondation de *Libération*, raconte d'une belle écriture le temps où la transhumance ne se faisait pas uniquement en bétaillère. Cerise sur le gâteau, ce grand moment d'écriture est emballé dans une couverture réalisée par **Valerio Vidali**. C'est beau, ça tient dans la poche, c'est donc indispensable **GV**

SIMPLE JOURNEE D'ÉTÉ
Par Frédéric Berthet, éditions La Table ronde
Livre broché, 240 pages, 8,10 €, disponible

LES DIMANCHES DE JEAN DEZERT
Par Jean de La Ville de Mirmont, éditions La Table ronde
Livre broché, 240 pages, 7,30 €, disponible

HAUTES SOLITUDES SUR LES TRACES DES TRANSHUMANTS
Par Anne Vallaeys, éditions La Table ronde
Livre broché, 246 pages, 7,30 €, disponible

Révolution curatoriale

Quel meilleur endroit que l'ancienne piscine Molitor pour aller piquer une tête dans le street art ? Après des décennies d'abandon, le lieu avait été récupéré par des artistes de rue qui s'y étaient alors remarquablement exprimés. Maintenant que le lieu a été réhabilité et a rouvert en 2014, la direction de l'établissement a développé une démarche ambitieuse en demandant à 70 artistes urbains de se réapproprier autant de cabines de bain de l'ancien bassin d'hiver afin de faire du lieu un véritable musée. À ce titre, l'édition de ***Molitor vibrations artistiques*** est autant un témoignage qu'un véritable inventaire de cette nouvelle approche du musée. **GV**

MOLITOR : VIBRATIONS ARTISTIQUES
UNE PLONGÉE DANS LES COLLECTIONS D'ART URBAIN DE MOLITOR !
Ouvrage collectif, éditions H'artpon
Livre relié, bilingue français/anglais, 172 pages, 35 €, le 10 octobre

Les deux vies de Pénélope

le nouveau roman graphique de **Judith Vanistendael**, l'autrice de

DAVID, LES FEMMES ET LA MORT

"Portrait tendre et tragique" LIVRES HEBDO

"Un sens impeccable des variations de rythme" LE MONDE

"Bouleversant" ODB

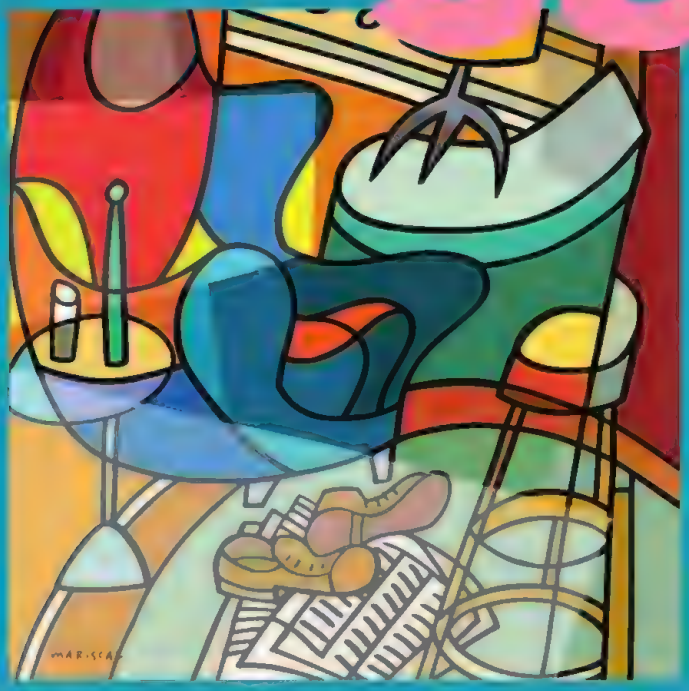
Modèles pour une génération tumultueuse, Pénélope part à la recherche de sa mère. Quand elle y arrive, chez elle, elle retrouve de vrais parents, une fille adorable et un foyer recomposé. Mais elle sait qu'il lui faudra un jour choisir entre ses deux mondes, entre ses deux vies.

LES ARTS DESSINÉS

ILLUSTRATION

38 JAVIER MARISCAL

Le maître des formes et des couleurs !



42 LONTANO

Qui va piano...!

28

JEAN JULLIEN

Auteur non-stéréotypé !

JEAN **JULLIEN**
photographié par Daniel Arnold
© Photo Daniel Arnold

Quel rapport entre le magasin Colette, le Tate Modern, Canal+, le vin et Amnesty International ? *A priori*, rien. Si ce n'est que **Jean Jullien** est de cette génération d'artistes *freelance* qui collaborent indifféremment avec des magazines, des marques ou des galeries d'art du monde entier. Son style s'adresse à tous les publics, sous des formes très variées : albums jeunesse, illustrations, dessins de presse, publicités… C'est quelques mois avant son retour à Paris, après un long séjour à Londres, qu'il nous a reçus dans son atelier.

Par **Frédéric Bosser**

JEAN JULLIE

AUTEUR **POP** ET ÉCLECTIQUE !

Cutting out Shadow : Illustration

N

Dog Bench,
banc édité par Case Studyo
© Jean Jullien / Case Studyo

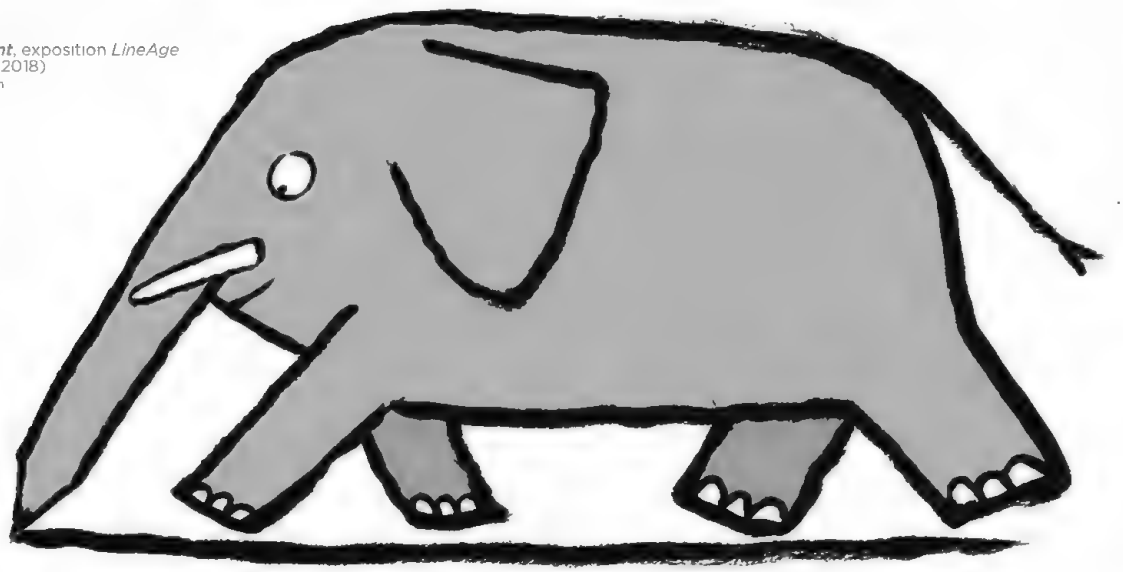
Le design et l'illustration sont destinés à **rendre le quotidien excitant.** L'art doit s'exprimer partout et pas seulement dans les musées ou les galeries !

Jean, quelle a été votre formation pour devenir illustrateur ?
Au départ, je voulais faire de la bande dessinée et de l'animation. Plusieurs fois refusé par des écoles spécialisées, j'ai fini par suivre une année de fac avant d'intégrer un BTS en communication visuelle au lycée des métiers Le Paraclet, à Quimper, dans le Finistère. Cette école m'a permis de rencontrer des professeurs passionnés d'arts graphiques, d'affiches et d'illustration… C'est là que j'ai été initié aux travaux de Milton Glaser, Saul Bass, Savignac et bien d'autres comme Munch, Goya, Gregory Crewdson, Clowes, George Nelson, la culture pop, les séries télé à l'architecture moderniste, etc. La liste est infinie ! À ce moment-là, j'ai aussi compris que le design et l'illustration sont destinés à rendre le quotidien excitant. L'art doit s'exprimer partout et pas seulement dans les musées ou les galeries !

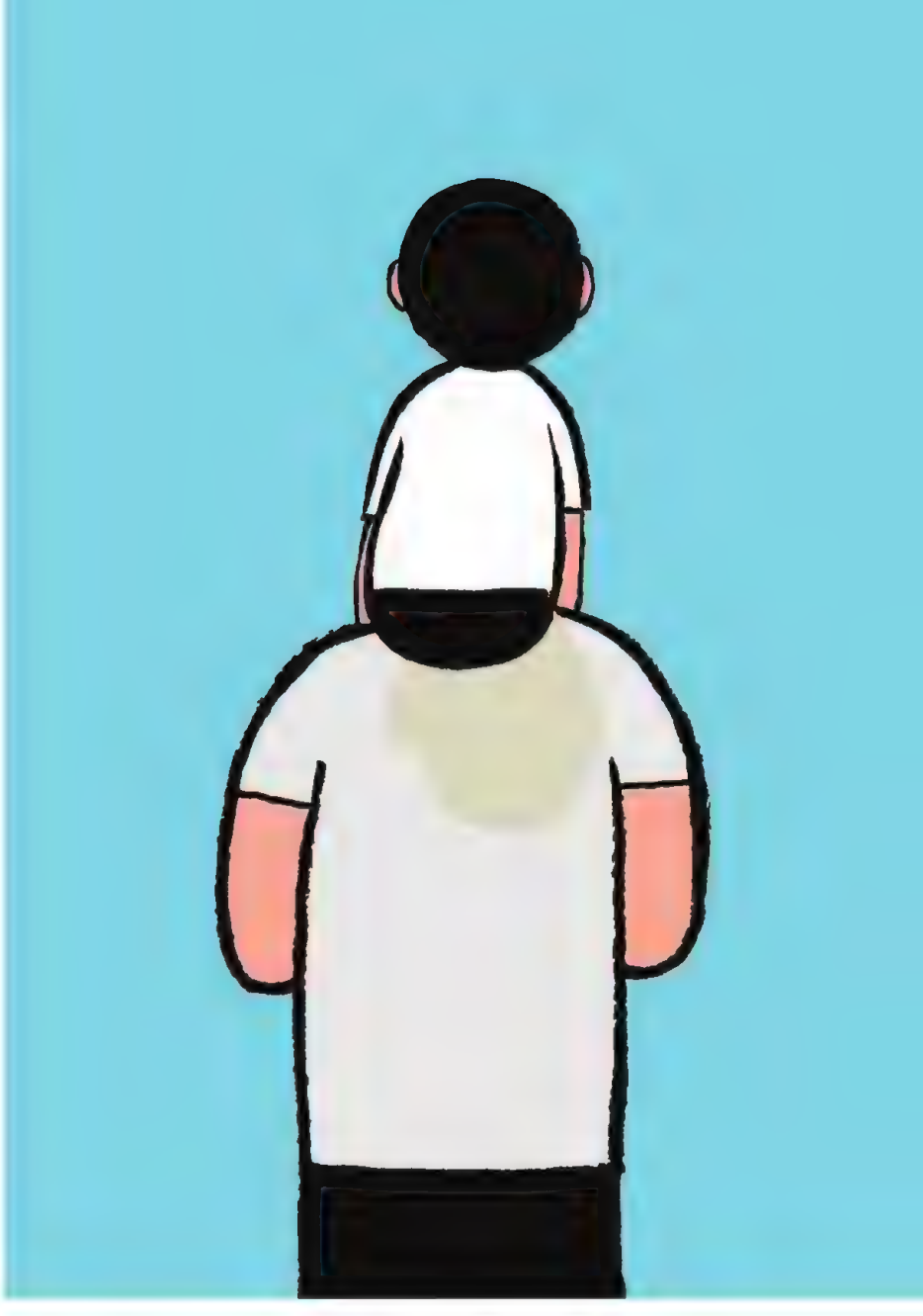
Vos premiers dessins sont, d'après nos informations, en noir et blanc.
Absolument ! C'est Fañch Le Henaff, l'un de mes professeurs de Quimper, qui m'a amené à la couleur en me transmettant sa connaissance de l'affiche polonaise. Depuis, je n'ai jamais arrêté, même si le début d'un processus se fait toujours, chez moi, au pinceau noir. Je réalise ensuite la colorisation sur ordinateur.

Pas de colorisation manuelle ?
Rarement. Le principe m'intéresse, mais j'arrive difficilement à obtenir ce que je veux. J'aime bien les tons directs que l'outil informatique m'offre.

Quels dessinateurs regardiez-vous avant d'entrer dans cette école ?
Beaucoup d'auteurs de bandes dessinées : Mœbius, Otomo (*Akira*), Kirby, Loisel, les auteurs de *Métal hurlant*. Beaucoup de comics aussi, qui m'ont permis d'apprendre à parler anglais. J'en lis d'ailleurs encore beaucoup. Pour autant, ma première et unique BD ne date que de 2017 ; c'était dans le cadre d'une manifestation au Grand Palais *(pour un projet de promotion de l'exposition* Artistes et Robots *sur Instagram)*. Mais je ne désespère pas d'en faire une autre un jour. J'ai plusieurs projets en cours.



Elephant, exposition *LineAge*
(Séoul, 2018)
© Jean Jullien



Leak, exposition *LineAge* (Séoul, 2018)
© Jean Jullien

De prime abord, vous baignez dans un milieu artistique depuis l'enfance…
Ma mère était architecte et scénographe. Mon frère et moi allions beaucoup dans les musées avec elle. En parallèle, mon père, urbaniste de profession, nous conseillait beaucoup en bande dessinée, en plus de la librairie Le Yéti à Cholet, où je suis né, qui était bien fournie. Plus tard, mes parents m'ont aidé à trouver une école. Ils ont depuis toujours été d'incroyables soutiens.

Après le lycée, vous faites un BTS en communication visuelle à Quimper, avant de rejoindre Londres pour poursuivre vos études. Qu'est-ce qui vous a attiré de l'autre côté de la Manche ?
J'étais curieux de découvrir d'autres enseignements. J'ai appris les bases indispensables à Quimper, et j'ai pu tout essayer lors de ma première année au Saint Martins College – la photographie, le collage, la vidéo, la typographie, etc. – avant de me spécialiser en graphisme. À ce moment-là, je lorgnais aussi beaucoup vers l'affiche sous l'influence de Savignac, Villemot, Sempé, Ungerer, André François, Saul Bass ou Paul Rand. Au départ, je faisais pas mal de collages et de photos avec des personnages en papier auxquels, peu à peu, j'ajoutais des contours noirs. Quand j'ai reçu de plus en plus de commandes, il m'a fallu aller plus vite et, au final, seul le trait noir est resté. Rétrospectivement, c'est comme si j'avais commencé par des volumes avant de tout aplatir.

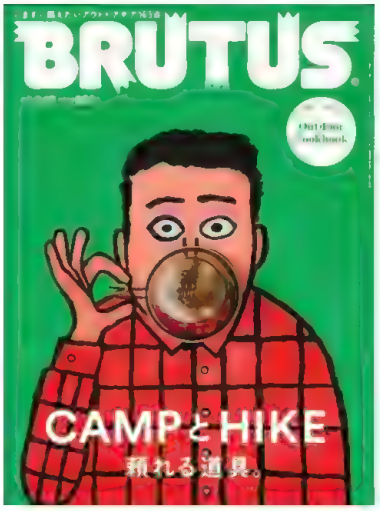
Comme les illustrateurs que vous mentionnez, vous cherchiez peut-être à obtenir plusieurs niveaux de lecture ?
Ce sont des maîtres en la matière ! C'est ce processus en deux temps qui m'a beaucoup intéressé : capturer l'attention d'abord avec une image forte (simple, à première vue) pour ensuite entrer dans le détail et étayer le propos, raconter une histoire.

À quand remontent vos premières affiches ?
À ma deuxième année au Saint Martins College, je pense, en 2007. Des copains étudiants me demandaient de réaliser des affiches pour leurs concerts. Le blog Manystuff a aussi alors relayé mon travail réalisé à l'école ou à côté, et il a suscité des commandes de l'extérieur. Cela m'a permis de commencer à gagner ma vie.

Comment jugez-vous votre trait ?
Rudimentaire ! Du coup, très vite, j'ai appris à exprimer des choses avec peu de moyens. Un pinceau, des couleurs vives et une dose d'humour : c'est de cette manière que j'ai longtemps fonctionné. Cette simplicité se marie avec différentes disciplines. Je ne m'arrête pas à la technique. Si quelque chose se raconte mieux sous la forme d'un banc, alors je fais un banc. Si c'est un livre, c'est un livre, etc. L'occasion fait le larron.

RCA Records, illustration
© Jean Jullien / RCA Records

Brutus Magazine #871,
illustration de couverture (2018)
© Jean Jullien / Brutus magazine



Vous faites beaucoup d'esquisses ?
Pas trop ! Je me lance directement au pinceau sur la feuille. Je ne saurais avoir la même énergie en agissant autrement. Mon premier jet est souvent le meilleur. Après, dans le cas de commandes, je joue le jeu et j'envoie plusieurs propositions.

Votre filiation évidente à Savignac, vous en souffrez ?
Je m'inscris dans cette école de langage graphique, car c'est l'affiche qui m'a d'abord captivé. Après, c'est ce que l'on en fait qui est intéressant. Mon approche graphique s'est morcelée en plein de goûts différents.

Vous avez modernisé cette école, d'une certaine manière, en décrivant des situations actuelles tout en gardant cet esprit bon enfant que Savignac partageait avec Bernard Villemot.
Ces deux dessinateurs utilisent une économie de moyens qui me plaît. Je joue, moi aussi, sur l'action et les contrastes pour attirer le regard. Mais au fond, je dirais que si j'avais à ne garder qu'un seul maître, ce serait Saul Bass. Il a été mon premier « mentor » et celui qui m'a fait retirer mon dessin du récit. Jusqu'au bout, il a su répartir sa pratique de manière égale entre les commandes et ses travaux personnels.

Vous n'êtes jamais dans la provocation...
Ce n'est pas mon créneau ! Je ne saurais expliquer pourquoi. Certaines de mes images ont un deuxième niveau de lecture, mais ça n'est jamais méchant, plutôt taquin.

Craignez-vous de voir certaines de vos images mal vieillir ?
Cela fait partie du jeu. Au début, je datais peu mes travaux, mais depuis l'arrivée d'Internet, je le fais systématiquement. Comme cela, il est plus difficile de désigner l'une de mes anciennes images en jugeant que mon propos est daté.

Crossword, sculpture pour l'exposition *The People* (BangKok, 2017)
© Jean Jullien

The People, dessin et collage
© Jean Julien

Internet a justement été un excellent moyen de communiquer sur votre travail…
En 2012, mon travail pour l'aménagement de l'œuvre-bar Le Nid, tout en haut de la tour de Bretagne, à Nantes, la ville où j'ai grandi, a été beaucoup relayé sur la Toile. C'était pendant la manifestation *Le Voyage à Nantes*, et j'y présentais un oiseau de trente mètres de long (dont le cou accueille le bar), du mobilier avec des assises en œuf, etc. C'est génial de pouvoir partir d'une idée esquissée sur un bout de papier et de la transformer en un décor gigantesque ! Tout autour de la pièce, j'avais placé une série d'affiches sur des caissons lumineux, présentant quatorze lieux clés de Nantes. C'est le travail où j'ai le plus appris. L'année suivante, l'exposition *Allô ?* autour de la technologie et du quotidien à la Kemistry Gallery, à Londres, a aussi été très importante.

Vous êtes très suivi sur les réseaux sociaux.
Au départ, je m'en servais pour échanger avec les copains. Je leur montrais les dessins que je venais de réaliser. Peu à peu, ma « famille » s'est agrandie. C'est un bon moyen pour communiquer, une chance unique pour les gens qui commencent, aujourd'hui. Mais c'est un univers très codé et qui n'est pas une fin en soi. Je pense qu'il faut le voir comme un outil de communication surtout.

Faites-vous une différence entre vos travaux de commande et votre production plus personnelle, pour les expositions notamment ?
Pas spécialement. Dans les deux cas, c'est du dessin, et j'espère y mettre la même sincérité et le même enthousiasme. Bien sûr, dans une commande, il y a forcément quelque chose à communiquer, et l'avis du commanditaire à prendre en compte. C'est une discussion, en quelque sorte. Dans mes expositions, j'exprime des choses plus personnelles.

Je ne m'arrête pas à la technique. Si quelque chose se raconte mieux sous la forme d'un banc, alors je fais un banc. Si c'est un livre, c'est un livre, etc.

JEAN JULLIEN EN QUELQUES DATES

1983 : naissance à Cholet (49), le 14 mars

2003-2005 : études au Paraclet, à Quimper

2005-2010 : études à Londres, au Central Saint Martins College of Art and Design et au Royal College of Art

2011 : association avec son frère dans la réalisation de vidéos sous le nom de Jullien Brothers

2012 : *Le Voyage à Nantes* lui confie l'aménagement du Nid en haut de la tour Bretagne

2013 : exposition de sa série *Allô ?* à Londres, puis à Paris

2014 : campagne d'affichage pour le métro londonien et exposition à New York

2015 : *M*, le magazine du *Monde*, le présente comme un « *illustrateur français renommé sur la scène internationale des arts graphiques* »

2015 : après l'attentat contre *Charlie Hebdo*, il illustre un fusil mitrailleur s'opposant à un crayon. À la suite des attentats du 13 novembre 2015 en France, il crée le symbole de *Peace for Paris*

Été 2016 : exposition d'affiches, intitulée *Recyclage*, qui présente une soixantaine d'œuvres, à Nantes

2017 : illustration de huit bouteilles de vin de grands domaines viticoles français, en partenariat avec le magazine *Kiblind*

2018 : réalisation d'un calendrier de l'Avent, en collaboration avec l'épicerie fine La Maison Plisson

En savoir plus :
www.jeanjullien.com
Instagram : jean_jullien

BIBLIOGRAPHIE

Jean Jullien est l'auteur de nombreux livres, dont l'illustration d'*Imagine* de John Lennon pour Amnesty International (Little Urban) et *Je veux être le héros d'une histoire qui fait peur*, un conte pour enfants scénarisé par Sean Taylor, sorti à l'occasion d'Halloween, en 2017.

Parmi ses autres ouvrages : *Before & After* chez Phaidon, *Holidays* chez Hato Press, *Low Glow* chez Hato Press, *Peter, le chat debout* avec Nadine Robert chez Comme des géants, *This is not a book* chez Phaidon, *Under Dogs* chez Hato Press et *Why the face?* chez Phaidon.

UN EXPLORATEUR DE TECHNIQUES

Lors d'une exposition au Mima Museum, à Bruxelles, le public a découvert les travaux en relief de Jean Jullien. Une nouvelle voie que l'artiste explore avec curiosité, comme bien d'autres techniques.

« *Pour ce travail en 3D, j'ai commencé par des papiers découpés avant d'en faire de même avec du métal. Ils ont été fabriqués en Belgique. J'adorerais faire une grande scène de foule. Cela va peut-être se réaliser prochainement en Corée* », indique Jean Jullien qui élargit sans cesse sa gamme technique.

Quelles techniques aimerait-il tester pour ses prochains travaux ?

« *Il y en a plein !* (Rires.) *Avec le pinceau, je ressens une notion d'erreur qui me met à l'aise, car je ne suis jamais sûr de moi. La plume est une technique très dure à maîtriser. C'est utile quand on veut raconter quelque chose de précis. Moi, je suis quelqu'un de plus synthétique. C'est pourquoi je ne sais pas si je vais arriver à aller au bout d'une bande dessinée...* » Avec son frère, Jean Jullien élargit encore sa palette à l'animation et la musique. Ensemble, ils ont animé certains dessins via le téléphone portable, intégrant de la réalité rapportée. Leur but : « *offrir au spectateur un second degré de lecture* ».

Dog, sculpture pour l'exposition *The People* (BangKok, 2017)
© Jean Jullien

Vous aimez répondre à des commandes publicitaires ?
J'ai commencé ce travail à l'école. Je répondais à des commandes commerciales ou pour des copains, et j'aimais beaucoup cet exercice : répondre à une problématique posée. C'était une manière de pratiquer l'image que je trouvais très intéressante, comme une gymnastique créative. Du coup, je ne suis passé à la création plus personnelle que plus tard. Après avoir beaucoup travaillé pour des commandes, j'ai senti le besoin de m'exprimer plus. Du coup, depuis un moment, je fais moins de commandes ; c'est très cyclique. Mais comme j'ai envie de faire une bande dessinée et de travailler sur des expositions, cela ne me gêne pas d'être moins sollicité, aujourd'hui, dans ce domaine.

Y a-t-il des commandes que vous refuseriez ?
Oui, si cela ne correspondait pas à mon éthique. J'essaie d'être en accord avec le message. C'est pourquoi vous ne me verrez pas faire de la publicité pour des cigarettes, par exemple. Après je ne juge pas ceux qui le font : chacun voit midi à sa porte.

Votre dernier grand projet commercial ?
C'était pour les vêtements Petit Bateau. J'ai visité l'usine, à Troyes, et discuté avec les gens qui y travaillent. Ça m'a beaucoup intéressé, et je trouve ça très important de garder des usines en activité. Ils ont un savoir-faire incroyable, dont je suis vraiment fier d'avoir pu bénéficier. C'est tout l'intérêt de travailler avec d'autres personnes : pouvoir apprendre d'elles et nourrir mon travail de cet échange. J'avais jusqu'alors souvent imprimé mon travail mais, là, le trait au pinceau se retrouve tissé directement, ce qui donne un résultat unique et crée une véritable surprise graphique.

Sweat-shirt pour NOUNOU, marque de vêtements créée par Jean Jullien & Jae Huh
© Jean Jullien

Il est vrai que vous avez récemment réalisé beaucoup de créations pour le textile…
J'adore l'idée de voir mes dessins sur des vêtements ! Étant habitué à une image fixe, j'aime beaucoup le mouvement qu'implique le vêtement : il s'abîme, change en fonction des morphologies, de la posture, du mouvement… Le trait est déformé, et je trouve ça intéressant. Certaines de mes pièces sont vendues à La Manufacture, la boutique de ma sœur à Pont-L'Abbé, dans le Finistère. J'ai aussi collaboré avec Olow – une marque de *slow fashion*, conçue à Montreuil, en Seine-Saint-Denis, et entièrement réalisée au Portugal – pour une microcollection à l'occasion d'une exposition présentée sur la plage.

Et votre bande dessinée, que va-t-elle raconter ?
C'est sur la parenté. Mon rapport à mes parents, le fait d'être devenu père moi-même et les interrogations que ça engendre. Mais il y a un *twist* que je préfère ne pas révéler. Je ne sais pas encore si c'est une bonne idée, mais j'y réfléchis depuis un moment, alors je pense qu'il faut que je me lance ! Le manque de savoir ou de technique ne m'a jamais trop arrêté, mais le récit est quelque chose de tellement dur que je ne sais pas si je peux me lancer dedans avec autant de naïveté que ce que je fais d'habitude. Et en même temps…

Comment travaillez-vous vos idées ?
Quand une idée me vient à l'esprit, je la note dans un carnet (sur ce, Jean Jullien nous montre quelques-uns de ses carnets de croquis). Mes premiers carnets datent de mes études à Quimper. J'en ai près de cent. Au début, c'était un journal de bord. Maintenant, on y trouve de tout, y compris des idées pour les peintures, des scènes de vie, des citations, des dessins d'après nature et des idées pour de futurs dessins.

En haut à gauche : étiquette de vin
© Jean Jullien / Majestic Wines
En haut à droite : illustration de couverture pour ***Kiblind magazine*** (2017)
© Jean Jullien / Kiblind

Illustration de couverture pour le magazine allemand *SZ Magazin* (2017)
© Jean Jullien / SZ Magazin

© Jean Jullien

PEACE FOR PARIS

Le soir des attentats de 2015 à Paris, Jean Jullien prend son pinceau, dessine *Peace for Paris* et le poste sur Internet. Ce dessin se propage rapidement à travers le monde pour dénoncer le terrorisme. L'image devient instantanément un symbole de solidarité envers une nation meurtrie. « *C'est le dessin d'un individu essayant de témoigner de sa solidarité avec les victimes de l'horreur. Les réseaux sociaux font partie des mœurs, maintenant : le fait de s'exprimer en ligne, en instantané, est une chose positive dans ce genre de cas. Ça permet de ne pas rester silencieux et de montrer qu'on est là* », expliquera-t-il au journal *Libération*.

Illustration pour *New York Magazine* (2014)
© Jean Jullien / New York Magazine

The People, illustration générique de l'exposition éponyme (Bangkok, 2017)
© Jean Jullien

Peinture pour l'exposition *Onaji um* à Tokyo (2018)
© Jean Julien

Vous feuilletez beaucoup de revues pour vous inspirer ou tout provient-il de l'observation de vos contemporains ?
Ça provient principalement d'observations, mais vu le nombre d'images que nous consommons au quotidien, le résultat provient forcément d'un mélange des genres.

Quelle technique consacrez-vous à vos carnets de croquis ?
Je n'ai pas de technique particulière. Ces carnets sont des terrains d'expérimentation graphique plus qu'autre chose. Au début, ils étaient presque comme des BD, des récits graphiques. J'aimerais continuer dans cette veine, mais ça demande une application que ma vie actuelle ne semble pas me permettre. Plus tard, j'espère !

Vous effectuez beaucoup de dessins autour de la nourriture…
Oui, je trouve que les sujets les plus bateaux (la nourriture, les animaux de compagnie, les moments d'ennui) sont les meilleurs terreaux pour décrire nos mœurs. Et puis, c'est relativement universel ; ça fait partie des choses qui nous sont plus ou moins communes à tous, donc des points de discussion intéressants. En ce qui concerne la nourriture, je trouve cela fascinant que quelque chose d'aussi essentiel et qui aurait pu n'être « que » pratique se soit élevé au rang d'art, au sein duquel on trouve moult modes et cultures. Le fait de magnifier l'essentiel, de pousser un besoin et de l'élever en trésor, c'est très humain.

Quelle est l'importance des livres dans votre univers ?
J'adore les belles images, et les livres en regorgent ! J'ai une bibliothèque remplie de BD et de livres d'art, que ce soit du Blain, du Vuillard ou du Maurizio Cattelan. C'est assez diversifié, mais j'aime vraiment regarder les iconographies dans les livres. J'ai une sacrée banque de données d'images sur mon ordinateur aussi, mais le livre a été composé par quelqu'un, je trouve ça chouette.

Et votre travail sur la typo ?
J'ai développé un intérêt pour les lettres et la typographie grâce à mes professeurs Véfa Lucas et Fañch Le Hénaff, lors de ma scolarité à Quimper. Puis par le travail des affichistes cités plus haut. Ils ont toujours traité les titres et les textes comme des éléments visuels qui participent à la beauté de l'image, plutôt que comme de simples éléments d'information. Les études de titres de Saul Bass sont un ravissement pour les yeux…

Un rêve ?
Une affiche de film.

Peut-être aussi la couverture du *New Yorker* ?
C'est le Saint Graal ! Je me suis proposé une fois, mais sans retour. Par contre, quelques-uns de mes dessins ont été publiés en pages intérieures. Le journal connaît donc mon travail, mais il faut croire que je n'ai pas encore le niveau pour une couverture !

Vos personnages ont souvent le nez long et de grandes oreilles…
Regardez-moi !
Ils me ressemblent…

Illustration pour un livre de cuisine
© Jean Julien / Phaidon

JAVIER **MARISCAL**
photographié par Frédéric Bosser
© Frédéric Bosser

Ma première rencontre avec **Javier Mariscal** date de son heure de gloire au moment des Jeux olympiques de Barcelone, en 1992. L'auteur était alors au sommet de son art, et j'avais dû me contenter d'une rapide poignée de main entre deux de ses rendez-vous. Depuis, je rêvais de pouvoir interviewer cet artiste que Jacques de Loustal m'avait fait découvrir via son tabouret duplex, dessiné en 1983. La sortie d'un carnet de voyage sur Los Angeles, aux éditions Louis Vuitton, m'en offre enfin l'opportunité. Belle et grande rencontre avec le dessinateur et designer espagnol dans un hôtel parisien chic…

Un entretien avec **Frédéric Bosser**

JAVIER MARISCAL

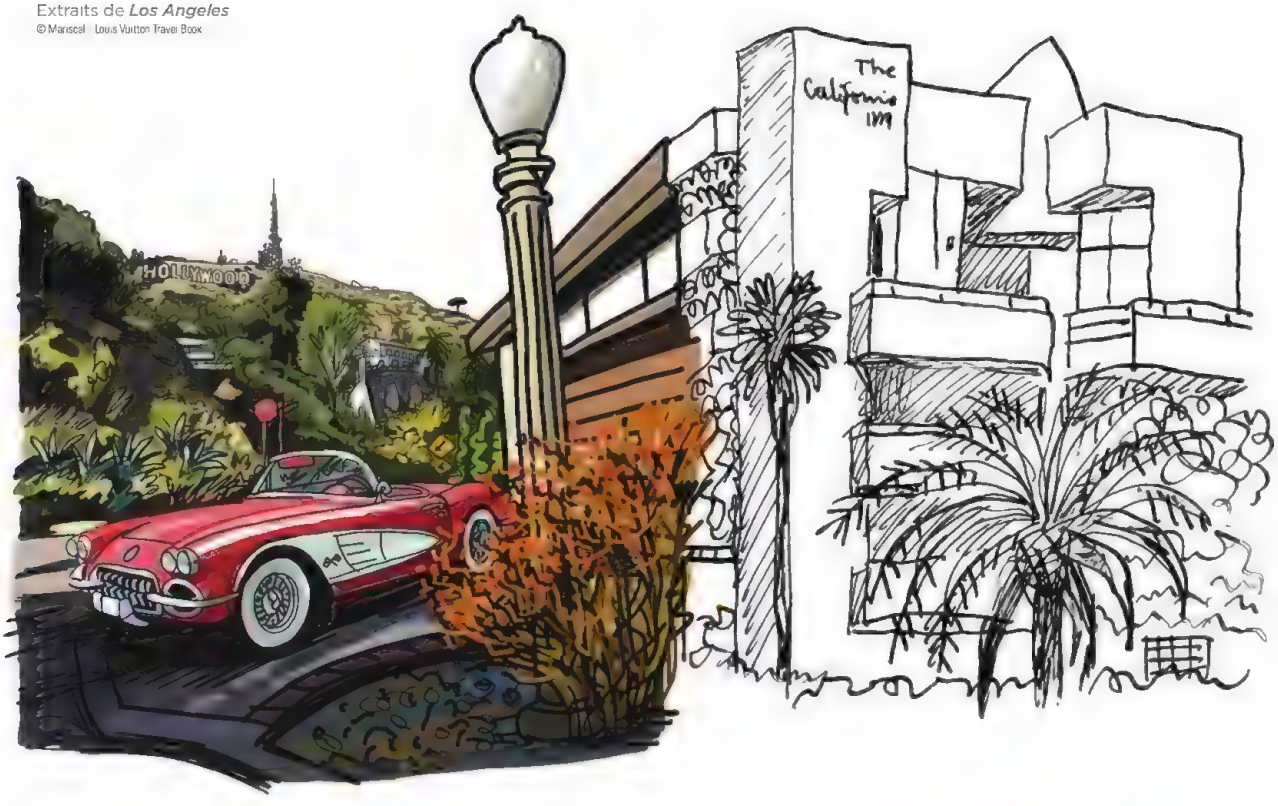
LE MAÎTRE DES FORMES ET DES COULEURS

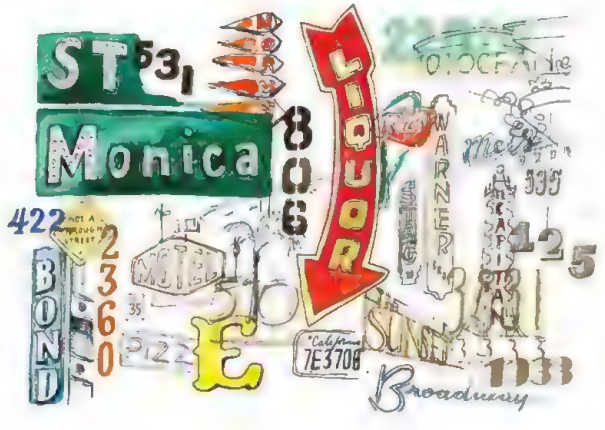
Votre présence dans cette collection de carnets de voyage des éditions Vuitton est comme une évidence…
C'est Rina, l'épouse de Lorenzo Mattotti – auteur d'un carnet de voyage sur Angkor, chez ce même éditeur –, qui nous a mis en contact. J'ai été impressionné par la qualité de fabrication et de présentation de cette collection. Bien évidemment, cela m'intéressait, surtout que les auteurs sont libres de choisir leur destination, que les frais sont payés et que vous pouvez même y aller avec une petite amie ! *(Rires.)*

Los Angeles est votre premier choix de destination ?
J'ai d'abord proposé l'Éthiopie avant que le marketing ne m'oriente vers les États-Unis. J'ai hésité entre Miami et Los Angeles avant d'opter pour cette dernière destination. Los Angeles, c'est une ville que je connais déjà bien – je m'y rends régulièrement depuis les années 1980 –, et mon dernier film (*Chico et Rita*, en 2010) a été présenté là-bas. Son climat et sa lumière sont proches de ceux de la Méditerranée.

Du coup, en arrivant là-bas, vous aviez déjà une idée précise de ce que vous vouliez faire ?
Nous avons commencé par louer une voiture décapotable et, avec ma compagne, j'ai sillonné la ville.

Extraits de ***Los Angeles***
© Mariscal - Louis Vuitton Travel Book





Je dessinais de rapides croquis, souvent sur mon téléphone, ou je prenais des photos pendant qu'elle conduisait. Sur place, nous avons retrouvé une amie qui nous a fait découvrir des lieux un peu plus secrets. J'ai essayé de retranscrire la vitalité et la diversité perçues sur place.

Le dessin est-il une excellente manière de regarder le monde ?
J'ai toujours rencontré des problèmes pour écrire comme pour lire. Heureusement, le dessin est entré tôt dans ma vie et m'a permis de m'exprimer et de comprendre le monde. Pour autant, je suis très critique envers mon travail. Et je suis jaloux d'auteurs comme Lorenzo Mattotti *(lire notre article p.84)* qui sont, pour moi, de vrais maestros !

J'aime tout dessiner. J'essaie juste d'être **sincère à chaque fois.**

LOS ANGELES
PAR **JAVIER MARISCAL**
Éditions LOUIS VUITTON TRAVEL BOOK
176 pages couleurs, 45 €
Disponible
Version luxe avec une lithographie n/s
à 2 500 €

Est-ce un détail ou une rue qui fourmille de gens qui déclenche votre envie de dessiner un lieu ?
Difficile à dire ! J'aime tout dessiner. J'essaie juste d'être sincère à chaque fois. Concernant ce travail sur Los Angeles, j'ai tenté de synthétiser en une image, une scène ou en un coup de crayon, un objet, un lieu, une personne. C'est un travail que j'aime faire. Ce qui est génial dans cette ville, c'est que très rapidement vous pouvez changer d'ambiance. Vous allez des plages de Santa Monica ou de Malibu à Hollywood Boulevard, vous passez de Beverly Hills au quartier coréen, vous vous rendez dans les forêts ou les canyons proches... Sur votre chemin, des gens, des enseignes publicitaires, des restaurants, des buildings, des maisons, des panneaux publicitaires, etc. C'est très riche.

Vous êtes l'un des premiers dessinateurs à être passés à la palette graphique. Pour quelles raisons ?
C'est un outil très précis et rapide, qui vous permet de vite envoyer un dessin aux quatre coins du monde. Pratique quand je travaille, notamment sur un dessin animé ! Toutes les techniques sont possibles, et le choix des couleurs est infini. On peut aussi dessiner à partir de photos prises une seconde avant. Bref, c'est infini.

Vous ne regrettez pas le contact avec le papier ?
J'y reviens souvent. J'alterne les deux supports.

Cobi, la mascotte des Jeux olympiques de Barcelone, en 1992
© Javier Mariscal

Et que faites-vous lorsque vous ne dessinez pas ?
Rien ! J'écoute de la musique, me balade, rends visite à des amis.

Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?
Un livre sur les cinq cents ans de La Havane. L'ouvrage devrait faire deux cent cinquante pages. Je travaille aussi sur la décoration d'un immense centre commercial en région parisienne. Sinon, en ce moment, j'aime beaucoup traîner dans les jardins, dessiner des fleurs, des plantes. ■

Gitanes, affiche (1990)
© Javier Mariscal

The New Yorker couverture (1995)
© Javier Mariscal

En plus de la programmation d'albums de bandes dessinées de qualité, les éditions Actes Sud BD lancent une collection de livres-affiches dans un format « infiniment » grand. Pour son lancement, son directeur éditorial, Thomas Gabison, a convaincu trois auteurs « maison », **Brecht Evens**, **Gabriella Giandelli** et **Yann Kebbi**, de le suivre dans ce projet fou, qui permettra à bien des amateurs de pouvoir détacher une image pour l'exposer sur leurs murs. Superbe initiative...

Par **Frédéric Bosser**

Extrait du *Lontano* de Brecht Evens
© Brecht Evens / Actes Sud BD

ACTES SUD

LONTANO

QUI VA **PIANO...**

COLLECTION LONTANO

GABRIELLA GIANDELLI
Éditions ACTES SUD BD,
Livre broché, 40 pages couleurs détachables,
40x30 cm, disponible

YANN KEBBI
Éditions ACTES SUD BD,
Livre broché, 40 pages couleurs détachables,
40x30 cm, disponible

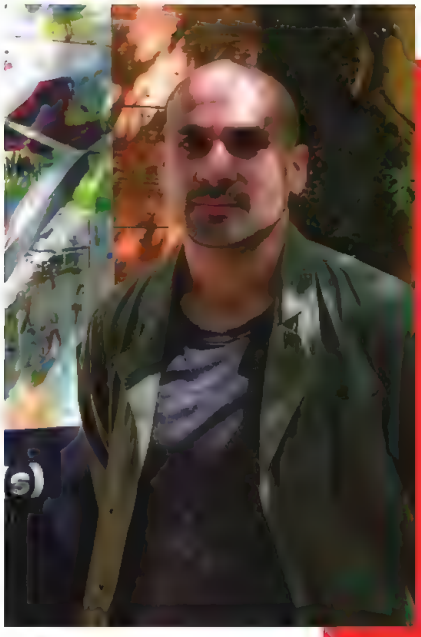
BRECHT EVENS
Éditions ACTES SUD BD,
Livre broché, 40 pages couleurs détachables,
40x30 cm, disponible

Extraits du *Lontano* de Gabrie la G andell
© Gabrie la G ande ll / Actes Sud BD

Extrait du *Lontano* de Brecht Evens
© Brecht Evens / Actes Sud BD

EXPOSITION

YANN KEBBI
Jusqu'au 2 novembre
GALERIE MARTEL
17 rue Martel - 75010 Paris
contact@galer emartel fr
Tél 01 42 46 35 09
14 h 30 - 19 h du mardi au samed
www.galeriemartel.com



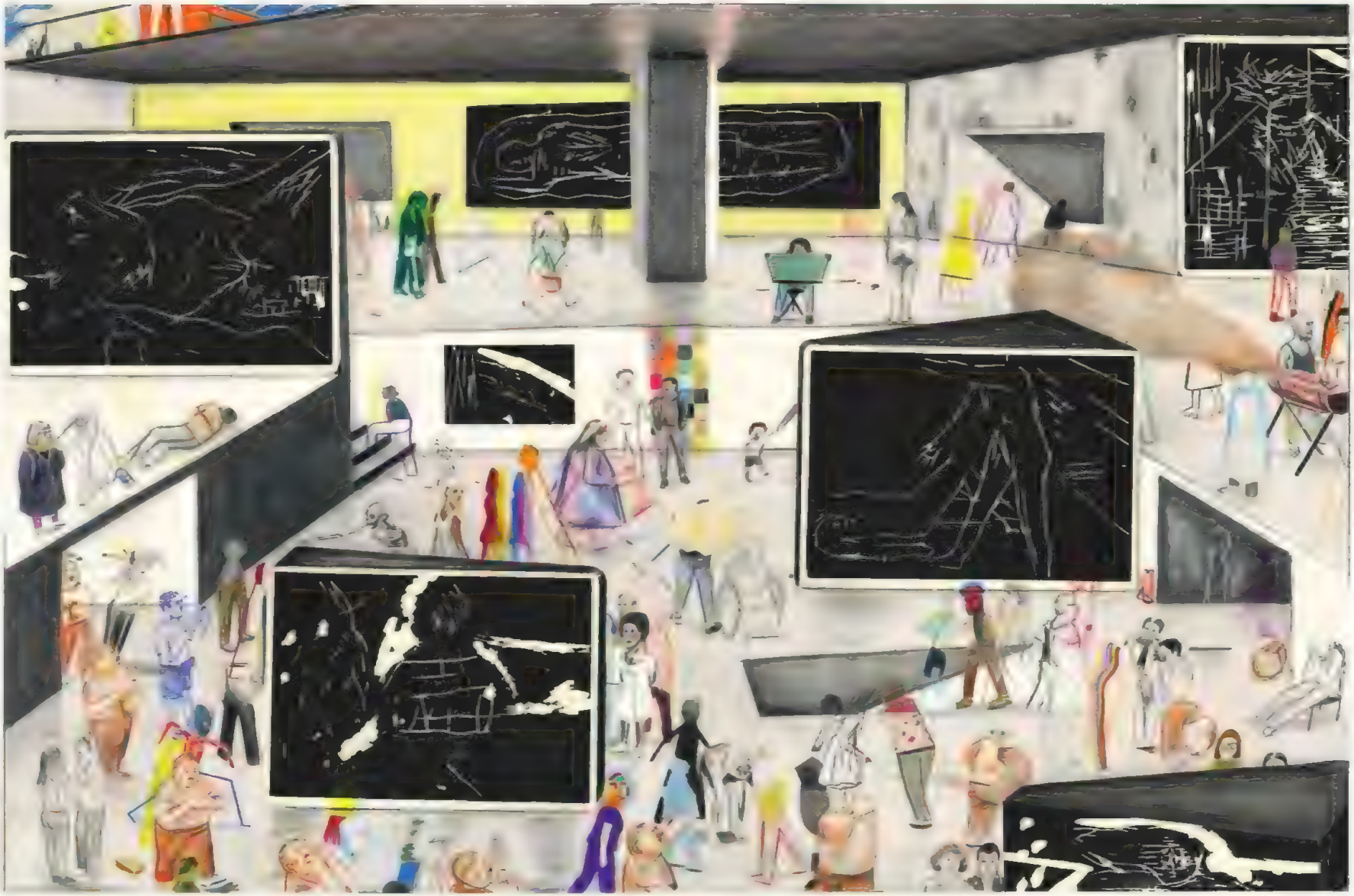
YANN **KEBBI**
© Photo Frédéric Bosser

YANN KEBBI :

En exclusivité pour les lecteurs des *Arts dessinés*, quelques planches du *Lontano* de Yann Kebbi :

© Yann Kebbi / Actes Sud BD

© Yann Kebbi / Actes Sud BD



© Yann Kebbi / Actes Sud BD

© Yann Kebbi / Actes Sud BD

© Yann Kebbi / Actes Sud BD

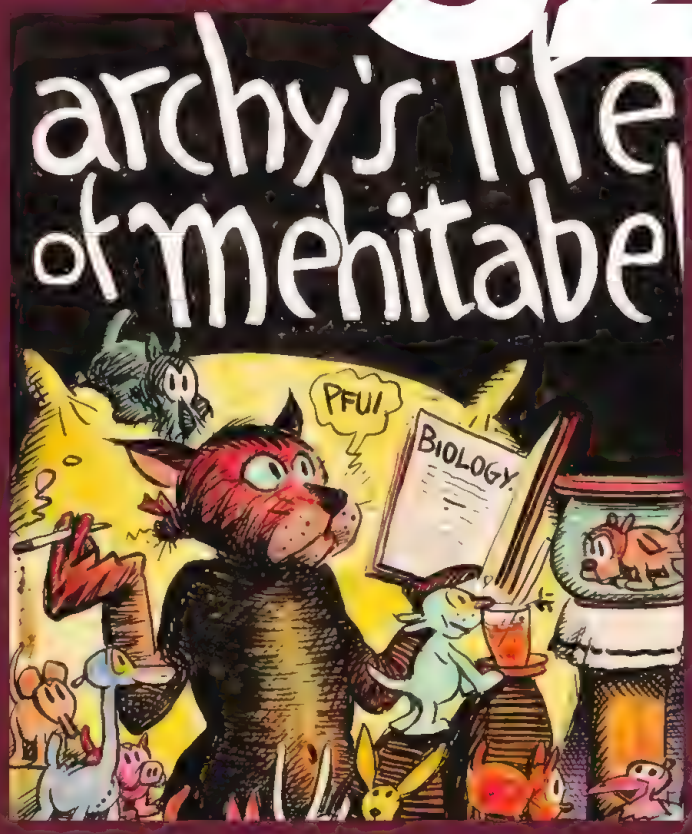
© Yann Kebbi / Actes Sud BD

LES ARTS DESSINÉS

BANDE DESSINÉE

KRAZY KAT

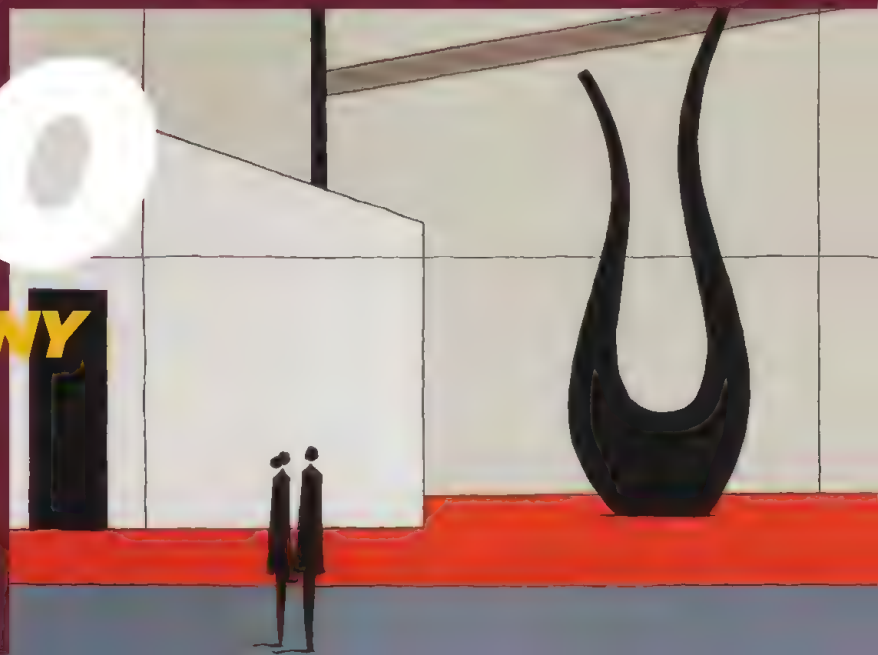
52



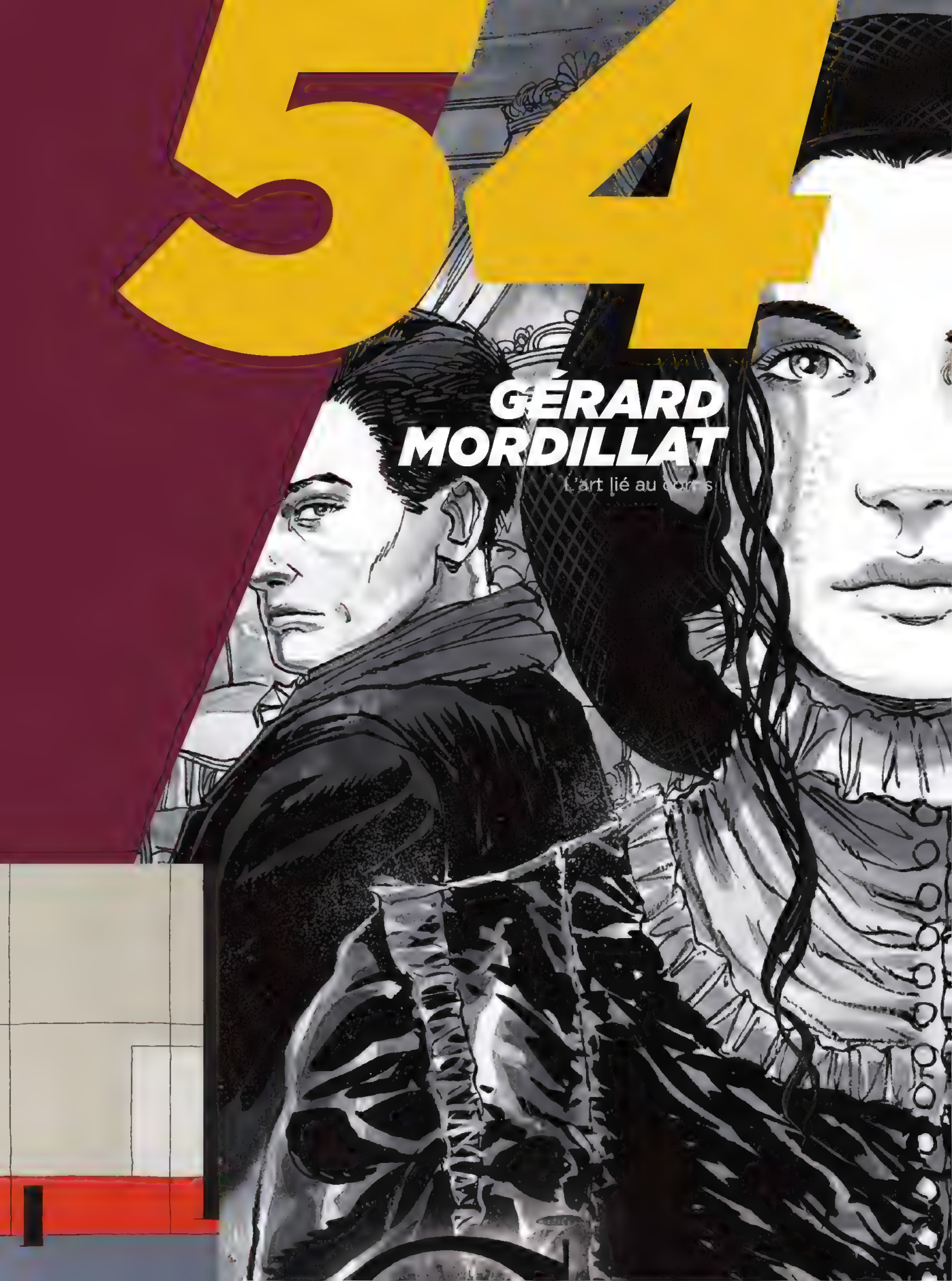
60

PHILIPPE CUNY

Dialogue entre 2D et 3D



54



GÉRARD MORDILLAT

L'art lié au corps

Par **Géant Vert**

ON A AIMÉ...

GEORGE HERRIMAN : *KRAZY KAT*

XXL *OR DIE*

Spécialiste incontesté des racines de la bande dessinée américaine, **Alexander Braun** s'était fait connaître en 2015 dans l'Hexagone avec un livre monumental sur le *Little Nemo* de Windsor McKay publié chez Taschen, dans lequel il mêlait subtilement recherches pointues et réédition à l'identique. Pour la plus grande joie des adeptes du 9e art, la vénérable maison allemande vient de nouveau de faire appel à l'universitaire pour une incroyable édition tout en démesure des aventures dominicales de **Krazy Kat** réalisées entre 1935 et 1944 par **George Herriman**.

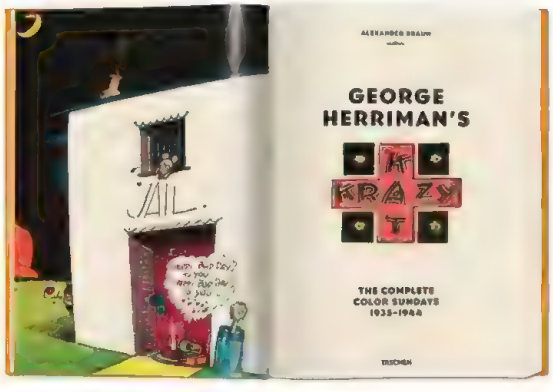
À la mort d'Herriman, son éditeur William Randolph Hearst n'a pas souhaité que la série soit reprise par un autre dessinateur tant il considérait *Krazy Kat* comme une œuvre d'art irremplaçable et inimitable. Depuis, à l'exception de quelques tentatives d'éditeurs français, les planches du dessinateur étaient devenues une denrée rare pour l'amateur du genre. Heureusement, c'était compter sans Alexander Braun qui œuvrait dans l'ombre. Alors que les fans désespéraient, Krazy Kat, Ignatz Mouse et l'officier Pupp, le ménage à trois le plus avancé de son temps, n'allaient pas tarder à revenir dans un écrin digne des plus belles parures de la place Vendôme.

Comme il est d'usage dans la collection XXL, l'ouvrage est hors normes et d'un poids impressionnant de sept kilos pour plus de six cents pages au format 30 x 44 centimètres et une fabrication aussi soignée que faite pour durer. Cerise sur le gâteau, il est proposé à la vente dans une mallette en carton renforcé munie d'une poignée de transport. Depuis l'édition 90e anniversaire de *Mickey Mouse*, cette mallette est en passe de devenir la marque de fabrique de la collection, même si ce n'est pas encore la *flight case* en alu indestructible rêvée par les collectionneurs pointilleux – mais on s'en approche. Question confort de lecture, la maquette a tout prévu. Une fois l'ouvrage bien à plat et le lecteur dans une position confortable, le temps risque de filer à une allure folle. Pour ce qui est du contenu en lui-même, Alexander Braun ne change rien à la méthode qui a fait le succès du *Little Nemo* en proposant une partie recherche très approfondie et des planches soigneusement reproduites dans leur format exact. Les fac-similés sont imprimés sur un papier mat d'excellente qualité qui donne un rendu bien meilleur que sur le *pulp* d'époque.

Comme pour le *Little Nemo*, l'auteur a choisi de reproduire les histoires en version originale. La démarche est intéressante car le langage des personnages de Herriman est aussi spécifique que son personnage Krazy Kat. Mélange d'argot, de néologismes, de barbarismes et d'accents provenant d'un *melting pot* qui pourrait rappeler le quartier français de La Nouvelle-Orléans, les bulles de *Krazy Kat* ne sont immuables que si elles sont imprimées telles quelles, sans aucune traduction qui pourrait nuire à l'expressionnisme grotesque voulu par Herriman.

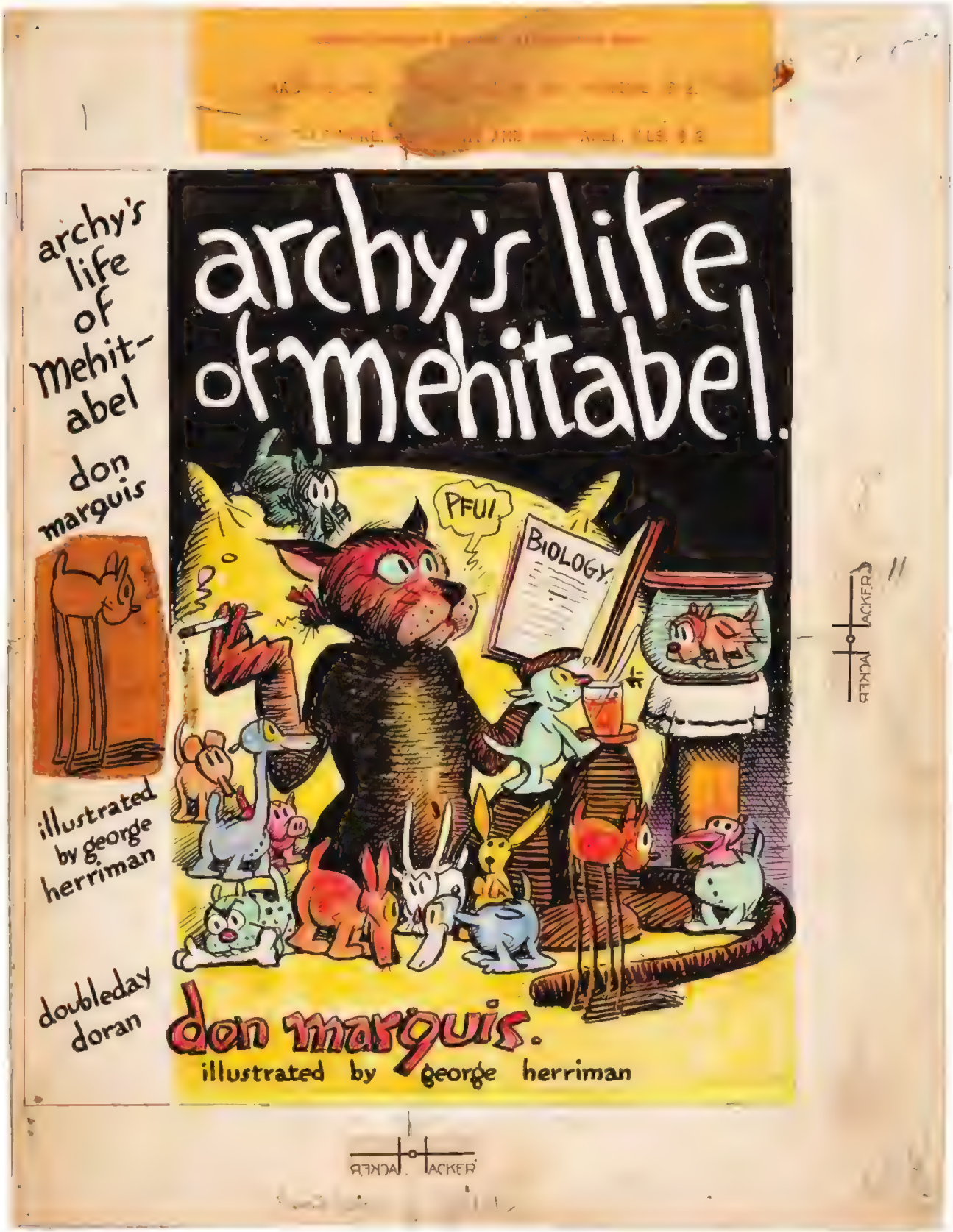
GEORGE HERRIMAN
« KRAZY KAT »
TOUTES LES PLANCHES DOMINICALES EN COULEURS 1935-1944
PAR **ALEXANDER BRAUN**
Éditions TASCHEN
632 pages couleurs, 150 €
Disponible

L'auteur a passé trois ans à réunir les planches et la documentation nécessaires au projet. Dans une première partie brillante, Alexander Braun s'est transformé en détective pour mettre en lumière toutes les zones d'ombre autour de la vie du dessinateur. Et le résultat est juste à tomber à la renverse tant l'universitaire allemand est allé loin dans le renseignement. De sa naissance le 22 août 1880 à sa mort le 25 avril 1944, Braun passe au peigne fin La Nouvelle-Orléans, New York et Los Angeles, les principaux lieux où Herriman a vécu et travaillé. Mais au-delà de la simple recherche, il apporte un éclairage passionnant sur les origines métissées du dessinateur. Alors que l'Amérique ségrégationniste est encore à son apogée, un homme noir par son père va réussir à se glisser entre les mailles du filet mis en place et accéder à une notoriété que son époque raciste aurait dû lui refuser.



Chef-d'œuvre de la BD populaire, cet ouvrage de poids est pour l'instant la référence absolue sur George Herriman et son *Krazy Kat*. Reste au lecteur à tenter lui aussi l'expérience pour s'en convaincre définitivement.

George Herriman : Illustration de couverture pour *Don Marquis's Archy's Life of Mehitabel* (1933)
Photo heritage Auctions © Georges Herriman



GÉRARD **MORDILLAT**
photographié par François Catonné
© François Catonné

Élevé dans le quartier populaire de Belleville, à Paris, journaliste littéraire devenu romancier, réalisateur de documentaires et de fictions, **Gérard Mordillat** demeure un homme de gauche, fidèle à ses convictions. Et fidèle à ses amitiés, notamment avec des peintres et dessinateurs. En 2018, il a republié son roman *La Boîte à ragoût* (éd. La Pionnière), enrichi et illustré par Alain Fraggi. L'occasion d'explorer son rapport à la peinture et à la bande dessinée.

Propos recueillis par **Frédéric Bosser**

GÉRARD MORDILLAT

L'ART **LIÉ AU CORPS**

La bande dessinée est une lecture qui remonte souvent à l'enfance…
Je n'ai jamais été un lecteur acharné de bandes dessinées. Mais j'ai lu les grands classiques de ma jeunesse : *Les Pieds nickelés*, *Bibi Fricotin*, *Blek le Roc*, *Tintin*, *Blake et Mortimer*, *Alix*, *Lucky Luke*… J'achetais le magazine *Tintin*, parfois *Spirou*, et j'ai été abonné à *Pilote* dès le numéro zéro ! Mon oncle, qui était ami avec je ne sais plus qui à la rédaction, me l'avait offert. Je crois même avoir été l'abonné n° 1 ou n° 2. Là, j'ai découvert Sempé et *Le Petit Nicolas*, *Oumpah-Pah*, *Astérix*…

Et plus tard ?
J'ai continué à sauter de branche en branche : Tardi, Bilal, Pétillon, Gébé, etc. En réalité, c'est plutôt maintenant que je m'intéresse de très près à la bande dessinée.

Une vocation tardive ?
Avec Jérôme Prieur *(écrivain et cinéaste)*, nous avons écrit le scénario du *Suaire (Futuropolis)*. Une histoire à propos du saint torchon de Turin qui, peint en France au XIVe siècle, est photographié en Italie au XIXe, et dont on peut penser qu'il devient le sujet d'un film, au XXIe siècle, à Corpus Christi, au Texas. Les trois tomes sont dessinés par

Éric Liberge. Travailler avec lui a été fantastique ; d'abord grâce à son immense talent et la qualité de nos échanges (*Le Suaire* est un véritable travail historico-critique), ensuite parce que ça m'a ouvert les yeux sur la bande dessinée de l'intérieur. Par la pratique. Et je me suis mis à en lire beaucoup et à en lire sérieusement, si j'ose dire...

« Sérieusement » ?

En m'attardant sur les détails du dessin, sur la qualité des textes, sur cette forme si contemporaine d'un art qui traverse les genres. La BD, c'est de la gravure, c'est de la couleur, c'est du cinéma, c'est de la littérature dans une forme à la fois savante et populaire ! Dans un débat, j'ai entendu Éric Liberge prophétiser que, dans dix ans, l'histoire serait enseignée à partir de la bande dessinée. Je suis d'accord avec lui, d'autant que la BD ose se risquer sur des terrains impraticables par ailleurs. Regardez la BD de Tardi et Vautrin sur la Commune ! Nous espérions, Vautrin et moi, faire un film à partir de son roman *Le Cri du peuple*, mais ça semble impossible en France. Le réalisateur Jean-Louis Comolli a essayé, Costa Gavras a essayé ; j'ai essayé, et nous n'y sommes pas parvenus. Il y a un refus purement idéologique de la part des investisseurs. La Commune, c'est le grand tabou de l'histoire de France. Jean Vautrin a alors eu l'idée d'aller voir Jacques Tardi, et ils ont fait ensemble, en BD, ce film impossible. Des albums qui ont été un triomphe ! Avec Jérôme Prieur – au fond, pour contourner les mêmes impossibilités –, nous avons suivi la même voie avec *Le Suaire*...

La BD et le cinéma sont, pour vous, équivalents ?

Je ne fais pas de hiérarchie entre les moyens d'expression, le plus important étant de pouvoir s'exprimer dans quelque support que ce soit. La BD est un moyen d'expression aussi puissant que la littérature ou le cinéma. Avec Éric et Jérôme Prieur, nous formons une équipe solide et, sur un fond romanesque, nous faisons un travail historique extrêmement précis. Pour moi, *Le Suaire* est aussi fort que *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar.

La BD est un moyen d'expression **aussi puissant que la littérature ou le cinéma.** *(...)* Pour moi, *Le Suaire* est aussi fort que *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar.

Vous intervenez beaucoup sur le découpage ?

Éric fait des propositions, nous en faisons aussi et nous en discutons. C'est d'autant plus facile de s'accorder qu'Éric Liberge est un grand cinéphile et que nous partageons les mêmes goûts cinématographiques. Il sait ce qu'est un plan, il sait ce qu'est un cadre, une lumière. Nous parlons la même langue.

Le Suaire, détail de la couverture du tome 3

© Mordillat, Liberge & Prieur / Futuropolis

Le Suaire, planche extraite du tome 2
© Mordillat, Liberge & Prieur / Futuropolis

Que recherchez-vous à chaque fois ?
Une autre façon de raconter une histoire. En ce moment, j'aime beaucoup ce pan de la bande dessinée, qui offre un regard critique sur l'histoire avec un grand « H ». J'ai beaucoup aimé la reconstitution historique de la vie de Néron dans les cinq ou six premiers tomes de *Murena (des Italo-Belges Theo Caneschi, Philippe Delaby et Jean Dufaux)*. Après, malheureusement, cette série reprend la légende du massacre des chrétiens et sombre dans la bondieuserie. Néron n'a jamais vu un chrétien de sa vie... *Murena* rate là une chance de remettre la pendule à l'heure au regard de Suétone, Tacite, etc. Je pourrais aussi citer les livres de Catel et Bocquet sur Joséphine Baker et Olympe de Gouges. C'est tout à fait remarquable. J'ai aussi beaucoup aimé *Le Rapport Brazza* paru chez Futuropolis.

Et vous, vous avez d'autres projets ?
Toujours avec Éric Liberge, les Arènes vont publier un roman graphique adapté de mon roman *Notre part des ténèbres*, qui devrait sortir en septembre. Et avec Sébastien Gnaedig *(Futuropolis)*, nous travaillons à *Mister Nobody*, un album pour 2021. Enfin, à nouveau avec Éric, nous entamons un très vaste projet sur les guerres paysannes en Allemagne au XVI^e^ siècle, l'opposition entre Luther, qui soutiendra le parti des princes, et Thomas Müntzer, qui prendra le parti des paysans. Une fresque qui mettra en scène aussi bien le Vatican qu'Henri VIII, François I^er^, Charles Quint, Michel-Ange, Raphaël, Cranach, Dürer, Grünewald, etc.

La peinture et le dessin semblent très importants pour vous...
Oui. Quand j'étais au service militaire, à Toulon, je passais souvent mes week-ends chez mon ami Alain Fraggi, un peintre dont le père (peintre lui aussi !) possédait une édition magnifique de toute l'œuvre gravée de Rembrandt. Nous avons consacré beaucoup d'après-midi à commenter les gravures, à en découvrir les secrets, à en apprendre la technique, à mesurer l'importance des blancs, des noirs, du grisé, du hachuré, etc. Ça a été, pour moi, une expérience fondatrice. Je n'ai plus jamais regardé la peinture, le dessin, la gravure de la même manière.

Vous dessinez ?
Non, je suis cinéaste et, en tant que cinéaste, l'image est ma préoccupation fondamentale. J'ai tourné *En compagnie d'Antonin Artaud (avec Sami Frey et Marc Barbé)* en noir et blanc et, sans jamais me référer à Rembrandt, mon expérience de la lecture de l'image a guidé tous mes choix esthétiques. Entre autres, avec François Catonné, le chef

Marguerite Duras, extrait de *Célébrités poldèves*
© Mordillat, Aiaud & Arroyo / Mazarine

opérateur, nous nous étions donné comme contrainte de n'utiliser que les sources lumineuses visibles à l'image, que ce soit la lumière naturelle ou les lampes, suspensions, etc. Cela induisait une image puissamment contrastée avec des noirs très profonds (vers la sous-exposition) et des blancs très violents (vers la surexposition). Les acteurs devaient en jouer, choisir d'entrer dans l'ombre pour telle réplique ou de mettre telle autre en pleine lumière. Cela a donné au film la dureté, l'âpreté, l'intensité que je voulais exprimer à travers la vie de Jacques Prevel et d'Antonin Artaud, deux poètes.

Vous n'aimeriez tourner qu'en noir et blanc ?
Non, je tourne aussi en couleurs, mais les questions se posent de la même manière, même si les réponses sont naturellement différentes ! Dans *Vive la sociale !*, par exemple, nous sommes partis d'un ensemble chromatique très chaud au début du film pour aller vers les tons acidulés de la fin à mesure que le héros *(François Cluzet)* allait de l'insouciance de l'enfance au scepticisme de l'âge adulte. Pour *Cher frangin (sur la guerre d'Algérie)*, les copies étaient tirées sans bain de blanchiment pour retrouver les couleurs très lourdes des années 1950, notamment dans les magazines où les rouges et les verts dominaient. Dans *Les Cinq Parties du monde*, le présent était en couleurs, le passé en noir et blanc. Pour *Mélancolie ouvrière*, qui raconte l'histoire de l'une des premières syndicalistes françaises *(interprétée par Virginie Ledoyen)*, je voulais mettre en lumière l'élégance, la dignité, le courage de cette femme et de ses compagnes, par contraste avec les conditions terribles qui étaient les leurs. Une sorte d'oxymore photographique. Par ailleurs, dans les séries que j'ai réalisées avec Jérôme Prieur sur la littérature chrétienne (*Corpus Christi*, *L'Origine du christianisme*, *L'Apocalypse*) ou sur la littérature musulmane (*Jésus et l'Islam*), voire dans le film sur le discours patronal coréalisé avec Nicolas Philibert, *La Voix de son maître* (1978), nous avons développé un art du portrait. C'est-à-dire un raffinement constant du choix du cadre et de la lumière pour inventer un cinéma de la parole qui, ô paradoxe !, doit beaucoup à un film muet, *La Passion de Jeanne d'Arc* de Carl Dreyer...

J'ai quelques toiles et quelques dessins qui m'ont été offerts, mais je ne suis pas un collectionneur, ou **seulement un collectionneur d'amitiés !**

Vous avez travaillé avec des peintres ?
Pour le cinéma, indirectement. Dans *En compagnie d'Antonin Artaud*, Patrice Giorda était la main d'Artaud quand il réalisait les portraits de ses amis. Dans *Le Déserteur (qui raconte l'histoire d'un peintre)*, c'est Alain Fraggi qui a réalisé la fresque qui disparaissait à la fin. Mais j'aime les peintres et la peinture ! Avec Gilles Aillaud et Edouardo Arroyo, nous avons fait ensemble *Célébrités poldèves*, un livre de poèmes narratifs qu'ils illustraient à quatre mains. C'était merveilleux de les voir dessiner : Arroyo appliqué, très méticuleux, toujours dans l'ironie, Aillaud, brillantissime, qui d'un geste faisait naître un fennec ou un ibis sur le papier. Plus tard, j'ai travaillé avec Bob Meyer, un dessinateur américain, pour *Madame Gore*, un livre pour lequel nous avons obtenu le grand prix de l'Humour noir. Et, récemment, Ernest Pignon-Ernest a illustré mon *Mordillalphabet (éditions Colophon)*, un abécédaire érotique où je lui ai demandé de dessiner « brut », de renoncer à sa virtuosité. Ernest renâclait, s'effrayait, mais finalement il s'est lancé et il a adoré le résultat. Faut dire que c'est stupéfiant !

Le Mordillalphabet, petit précis d'éducation textuelle, dessins d'Ernest Pignon-Ernest
© Mordillat & Pignon-Ernest, Colophon

La toile est un miroir aveugle dans lequel on se reconnaît. *(...)* Chez moi, j'écris face aux mêmes toiles depuis des années, et **je n'ai pas encore épuisé le dialogue** que j'entretiens avec elles.

Comment avez-vous procédé avec les peintres ?
Avec Aillaud et Arroyo, nous étions à La Ruche, je lisais le texte du poème, on buvait un whisky, et ils se lançaient dans le dessin. En fin de compte, nous buvions un ou deux autres whiskies, et nous choisissions le dessin qui nous paraissait le plus pertinent. Avec Ernest, il avait les textes, et il a travaillé dans le secret de son atelier en se faisant violence ! *(Rires.)* J'ai posé pour Alain Fraggi (qui a fait des portraits de moi dans *La Boîte à ragoût* aux éditions de La Pionnière), et il a approfondi ses portraits à partir de photos. C'est une expérience très curieuse, de poser. Ça m'est arrivé une autre fois avec Patrice Giorda, qui travaille très près du modèle, au fusain, dans un moment très court, très intense. C'est voir le dessin de l'autre côté du miroir...

Vous connaissiez ces peintres avant de travailler avec eux ?
Oui, je connaissais Gilles Aillaud par John Berger (le romancier et critique d'art anglais), et par Gilles, j'ai connu Edouardo. Alain Fraggi et Patrice Giorda sont des amis de longue date. Quant à Ernest, il est président des Amis de L'Huma, dont je suis le vice-président, c'est dire qu'à nos affinités artistiques, littéraires, intellectuelles s'ajoutent nos convictions politiques. Sans oublier le fait qu'Ernest est un cycliste, tout comme moi !

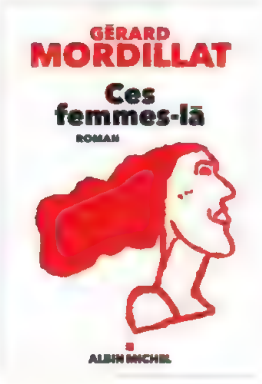
Il y a d'autres artistes avec qui vous êtes en relation ?
Je me sens très proche du peintre Vladimir Veličković. J'aime énormément son travail, la violence, la puissance de son trait, le rouge sanglant qui apparaît soudain parfois au coin d'une toile. J'aime ce fantôme de la guerre qui le hante. Avec lui, je fais la guerre. Je suis aussi très proche de Patrice Giorda, qui vit et travaille à Lyon. J'ai beaucoup écrit sur son œuvre, comme j'ai écrit sur Veličković ou sur Ernest Pignon-Ernest. Quand je vois les toiles de Giorda, je me dis que si je devais peindre, je peindrais comme lui, avec ce sens extraordinaire de la tragédie surgissant de la couleur. Dans un tout autre registre, je suis aussi très sensible au travail d'Anne Gorouben, sur cette autobiographie dessinée qu'elle poursuit sans relâche. Sinon, la couverture de mon dernier livre, *Ces femmes-là*, est signée par Antonio Seguí. Celle de *La Brigade du rire* reprenait une œuvre d'Eduardo Arroyo. Il y a toujours un peintre pas loin de ce que j'écris...

C'est compliqué d'écrire sur un peintre ?
C'est un travail d'introspection. La toile est un miroir aveugle dans lequel on se reconnaît. On se regarde soi-même sous les traits d'un autre, dans sa couleur, dans sa lumière. Chez moi, j'écris face aux mêmes toiles depuis des années, et je n'ai pas encore épuisé le dialogue que j'entretiens avec elles. Le miroir est flatteur, le cinéma est cruel, la toile demeure énigmatique.

Patrice Giorda, extrait de ***Carnets de dessins***
© Giorda & Mordillat / La Main Parle

Patrice Giorda, ***Jean-Michel***
fusain, 75 x 52,5 cm (1992)
© Patrice Giorda © DR

Patrice Giorda, ***Dernier repas***, huile sur toile, 100 x 81 cm (1984)
© Patrice Giorda © DR



DERNIER ROMAN PARU

CES FEMMES-LÀ
Éditions ALBIN MICHEL,
Livre broché, 384 pages,
disponible

Quand vous écrivez sur un peintre, c'est sur l'artiste ou sur son œuvre en général ?
J'écris sur les œuvres à l'occasion d'une exposition ou une publication. L'artiste est dans l'œuvre, nulle part ailleurs. Cela dit, nous entretenons une correspondance régulière avec Patrice Giorda ; sur son travail, sur le mien.

Vos écrits n'ont jamais été source de dispute ?
Jamais ! Ce que je décris est ma relation avec leur travail et non un commentaire sur ce qu'ils font. Je parle de ce qui m'interroge en voyant leurs œuvres. J'essaie toujours de déterminer la chose réelle. Patrice Giorda fait le même travail sur mes livres et, très souvent, il voit dans mes écrits des choses que je ne vois pas moi-même.

Un écrit ultime ?
J'aimerais écrire sur la peinture italienne de la Renaissance. C'est prévu, pour ma retraite.

Pourquoi ce choix ?
Parce que c'est une peinture incroyablement intellectuelle ! Chaque toile est une énigme à déchiffrer tant sur le plan pictural, théologique que politique. Dans *L'Annonciation* d'Ambrogio Lorenzetti à Sienne, la vierge Marie porte une boucle d'oreille. Cette présence s'explique par le fait qu'à Sienne, au XIVe siècle, la Seigneurie a essayé d'imposer aux juifs le port de boucles d'oreilles. Comme Daniel Arasse l'a démontré, en désignant Marie comme juive, par ce « simple » détail, ce tableau est une vigoureuse provocation. Autre exemple, lors d'un Noël russe, après plusieurs verres de vodka, j'ai discuté avec l'écrivain britannique John Berger pour savoir si, dans les toiles du Caravage, les personnages entraient dans la lumière ou en sortaient. La conclusion ? Nous l'avons oubliée ! *(Rires.)*

Quel a été votre grand coup de cœur en matière d'art pictural ?
Quand j'ai eu la chance de visiter les « véritables » grottes de Lascaux, j'ai été frappé de découvrir qu'il n'y avait pas de repentir dans l'art pariétal. La sûreté de la main et le coup d'œil étaient tels que le geste était parfait au moment de l'exécution.

Êtes-vous collectionneur ?
J'ai quelques toiles et quelques dessins qui m'ont été offerts, mais je ne suis pas un collectionneur, ou seulement un collectionneur d'amitiés ! ■

PHILIPPE **CUNY**
© Photo Isabelle Vilaud

C'est en lisant les albums reliés des journaux de *Tintin* et de *Spirou* que **Philippe Cuny** découvre, au milieu des années 1960, l'univers décoratif de Franquin dans *Modeste et Pompon*, et de Will, dans *Tif et Tondu*. Ce choc graphique aura une incidence, bien plus tard, sur son travail de sculpteur plasticien à la recherche de formes alliant modernité et intemporalité. La consécration arrivera quand des artistes, François Avril et Serge Clerc entre autres, intégreront dans leurs dessins quelques-unes de ses créations, comme ses lampes Lyre et Boomerang. Projection sur cet étonnant dialogue, entre design et bande dessinée, qui sera exposé à Nérac, dans le Lot-et-Garonne, les 5 et 6 octobre prochains, pendant les douzièmes Rencontres Chaland.

Par **Frédéric Bosser et Nesma Kharbache**

PHILIPPE CUNY

DIALOGUE ENTRE 2D ET 3D

Marcelino Truong : ***sans titre*** (aquarelle)
© Marcelino Truong

Souvenirs d'enfance...

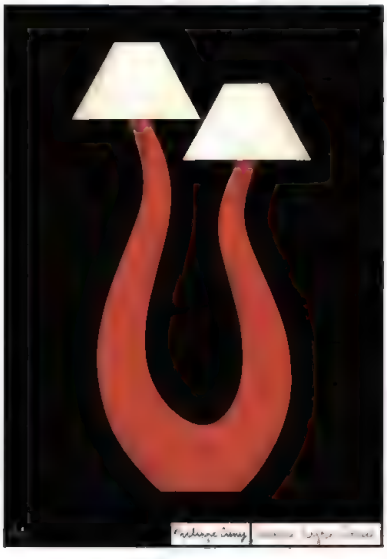
Avec ses lampes insolites en forme de lyre, de boomerang ou de corail, le designer Philippe Cuny a intégré dans ses créations son attrait pour la sculpture épurée et l'univers de la bande dessinée de son enfance. Notamment sous l'influence de Franquin, qui faisait évoluer ses personnages dans des décors inventifs et réalistes...

Bien des années plus tard, c'est au tour de Philippe Cuny de voir ses objets intégrer les univers de dessinateurs et illustrateurs, dans un dialogue original entre le papier et le design. Et, peu à peu, le plasticien s'est d'ailleurs mis à conserver les reproductions dessinées de ses créations décoratives.

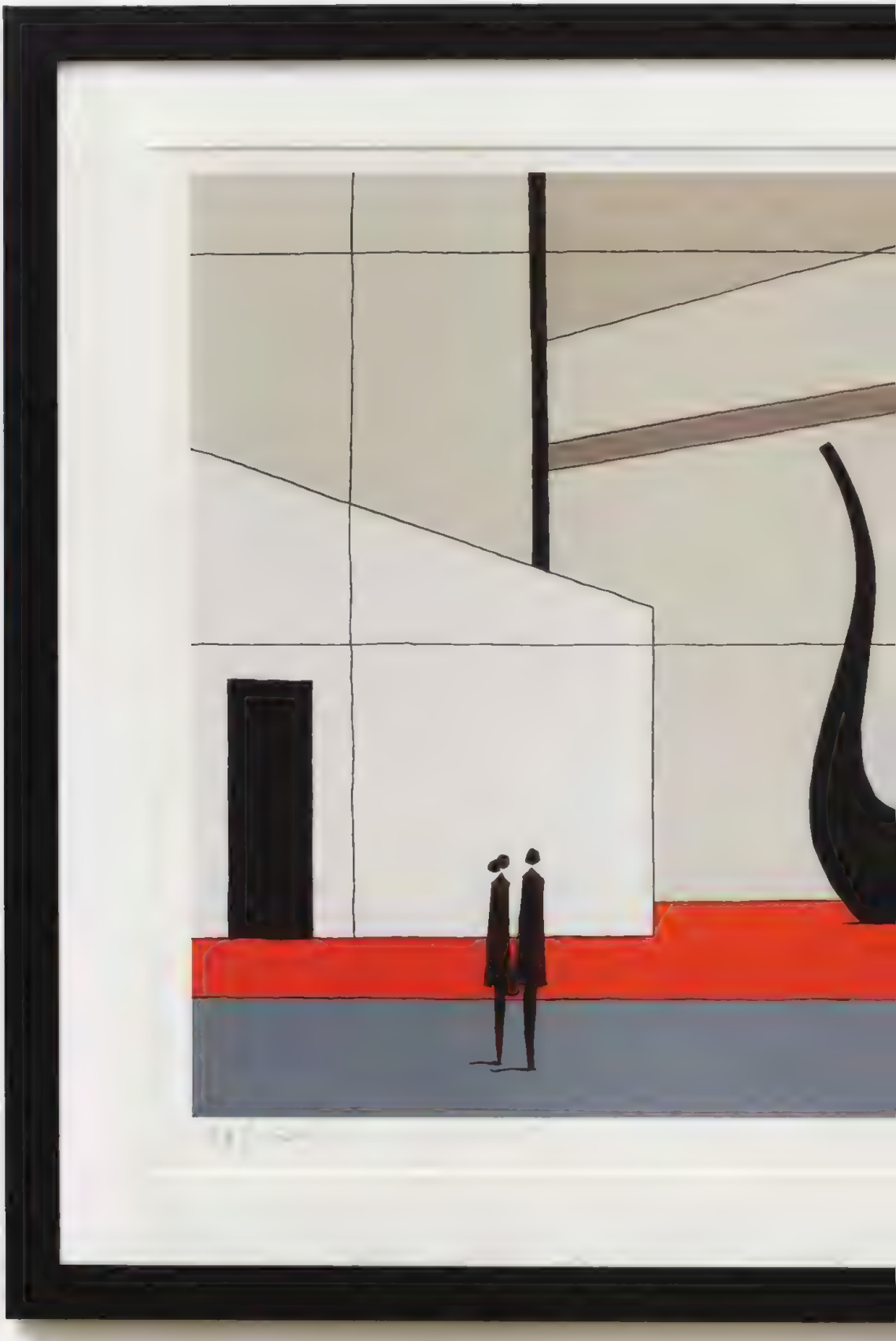
Walter Minus
Lovely Face (2018)
© Walter Minus

« *C'est l'illustrateur François Avril qui est à l'origine de cette collection ! En fait, lors d'un dîner à la maison, François – au lieu d'apporter une bouteille de vin ou un gâteau, comme tout le monde aurait fait – a amené* Le Voyage à Tokyo, *une boîte comprenant un ouvrage sérigraphié fait de vingt-quatre dessins assemblés sous forme de panoramique et édité par Alain Beaulet* (2005), explique-t-il. *Sur l'une d'elles apparaissait l'une de mes créations, la lampe dessinée Branche, un modèle que je lui avais offert peu de temps auparavant. Cela m'a fait immensément plaisir ! Plus tard, Dominique Corbasson, sa femme, et Serge Clerc, auteur de BD, m'ont à leur tour offert des dessins où mes lampes étaient représentées.* »

De son côté, François Avril, son ami depuis 1987, a continué à introduire certaines créations de Philippe Cuny dans ses peintures et ses dessins. Au point que, lors d'une exposition à la Foire d'antiquités et d'objets d'art de Bruxelles, la Brafa, la galerie Huberty & Breyne demanda au designer, en 2015, d'exposer une lampe représentée dans une toile du dessinateur. Une manière d'associer la 2D et la 3D…



Jean-François Martin · ***Lampe Lyre Corail*** (2018)
© Jean-François Martin



François Avril
Lyrisme I (2015)
© François Avril

Lucas Harari :
Lyre Adventure (2019)
© Lucas Harari

Une relation pas banale

Ce dialogue entre le papier et l'objet a pris de l'ampleur et s'est enrichi au fil de rencontres avec de nombreux artistes : Jacques de Loustal, Alain Lachartre, Walter Minus, Jean-François Martin, Philippe Gauckler, Marcelino Truong, Antonio Lapone, Lucas Harari, Elric Dufau...

Entre ces dessinateurs et le plasticien commence à se nouer une relation pas banale, basée sur le troc. Un dessin contre une lampe ? « *En fait, cela a vraiment commencé au cours d'un apéritif à la maison juste après la Brafa de 2015*, se souvient Philippe Cuny. *Jacques de Loustal m'a demandé s'il était possible d'échanger l'une de mes lampes contre l'un de ses dessins ! Un échange qui débouchera sur une sublime peinture de sa part, cinq mois plus tard. Alain Lachartre, Walter Minus, Philippe Gauckler et d'autres encore ont ensuite repris l'idée.* »

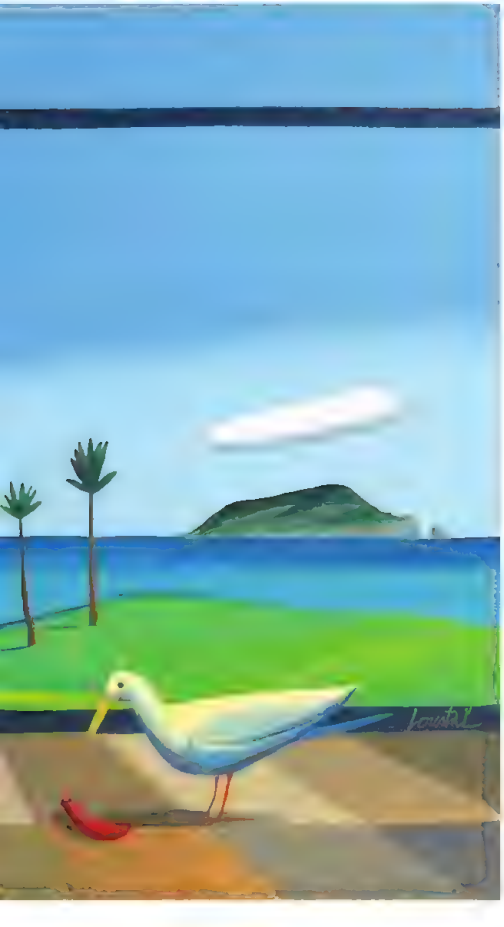
Des échanges privilégiés à partager avec le public

C'est cet aller-retour entre dessin et éléments de décoration, entre 2D et 3D, imaginaire et réel, qui va faire l'objet d'une exposition aux douzièmes Rencontres Chaland. « *À un moment donné, je me suis dit qu'il fallait cesser de planquer toutes ces belles choses ! L'invitation d'Isabelle Chaland me donne l'occasion de montrer au public ces échanges privilégiés*, estime Philippe Cuny. *C'est une chance de pouvoir exposer ces dessins dans les deux salles du château qui vont nous accueillir, et y montrer mes créations.* »

Rendez-vous est donc pris les 5 et 6 octobre prochains, dans la cité médiévale de Nérac. Mais d'ici là, la collection du designer devrait encore s'enrichir : « *Lucas Harari* (*L'Aimant* chez Sarbacane) *et Elric Dufau devraient être de la partie, ainsi qu'André Juillard*, nous confie-t-il. *J'aimerais beaucoup, à présent, faire un échange avec Ugo Bienvenu, dont j'adore le boulot !* » ■

Pour en savoir plus :
www.rencontres.yveschaland.com
philippecuny.com

Jacques de Loustal . ***sans titre*** (2015)
© Jacques de Loustal



UNE FASCINATION POUR **YVES CHALAND**

C'est en lisant *Métal Hurlant* que Philippe Cuny a découvert le travail d'Yves Chaland, qui a contribué à remettre au goût du jour le style graphique de la ligne claire dans les années 1980. « J'ai vite été fasciné par son accumulation de connaissances et son interprétation personnelle de cette époque, souligne le designer. J'ai eu la chance de le rencontrer par l'intermédiaire de François Avril, et nous nous sommes tout de suite bien entendus. Son décès, survenu peu de temps après, a laissé un grand vide dans ma vie. J'aimais aussi cette idée d'associer d'autres artistes. »

En savoir plus sur Yves Chaland (1957-1990) et les rencontres qui lui ont été consacrées : www.ychaland.com et www.rencontres.ychaland.com

Serge Clerc *Plans secrets, ne pas dérober* (2018)

© Serge Clerc

76

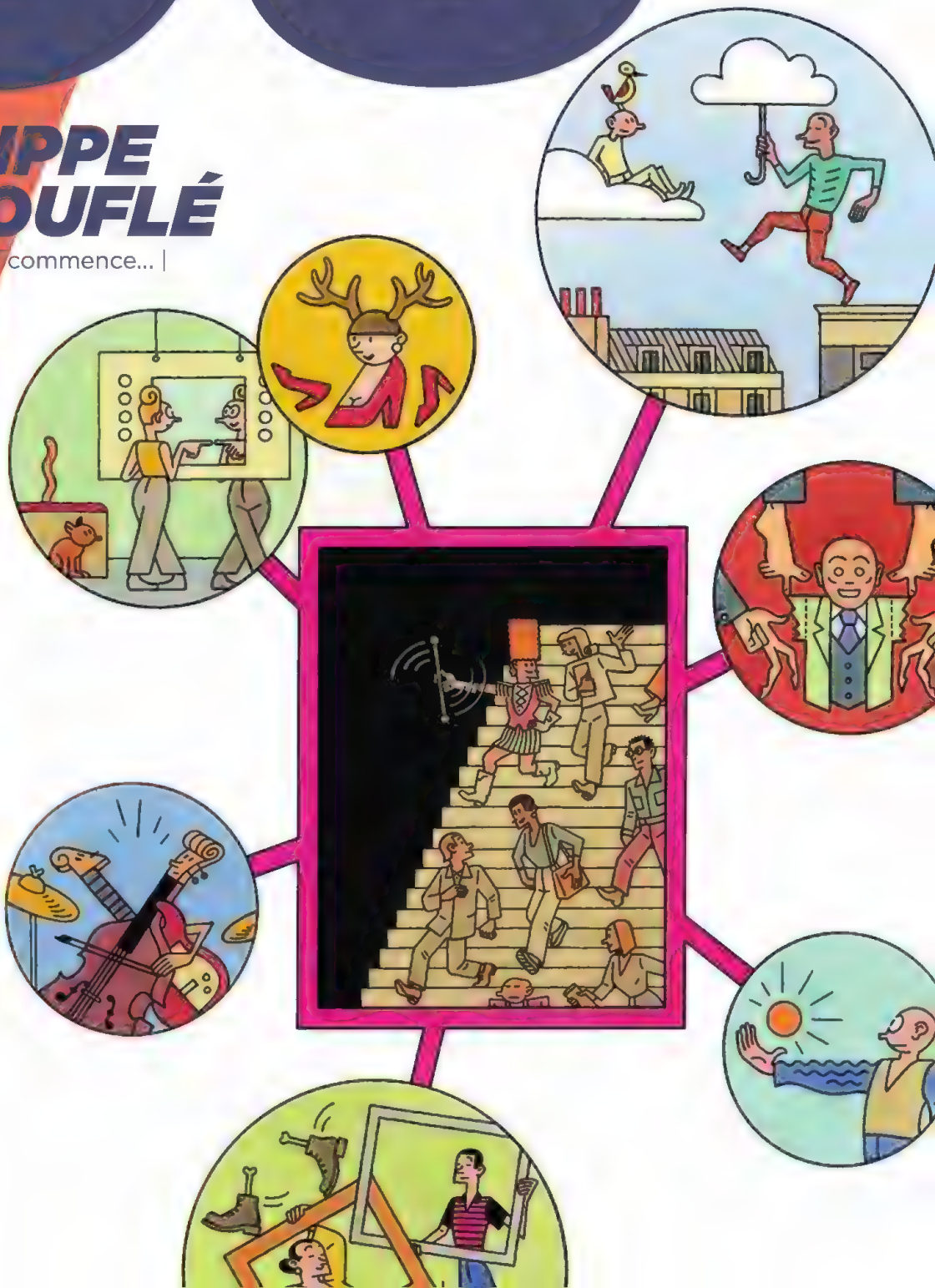
PALACE

Ça, c'est du théâtre ! |

68

PHILIPPE DECOUFLÉ

Que la fête (re)commence... |



PHILIPPE DECOVILLE

Même si **Philippe Decouflé** fait partie de nos abonnés de la première heure, il ne lui fut pas facile de trouver un créneau pour nous accorder un entretien, alors qu'il préparait son spectacle *Tout doit disparaître*, l'événement de la rentrée, au théâtre national de Chaillot. C'est finalement à son domicile, dans l'Est parisien, que le chorégraphe nous a reçus, au début de l'été dernier, entouré d'objets liés à son parcours et à ses voyages, de ses travaux graphiques et de ses carnets de croquis qui ne le quittent jamais. Celui qui se rendit célèbre à travers le monde pour sa déjantée cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques d'Albertville en 1992 a pris son temps pour nous parler de son rapport, quasi charnel, au dessin. Et de son prochain spectacle, une rétrospective conçue comme un cadavre exquis autour de ses nombreuses pièces...

Par **Frédéric Bosser**

PHILIPPE DECOUFLÉ

QUE **LA FÊTE** (RE)COMMENCE...

Philippe, vous venez de nous montrer vos carnets de croquis où vous dessinez votre quotidien...
En fait, je prends mon carnet et mes crayons de couleur dès que je pars pour une journée sans ou avec peu de rendez-vous. Quand je vois quelque chose qui m'intéresse, je me pose et je dessine. Je réalise un carnet par année, en moyenne *(l'artiste en désigne une bonne dizaine devant nous)*. En ce moment, je fais plutôt des collages en grand format. J'ai aussi toute une série d'aquarelles représentant des nuages et des paysages.

Très franchement, vous vous débrouillez plutôt bien pour un non-professionnel...
Mais ce que je dessine est bien plus beau dans la réalité ! Je ne suis pas un bon dessinateur mais, à force de dessiner, j'ai fini par me trouver un style que je qualifierais de réaliste. Vos défauts finissent toujours par vous donner un style...

Dans vos carnets, outre des paysages se trouvent également des architectures, des personnages pris sur le vif, des autoportraits où vous vous représentez souvent bougon, des membres de votre entourage, de votre famille. Mais rien en lien avec votre travail...
Ça, c'est réservé à d'autres carnets ! Ceux que je viens de vous montrer, je les ai remplis pendant mes moments de détente ou de

BIO EXPRESS

1961 : naissance à Neuilly-sur-Seine (92)

Années 1980 : études au Centre national de danse contemporaine d'Angers avec Alwin Nikolais (1910-1993), puis à New York avec Merce Cunningham (1919-2009) ; formation au mime avec Isaac Alvarez (1930) et au cirque avec Annie Fratellini (1932-1997).

1983 : fondation de sa Compagnie DCA (pour « diversité, camaraderie et agilité ») ; premier prix de chorégraphie de Bagnolet et prix du ministère de la Culture.

Outre ses célèbres chorégraphies du bicentenaire de la Révolution, en 1989, et de l'ouverture des JO d'hiver, à Albertville, en 1992, Philippe Decouflé a réalisé de nombreuses publicités – dont celle pour Polaroïd primée à Cannes en 1989. Il a également conçu de nombreux spectacles et chorégraphies, en France et à l'étranger, pour le théâtre, le cirque – comme le Cirque du Soleil, en 2016 –, le cabaret, au Crazy Horse, ou pour la Philarmonie de Paris autour de l'œuvre de David Bowie, en 2015...

Julie, extrait d'un des carnets de Philippe Decouflé
© Philippe Decouflé

vacances. Mes cahiers de travail sont, eux, plus irréguliers et bien moins figuratifs. J'y note souvent les jeux de lumière ou des indications pour expliquer une idée à mes équipes de techniciens, des trajets de danseurs, des story-boards pour mes films, etc. Comme vous pouvez le constater, le dessin est très présent chez moi, mais de manière très désordonnée.

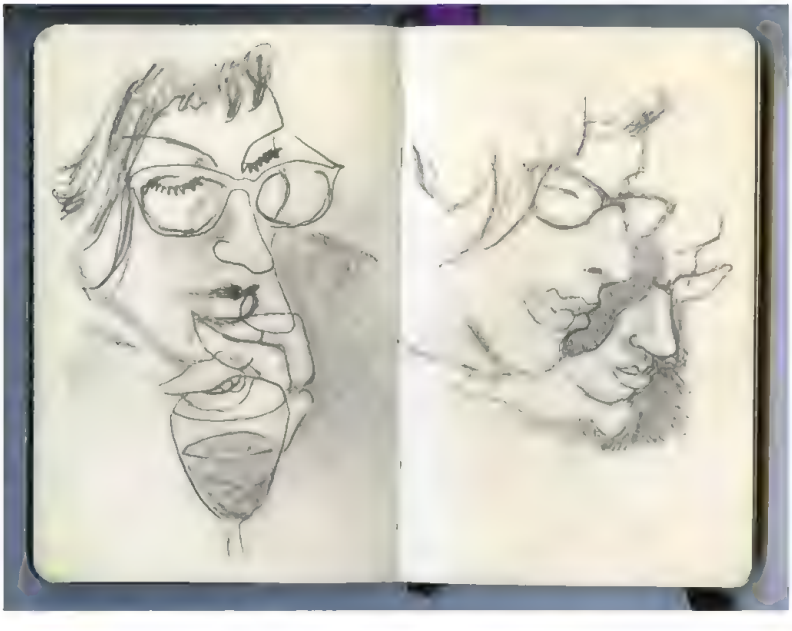
Avez-vous déjà discuté de dessin avec Jean-Paul Goude, avec qui vous avez beaucoup travaillé ?
Jean-Paul Goude dessine bien mieux que moi ! Il se sert aussi bien mieux de ses dessins dans son travail. Lors du défilé du 14 juillet 1989, pour son spectacle *Bleu Blanc Goude* qui célébrait le bicentenaire de la Révolution française, il a proposé une direction artistique très claire, grâce à ses dessins justement. Ses représentations d'objets, de chars, de personnages furent des bases très solides pour toutes les équipes et ses collaborateurs, dont j'ai fait partie. J'ai aussi beaucoup admiré sa vision globale du défilé. Tout était très précis dans sa tête ! En fait, il a travaillé de manière à ce que tout soit beau et original sur ce projet.

Et vous, vous souvenez-vous de ce qui vous a donné envie de dessiner ?
J'ai toujours aimé cette pratique. J'ai même pris des cours de dessin tous les mercredis à l'atelier Nina Vidrovitch, dès la classe de sixième. J'ai aussi eu la chance d'avoir de très bons professeurs de dessin au lycée. C'était, de mémoire, la seule matière où j'étais premier !

Quels dessinateurs vous intéressaient ?
Mes abonnements à *Spirou* et *Pilote* m'ont permis de découvrir Franquin, Tillieux, Giraud, Gotlib, Fred, Alexis, Charlie Schlingo et bien d'autres... À l'adolescence, j'étais fasciné par *Blueberry* : cette série a incroyablement évolué au fil des pages, tant sur le plan du dessin de Giraud que du scénario. Sinon, je peux dire que mon apprentissage de l'humour provient beaucoup de Gotlib !

Vous auriez aimé être un auteur de bande dessinée ?
J'en ai fait ! *(Sur ce, Philippe Decouflé part chercher un carton et en extrait quelques planches réalisées pendant son adolescence.)* Mais devoir dessiner le même personnage sous divers profils m'a vite ennuyé... J'ai rapidement compris que ce métier n'était pas pour moi. Je préfère très largement le dessin libre.

Venant de la danse, vous avez eu l'occasion de rencontrer des auteurs de bandes dessinées ?
J'ai eu la chance de travailler avec Mœbius pour une campagne de publicité. C'était pour le changement de numérotation du téléphone en France. Je lui ai montré mes dessins, dit ce que j'attendais de lui et il a fait, en retour, des propositions bien meilleures que les miennes ! Ses dessins splendides, je ne sais même pas ce qu'ils sont devenus.



Deux extraits des carnets de croquis de Philippe Decouflé
© Philippe Decouflé

J'avais fait appel à lui car j'estime, aujourd'hui encore, que c'est un des plus grands dessinateurs au monde ! J'ai souvenir d'une rencontre très sympathique. Dernièrement, pour un spectacle au Japon, j'ai adapté le manga de Kazuo Umezu, *Je suis Shingo*, l'histoire d'un robot qui pète les plombs. Encore plus récemment, j'ai demandé à un auteur que j'adore, Joost Swarte, de dessiner l'affiche de mon prochain spectacle.

Si vous aviez pu adapter une bande dessinée européenne, laquelle auriez-vous choisie ?
Sans hésiter, *Le Dictateur et le Champignon* d'André Franquin, mais pour une adaptation au cinéma. J'adore cette fable antimilitariste. Pour autant, je sais qu'il est très difficile d'adapter une bande dessinée sur un autre support, car c'est un genre complet en soi. Les derniers exemples de BD passées au grand écran vont dans ce sens. Sinon, je lorgnerais du côté de *Tintin*, de *Lucky Luke* ou d'*Astérix*. Un scénario de René Goscinny, dont j'adore l'humour.

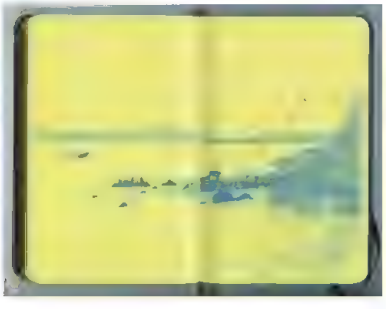
On devine aussi une passion pour Tex Avery dans vos jeux de scène…
Ses dessins animés – de par leur humour, leurs gags à répétition et cadencés, la déformation des corps de ses personnages – ont beaucoup influencé mes chorégraphies et mes personnages, notamment pour la cérémonie d'ouverture des JO d'Albertville. Lors de ma dernière année de collège, je zappais le déjeuner de midi pour aller voir des séances de dessins animés dans un cinéma du 5e arrondissement de Paris, où beaucoup de ses films étaient projetés.

Vos derniers coups de cœur en bande dessinée ?
Gus de Christophe Blain. J'ai aussi beaucoup aimé le *Guirlanda* de Lorenzo Mattotti *(sur cet illustrateur italien, lire notre article pp. 98)* et Kramsky. Depuis une dizaine d'années, je suis retombé en enfance ! J'ai racheté les anciens Tillieux, les albums de *Philémon*, *Le Concombre masqué*, *Barbe-Rouge* et *Buck Danny*. Ces plaisirs simples m'ont rappelé bien des souvenirs d'enfance. Cela m'a aussi permis de retrouver des éléments que j'ai intégrés inconsciemment à mes spectacles. J'ai réinventé, plus que repris, des formes à partir de toutes ces lectures et de tous ces films.

Cela me fait penser à Hervé Di Rosa : en préparant une exposition autour de ses lectures d'enfance, il s'est aperçu de l'importance de *Tif et Tondu* dans son travail !
Cela ne m'étonne pas ! Et j'ai lu dans *Les Arts dessinés* n° 7 que Blutch va en dessiner un. J'ai hâte de le lire.

Le dessin est très présent chez moi, mais de manière très désordonnée.

Carnets de Philippe Decouflé
© Philippe Decouflé



Nous avons largement évoqué vos dessins libres. Mais pour en revenir à votre travail, dessinez-vous aussi vos propres costumes ?
Pour la cérémonie d'ouverture des JO d'Albertville, nous avons imaginé les costumes avec Philippe Guillotel. Je donnais des idées et les grandes lignes, puis je suivais l'ensemble du processus – dessins, maquettes, prototypes, recherches de matières et de couleurs – jusqu'aux retouches finales. Depuis quelques années, je travaille principalement avec Laurence Chalou en création *(lire* Les Arts dessinés *n° 2)*. La réalisation de costumes de scène est un travail d'équipe où chacun, du concepteur à l'artiste qui va porter le costume et le faire vivre, apporte sa pierre.

Vous dessinez vos chorégraphies ?
Cela m'est arrivé sur mes premiers spectacles ! Aujourd'hui, je fais parfois des croquis, mais c'est plus rare. Souvent, c'est un artiste et son corps qui me donnent l'idée d'une danse, ou une musique qui m'inspire.

À New York, vous avez rencontré Merce Cunningham…
Qui, lui, travaillait avec le vidéaste Charles Atlas. Avec eux, j'ai appris à filmer la danse. J'ai ensuite participé à un des films d'Atlas comme danseur, sur une chorégraphie de Karole Armitage. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré Philippe Guillotel, son assistant-costumier, et que j'ai découvert l'encyclopédie imaginaire *Codex*… New York accueillait alors un monde artistique fantastique ! Je voyais ou entendais des choses extraordinaires tous les soirs.

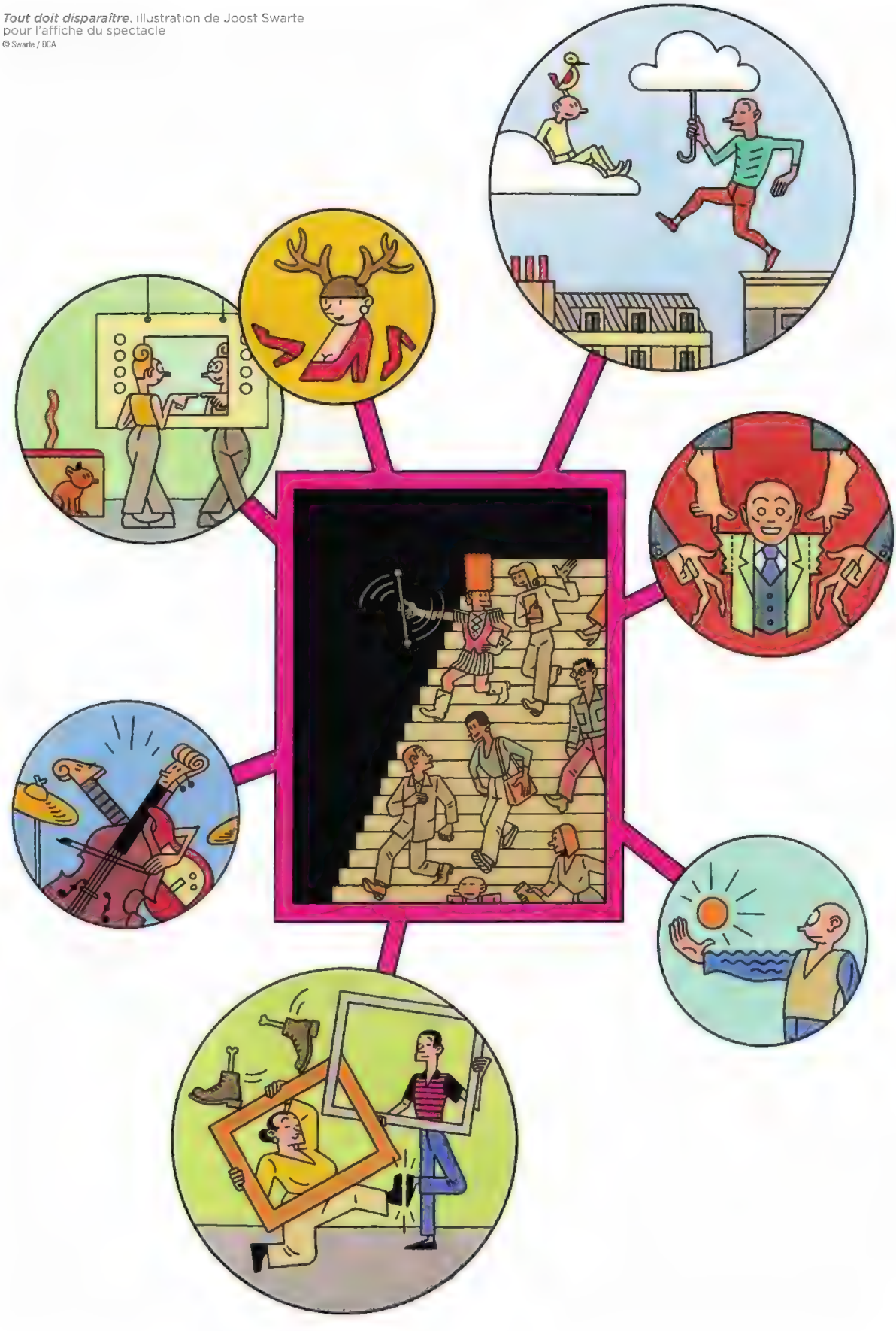
Parlez-nous de votre prochain spectacle, *Tout doit disparaître*, dont l'affiche est signée Joost Swarte. À vrai dire, nous n'en sommes pas peu fiers, car c'est par notre entremise que vous avez pris contact avec cet artiste néerlandais.
Je confirme ! Je l'ai choisi car son dessin, très graphique, fait le lien avec les années 1980. J'espère qu'il va venir à Paris pour la première. Pour en revenir à l'origine de ce spectacle, suite à la disparition de plusieurs de mes amis et collaborateurs, dont Christophe Salengro, j'ai eu les jambes coupées, côté création. Et comme l'invitation du théâtre de Chaillot arrivait à grands pas, j'ai proposé à son directeur, Didier Deschamps, une sorte de rétrospective de mon travail qui occuperait tout l'espace, de l'ouverture à la fermeture du théâtre. À ma grande surprise, il a accepté. Alors nous allons faire en sorte que les spectateurs vivent une soirée festive et joyeuse, à chaque représentation.

Un beau défi !
Mon parcours m'a donné l'habitude de travailler sur de grands espaces. Dans *Tout doit disparaître*, je réunis un nombre important d'artistes qui ont travaillé ou travaillent toujours dans ma troupe. Certains ont continué leur carrière dans le spectacle, d'autres pas du tout. Presque tous ont répondu oui, malgré le poids de l'âge. On va voir des cheveux blancs dans les différentes scènes ! *(Rires.)* Nous reprenons essentiellement des scènes que nous n'avions plus dansées depuis dix, vingt ou trente ans.

Quelles pièces de danse va-t-on revoir ?
La plupart de mes créations, mais en partie seulement. Je les remonte de mémoire, car nous ne les avions pas filmées, à l'époque : ce sera, trente-cinq ans après, *Tranche de cake* avec les cinq danseurs d'origine (la deuxième partie est un hommage à

J'ai eu la chance d'avoir de très bons professeurs de dessin, au lycée. C'était, de mémoire, **la seule matière où j'étais premier !**

Tout doit disparaître, illustration de Joost Swarte pour l'affiche du spectacle
© Swarte / OCA



TOUT DOIT DISPARAÎTRE

Du 27 septembre au 6 octobre
THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT
1, place du Trocadéro - 75016 Paris
De 8 à 75 euros (hors abonnement)
www.theatre-chaillot.fr

Flash Gordon), mais aussi des parties de *Shazam !*, le premier spectacle où j'ai utilisé l'image, sans oublier *Codex*, *Decodex*, *Petites Pièces montées*, *Sombrero*, *Octopus*, *Cœurs croisés*, *Contact*, etc. Pour choisir les extraits, j'ai suivi mes envies et tenu compte de l'état physique de chacun des futurs participants, moi y compris... Avec l'âge, si nous allons perdre en performance pure, je pense que nous gagnerons en intensité, en beauté, en sensibilité et en fragilité. Tout le travail réalisé par le passé va remonter à la surface ; cela donnera assurément un résultat extraordinaire. C'est vraiment une grande famille qui se reforme, et les premières répétitions se passent merveilleusement. Et avec beaucoup d'émotions aussi, car certains d'entre nous s'étaient perdus de vue. Un moment fort, selon moi, sera le duo où les mères de mes deux filles vont danser ensemble. Elles étaient dans *Triton* toutes les deux, en 1990.

Cette rétrospective sera dansée avec les costumes mythiques de Philippe Guillotel ?
En effet, il reprend du service ! Et il en profite pour créer de nouveaux costumes, notamment pour remplacer ceux qui ont mal vieilli. Et puis, nos corps ont changé... Philippe a aussi entièrement refait les costumes des majorettes.

Et, en marge du spectacle, des animations sont à prévoir ?
Absolument ! Des danseurs et acteurs feront faire la visite de ce lieu magnifique, chargé d'histoire, aux spectateurs dès l'ouverture, et ce, dès le parvis. Il y aura aussi des performances partout dans le théâtre, des projections de films, des restaurants où l'on mangera bio et sain. Nous monterons également une radio où les danseurs tiendront l'antenne pour raconter des anecdotes et parler de la mémoire de la danse. Dans l'esprit, c'est proche des soirées que j'ai vécues à New York, la notion de mémoire en plus.

Le communiqué de presse annonce deux spectacles simultanés, chaque soir !
Pour tout voir, il faudra effectivement venir deux soirs, l'un pour découvrir le « programme blanc » et l'autre pour le « programme noir ». Dans la salle Jean-Vilar, le programme noir s'articulera autour de tout ce qui est

Philippe Decouflé : ***Voici tous les animaux***, dessin sur Canson noir
© Philippe Decouflé

Aujourd'hui, je fais parfois des croquis, mais c'est plus rare. **Souvent, c'est un artiste et son corps qui me donnent l'idée d'une danse, ou une musique qui m'inspire.**

vidéo, musique *live*, etc., dont des cadavres exquis d'*Octopus*, *Decodex* ou *Wiebo*. Le programme blanc est un remontage de *Shazam !* Dans la salle Firmin-Gémier, on montrera tout ce qui tourne autour du cirque et du cabaret, notamment des extraits des différentes versions de *Triton*. Enfin, dans la petite salle, nous jouerons des choses plus intimistes, comme *Le Petit Bal perdu*. Ce spectacle mobilise quarante danseurs et comédiens de la compagnie, dix musiciens, une vingtaine de jeunes danseurs du CNSM de Paris, ainsi qu'une importante équipe technique.

Quels sont les autres composants marquants de votre spectacle, que nous allons découvrir lors de dix soirées exceptionnelles ?
Il y aura un autel à la mémoire de nos chers disparus, fait par Martine Besombes. Au fil d'une déambulation, les spectateurs pourront explorer un magasin de souvenirs, une minigalerie où je vendrai peut-être quelques-uns de mes collages, un atelier où les costumes seront fabriqués en direct. C'est une idée que nous avions expérimentée sur *Triton*... car Guillotel était toujours en retard. *(Rires.)* Il réalisait sur scène les costumes du final, en direct. Là, c'est Jean Malo qui s'y collera ! Par ailleurs, chaque heure, au moment où la tour Eiffel s'illumine, nous proposerons un petit spectacle. Le plus dur aura été de bien régler tout cela, car les danseurs participent à plusieurs programmes dans des salles différentes et chaque artiste a un parcours différent...

Après ce spectacle foisonnant, un nouveau cycle s'ouvre à vous...
Absolument ! C'est le but. Je vais pouvoir passer à autre chose. Une de mes envies du moment, c'est d'enseigner le savoir et l'expérience que j'ai accumulés depuis toutes ces années.

Philippe Decouflé : ***Voici toutes les fleurs***, dessin sur Canson noir
© Philippe Decouflé

Philippe Decouflé : ***Sans titre***, dessin sur Canson noir
© Philippe Decouflé

JEAN-MICHEL **RIBES**
ET JEAN-MARIE **GOURIO**
© Photo Frédéric Bosser

Théâtre de Paris, hall d'accueil, une heure avant la programmation d'une répétition, moins d'un mois avant la première, nous avons rendez-vous avec **Jean-Michel Ribes** et **Jean-Marie Gourio**. La raison ? L'adaptation au théâtre de la série télé culte ***Palace***. Diffusée en 1988 sur Canal+ puis l'année suivante sur Antenne 2 et maintes fois rediffusée ensuite, cette série devenue culte a fait, dès sa création, la part belle aux dessinateurs, avec la présence comme coscénaristes de Georges Wolinski, Gébé, Willem... Aujourd'hui, c'est au tour de **Stéphane Trapier**, l'auteur des affiches du théâtre du Rond-Point, de suivre en dessin cette joyeuse troupe pour un livre à paraître chez Casterman en avril prochain.

Par **Frédéric Bosser**

PALACE

ÇA, C'EST DU **THÉÂTRE** !

Jean-Michel, à quand remonte d'idée d'adapter *Palace* au théâtre ?

Jean-Michel Ribes : À l'issue d'une projection de *Musée haut, musée bas* à New York en 2015, un producteur local vient à ma rencontre pour me faire cette proposition. Seul souci, il me fallait rester sept mois sur place pour monter ce spectacle. Chose impossible du fait de mes activités parisiennes. Quelques années plus tard, ce projet se concrétise, mais à Paris, grâce au producteur Richard Caillat.

Au fait, comment est née la série télé ?

J-M R : L'éditrice Françoise Verny me présente, en 1986, au producteur Christian Fechner, demandeur d'une émission forte sur l'humour. Après une heure et demie de discussion, nous tombons d'accord sur le fait que la série se passe dans un lieu unique qui fasse rêver tout le monde. *Palace* est né ainsi... *(La structure de* Palace *se compose de séquences libres se déroulant dans divers lieux de l'hôtel reliés entre eux par des personnages récurrents comme le directeur de l'hôtel et rythmés par des jingles dansés par le personnel de l'hôtel.)* J'ai immédiatement pensé à Roland Topor, avec qui j'étais ami depuis 1969, pour m'accompagner.

Stéphane Trapier : l'équipe artistique de *Palace*. De gauche à droite. En bas : Jean-Michel Ribes (création, adaptation et mise en scène) et Jean-Marie Gourio (adaptation). Au-dessus : Juliette Chanaud (costumes), Virginie Ferrere (assistante mise en scène) et Patrick Dutertre (décors et costumes). Au-dessus : Stéphane Jarny (chorégraphie), Germinal Tenas (musique). En haut : Laurent Béal (lumières)

© Trapier / Casterman

À PARAÎTRE

UN AN DANS LES COULISSES DE « PALACE SUR SCÈNE »

PAR **STÉPHANE TRAPIER**

Éditions CASTERMAN

Avril 2020

À la base, *Palace*, c'est donc Roland Topor et vous...

J-M R : Absolument ! Vont ensuite intervenir dans ce cadre Georges Wolinski, Jean-Marie Gourio, Gébé, Professeur Rollin, François Morel, Willem... Certains étant déjà présents sur *Merci Bernard*. Pendant les cinq mois d'écriture, j'ai l'idée d'intégrer à ce projet les *Brèves de comptoir* de mon ami Gourio... Jean Carmet accepte tout de suite de les jouer.

Quand je n'arrive pas à écrire une idée, **je la dessine.**

JEAN-MICHEL RIBES

Chose amusante : la plupart de vos collaborateurs sont aussi soit des dessinateurs, soit des amateurs de dessin... Pensez-vous que cela amène un autre regard ou une autre approche que des scénaristes purs...

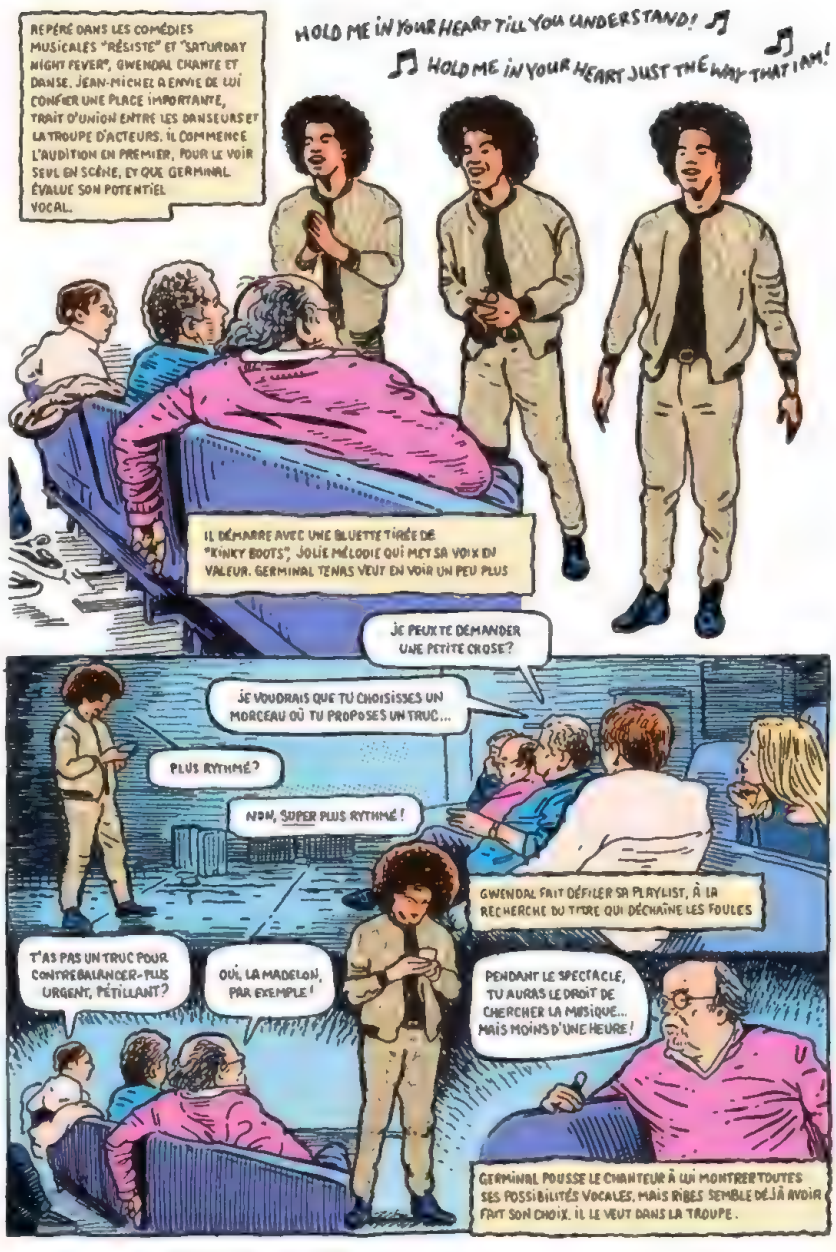
J-M R : C'est possible ! Willem écrivait, mais... en dessins. Je me souviens de sa proposition de placard pour amants et de cette chambre installée dans un ascenseur. À titre personnel, je dessine beaucoup, j'ai baigné dans le dessin avec un beau-père peintre et fait la connaissance en pension de l'artiste Gérard Garouste. J'adore Jean-Jacques Sempé *(qui signe la une de son livre* Les Aventures de l'histoire de France par le professeur Bobby Trouffin*)*, j'ai été attristé par la mort récente de Mordillo et de Tomi Ungerer. Enfin, je vénère et collectionne Saul Steinberg, qui a d'ailleurs fait la couverture de mon livre *Mille et un morceaux*. J'aimerais écrire comme il dessine.

Jean-Marie Gourio : Moi aussi, j'ai longtemps dessiné. J'ai même intégré les Beaux-Arts de Paris dans l'idée de devenir professeur de dessin, et par la même bénéficier de plein de vacances dans l'année. J'ai même placé quelques dessins pour des sommaires de *Charlie Mensuel* avant de partir dans l'écriture et d'être publié grâce à Gébé dans *Hara-Kiri*. Cavanna, excellent dessinateur à la base, a suivi ce même parcours, mais lui parce qu'il ne trouvait personne pour écrire dans le journal... Jean-Michel dessine, lui, comme Federico Fellini dans les marges de ses cahiers. *(Voir* Mes rêves dessinés *chez Flammarion.)*

J-M R : En effet, quand je n'arrive pas à écrire une idée, je la dessine.

Palace : deux photos des répétitions au Théâtre de Paris

© Pascal Chantier


REPÉRÉ DANS LES COMÉDIES MUSICALES "RÉSISTE" ET "SATURDAY NIGHT FEVER", GWENDAL CHANTE ET DANSE. JEAN-MICHEL A ENVIE DE LUI CONFIER UNE PLACE IMPORTANTE, TRAIT D'UNION ENTRE LES DANSEURS ET LA TROUPE D'ACTEURS. IL COMMENCE L'AUDITION EN PREMIER, POUR LE VOIR SEUL EN SCÈNE, ET QUE GERMINAL ÉVALUE SON POTENTIEL VOCAL.
HOLD ME IN YOUR HEART TILL YOU UNDERSTAND!
HOLD ME IN YOUR HEART JUST THE WAY THAT I AM!
IL DÉMARRE AVEC UNE BLUETTE TIRÉE DE "KINKY BOOTS", JOLIE MÉLODIE QUI MET SA VOIX EN VALEUR. GERMINAL TENAS VEUT EN VOIR UN PEU PLUS
JE PEUX TE DEMANDER UNE PETITE CHOSE?
JE VOUDRAIS QUE TU CHOISISSES UN MORCEAU OÙ TU PROPOSES UN TRUC...
PLUS RYTHMÉ?
NON, SUPER PLUS RYTHMÉ!
GWENDAL FAIT DÉFILER SA PLAYLIST, À LA RECHERCHE DU TITRE QUI DÉCHAÎNE LES FOULES
T'AS PAS UN TRUC POUR CONTREBALANCER - PLUS URGENT, PÉTILLANT?
OUI, LA MADELON, PAR EXEMPLE!
PENDANT LE SPECTACLE, TU AURAS LE DROIT DE CHERCHER LA MUSIQUE... MAIS MOINS D'UNE HEURE!
GERMINAL POUSSE LE CHANTEUR À LUI MONTRER TOUTES SES POSSIBILITÉS VOCALES, MAIS RIBES SEMBLE DÉJÀ AVOIR FAIT SON CHOIX. IL LE VEUT DANS LA TROUPE.

L'audition de Gwendal Marimoutou
© Trapier / Casterman

Jean-Marie, que gardez-vous de votre expérience comme dessinateur ?
J-M G : On peut s'exprimer plus vite et plus facilement avec le dessin. Les émotions passant en direct.
J-M R : Sur la plaque commémorative du square Topor à Paris est noté « Travailleur du papier ». J'adore !

Jean-Michel, avez-vous publié vos dessins ?
J-M R : Non, car j'ai eu la malchance de rencontrer très tôt Gérard Garouste, qui était bien supérieur à moi. Nous nous sommes d'ailleurs rencontrés par le dessin…

Comment ça ?
J-M R : Pendant le cours d'espagnol, comme nous nous ennuyions tous deux et que nous étions distants l'un de l'autre, nous avons réuni plusieurs feuilles de papier et dessiné chacun de notre côté la bataille de Guadalquivir, lui faisant les Espagnols et moi, les Arabes. À la fin, nos dessins se sont rencontrés et nous par la même occasion. À cette même époque *(les années 1960)*, nous avons signé un livre, *Contines et légendes de Châtenay-Malabry*, qui sera édité plus tard aux éditions Riveneuve-Archimbaud. Pour revenir à votre question précédente, certains de mes dessins seront publiés dans le livre *Issue de secours* chez Actes Sud.[1]

Pour en revenir à *Palace*, comment Christian Fechner accueille-t-il votre proposition ?
J-M R : Comme il était absent ce jour-là, je la dépose sur son bureau. De là, plus de nouvelles ! Deux mois plus tard, je finis par le relancer et l'entends dire que cela lui plaît beaucoup. Sauf que quand je lui pose la question du lieu de tournage, il me répond qu'il compte acheter les Studios de Boulogne. Je prends cette réponse comme un moyen de nous dire non de manière imparable. Seulement voilà, il finit par me rappeler quelque temps après, pour me dire que l'achat venait d'être finalisé. Et il nous donne des moyens financiers conséquents.

Les télévisions suivent-elles ?
J-M R : Alors que tous les décors sont construits sur deux mille mètres carrés, elles nous lâchent toutes. J'ai alors l'idée d'en parler à Pierre Lescure, directeur de Canal+, qui dit banco tout de suite. Rassurés, les autres reviennent, notamment Antenne 2 *(actuellement France 2)*, sauf que pour ces derniers il faudra transformer nos soixante-quinze minutes initiales en cinquante-deux minutes. Le succès a été immédiat…

On peut **s'exprimer plus vite et plus facilement avec le dessin.** Les émotions passant en direct.

JEAN-MARIE GOURIO

Issue de secours chez Actes Sud. Avec Fabienne Pascaud. Ouvrage broché, 352 pages, 16 €

ET C'EST LÀ QU'ON FAIT PASSER LES GROOMS QUI ARRIVENT EN DISANT:
"IL PLEUT, IL FAIT FROID, J'AI JAMAIS VU UN RÉCHAUFFEMENT DE LA PLANÈTE AUSSI RATÉ"...
"OH EH BEN MOI, LA PREMIÈRE FOIS QUE J'AI VU LA MER, JE L'AVAIS DÉJÀ VUE. ALORS ÇA M'A RIEN FAIT."
TU VOIS, TIC.TAC.TAC...
OUI, C'EST DES GROUPES DE DEUX RÉPLIQUES, C'EST TRÈS LÉGER.
ET LÀ ILS S'ARRÊTENT. ET ILS DISCUTENT VRAIMENT. ALORS LÀ, C'EST UNE SÉQUENCE RIEN QU'À EUX.
ON PEUT LES FAIRE PASSER DEUX FOIS, ET C'EST À LA TROISIÈME FOIS QU'ILS S'ARRÊTENT.
"LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG ET LES SAUCISSES DE STRASBOURG... C'EST RARE POUR UNE VILLE D'AVOIR LES DEUX !"

Un an dans les coulisses de « PALACE sur scène », par Stéphane Trapier (à paraître en avril 2020)

© Trapier / Casterman

J'espère que nous allons réussir à transmettre **cet esprit joyeux qui nous anime tous**, et qui nous manque tant dans la société actuelle.

JEAN-MICHEL RIBES

Aujourd'hui, vous adaptez cette série culte au théâtre…

J-M R : Le défi est d'adapter cette joyeuse cathédrale irrévérencieuse, équivalent de six longs métrages, avec les matériaux d'aujourd'hui. Nous avons tenu à ne pas reprendre la même équipe, à changer des rôles masculins pour les faire devenir féminins (« Appelez-moi le directeur » est dit par une femme), à travailler avec un chorégraphe, à engager des danseurs et des techniciens, des décorateurs, des costumières, etc. C'est un porte-avions que j'essaie de transformer en libellule tous les jours. J'espère que nous allons réussir à transmettre cet esprit joyeux qui nous anime tous, et qui nous manque tant dans la société actuelle. J'espère aussi que le succès sera le même, que nous allons prolonger après la dernière date prévue au 5 janvier puis partir en tournée.

Vous avez été suivis par un dessinateur, Stéphane Trapier, qui par ailleurs signe toutes les affiches des pièces du théâtre du Rond-Point. Ce travail fera l'objet d'un livre chez Casterman en janvier.

J-M R : Nous aurions aimé le sortir pour la première, mais c'était impossible. Stéphane est un type honnête, travailleur, bienveillant, observateur et bien évidemment talentueux. Et puis j'adore ce léger décalage qu'il place systématiquement dans ses dessins.

J-M G : J'adore cette planche où il montre qu'il ne comprend rien au langage que nous utilisons entre nous. Pour ce faire, il place des onomatopées, comme si c'était de la sténo, dans les bulles.

J-M R : Il est vrai qu'entre Jean-Marie et moi, cela va très vite ! Comme nous sommes capables de nous comprendre d'un seul regard – c'était déjà le cas avec Topor –, nous ne tombons pas dans des explications sans fin et ne gardons que ce qui nous plaît. Sinon, on jette…

Jean-Michel Ribes
© Stéphane Trapier

J-M G : Nous travaillons ensemble non pas sur un spectacle mais sur une vie entière, nos souvenirs et les fantômes qui nous hantent. Je dis toujours que notre travail, c'est comme si nous allions dans la forêt à la chasse aux champignons. À nous de trouver et de ramasser les meilleurs pour le projet en cours. Ce que j'adore chez Jean-Michel, c'est qu'en plus il a la vision du metteur en scène. Plus on avance dans l'écriture, et mieux il voit les déplacements d'acteurs que moi. Cela influe sur nos textes et donc sur la dramaturgie de la pièce. Par contre, lors des répétitions, je suis capable de me mettre dans la peau de Jean-Michel et de réécrire des passages qui ne fonctionnent pas.

Nous avons hâte de découvrir cela !

PALACE
PAR JEAN-MICHEL RIBES ET JEAN-MARIE GOURIO
Jusqu'au 5 janvier 2020
Distribution : Philippe Magnan, Salomé Dienis-Meulien, Michael Halimi, Alexie Ribes, etc.
Décors : Patrick Dutertre
Costumes : Juliette Chamaud et Patrick Dutertre
THÉÂTRE DE PARIS
15, rue Blanche – 75009 Paris
www.theatredeparis.com

LES ARTS DESSINÉS

ANIMATION, GRAPHISME

ANNE DE HEY!

Abolir les frontières de l'art | 92

98

LIFE IS STRANGE

Un jeu vidéo tout en émotion |

84

LORENZO MATTOTTI

Le perfectionniste

La Fameuse Invasion des ours en Sicile :
Tonio et Almerina, recherche de Lorenzo Mattotti
© Lorenzo Mattotti / 2019 Prima Linea Productions

LORENZO **MATTOTTI**
© Frédéric Bosser

Quand nous sommes arrivés à l'atelier de **Lorenzo Mattotti**, dans le 10e à Paris, l'illustrateur italien s'activait à l'organisation de son départ en vacances et à la finalisation de son *artbook* sur son film d'animation, *La Fameuse Invasion des ours en Sicile*, inspiré d'un conte de Dino Buzzati. Le sol était jonché de dizaines de dessins préparatoires en couleurs, les tables couvertes de carnets de recherches, de story-boards... Une effervescence créative idéale pour évoquer un film grand public, magnifique de par son adaptation, sa réalisation et son aspect graphique.

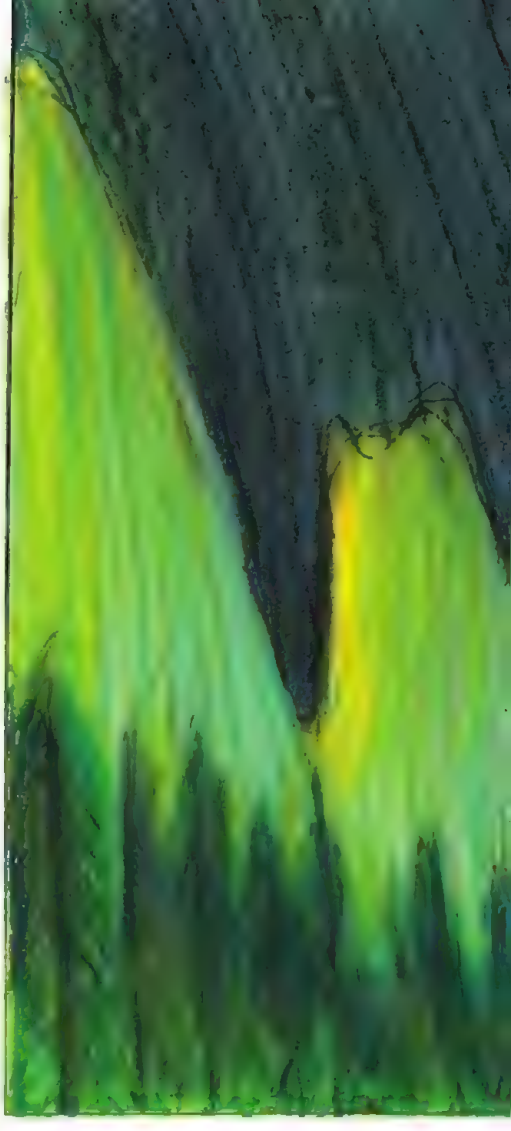
Par **Frédéric Bosser**

LORENZO MATTOTTI

LE **PERFECTIONNISTE**...

LA FAMEUSE INVASION DES OURS EN SICILE

Film d'animation franco-italien
Réalisation LORENZO MATTOTTI,
scénario de JEAN-LUC FROMENTAL
et THOMAS BIDEGAIN
Sortie en salle le 9 octobre



Recherche pour
un plan du film
© Lorenzo Mattotti / 2019 Prima Linea Productions

Lorenzo, votre atelier est envahi par les images préparatoires de ce film sur lequel vous travaillez depuis près de cinq ans…
C'est un énorme travail ! J'ai réalisé beaucoup de recherches, deux story-boards en tout, des images en couleurs pour les décors, les atmosphères ou les ambiances, etc. Les animateurs ont travaillé à partir de tous ces documents faits, en grande partie, en amont ou, au besoin, pendant la réalisation du film.

Recherche pour
l'ours Leonzio
© Lorenzo Mattotti / 2019 Prima Linea Productions

Autant de documents sont utiles ?
Plus les explications sont claires, plus ce sera facile pour les équipes qui me succèdent. Elles sont allées encore beaucoup plus loin que moi dans le détail.

N'aviez-vous pas eu peur de les entendre dire qu'il était impossible d'être fidèle à ce colossal travail préparatoire ?
J'ai fait bannir ce mot de notre vocabulaire ! Notre préoccupation a toujours été de savoir comment on allait pouvoir tout réaliser. Pour la mer, par exemple, nous avons longtemps réfléchi à son rendu, car je ne voulais pas d'une mer faussement réelle. Et nous avons fini par trouver une solution qui me convienne, avec Mouloud Oussid, le chef opérateur des effets spéciaux.

Qu'est-ce qui vous a conduit à aller vers un aussi grand défi, vous qui aimez tant la solitude et l'atmosphère calme de votre atelier ?
Je l'ai cherché, limite provoqué ! *(Rires.)* J'avais envie de rompre cette solitude et de travailler avec des équipes. J'avais déjà une petite expérience dans le domaine de l'animation via *Peur(s) du noir* et un autre court-métrage pour la télé. Sur le long-métrage *Pinocchio*, sorti en 2012, je n'étais que le concepteur visuel, mais tout avait été imaginé dans mon atelier.

Alors, vous aimez ce travail en équipe ?
C'était intéressant de constituer une équipe, d'être à l'écoute des autres, de faire confiance à leur expérience. C'était comme si on construisait une cathédrale où chacun apporte sa contribution. Ce qui ne m'a pas empêché de me demander tous les jours si cela valait bien la peine…

Pendant ou avant ?
Pendant ! Il faut savoir gérer la lenteur d'un tel projet, ce qui est assez difficile quand on a l'habitude de maîtriser son propre tempo. Au point que j'ai eu du mal à croire qu'il était terminé…

Qu'est-ce qui a été le plus long à réaliser ?
Je dirais l'*animatic*. C'est indispensable pour trouver le rythme du film à travers un bon équilibre entre la narration et l'image. Cette étape nous a aussi permis de fixer les décors et les raccords nécessaires pour que tout soit fluide. Rien n'est improvisé dans ce film ! Quand on n'a pas l'habitude, c'est une phase très complexe. J'ai, à la fois, beaucoup souffert et beaucoup appris. Mais je pensais toujours à ce que chacun pouvait apporter de positif pour réaliser un grand film populaire. Je ne voulais pas d'un film d'auteur. J'ai mes livres pour cela.

Comment avez-vous constitué votre équipe ?
Les producteurs du film (Prima Linea Productions) m'ont beaucoup aidé dans cette tâche. Une grande partie des collaborateurs de l'équipe venait de finir *La Tortue rouge* de Michael Dudok de Wit, ce qui est une chance car ils étaient tous très expérimentés. En tout, il y a eu trois équipes : pour la phase préparatoire, pour travailler sur la 3D et, enfin, pour la 2D. Il faut savoir gérer les changements et, surtout, les départs de ceux appelés sur d'autres missions en cours de réalisation. Les deux dernières années, j'ai eu la chance de pouvoir travailler avec les mêmes personnes. L'ambiance entre nous a été fantastique, et je pense que cela se ressent dans le film.

C'était intéressant de constituer une équipe, d'être à l'écoute des autres, de faire confiance à leur expérience. C'était **comme si on construisait une cathédrale** où chacun apporte sa contribution.

Comment avez-vous suivi l'évolution du film ?
J'étais là tous les jours. Avec mon premier assistant, Rafaël Vincente, nous avons contrôlé chaque trait. Il a une obsession du détail encore plus grande que la mienne. C'est important car sur un film de ce type,

EN LIBRAIRIE

L'ARTBOOK DU FILM
Éditions GALLIMARD,
128 pages couleurs,
disponible

LE GRAND ALBUM DU FILM
Éditions GALLIMARD JEUNESSE,
48 pages couleurs,
disponible

LE ROMAN DU FILM
Éditions GALLIMARD JEUNESSE,
64 pages illustrées en couleurs,
disponible

si vous baissez votre exigence, les conséquences peuvent vite être désastreuses. Malgré tout, nous sommes restés dans les budgets impartis, et nous n'avons accusé un retard que d'un mois.

Ce film est d'une grande unité en tout cas !
Elle peut s'expliquer par le fait qu'un animateur était attribué à chaque personnage.

Tous ces dessins en couleurs que vous avez disposés au sol de votre atelier sont conçus comme des illustrations ?
Non, ce sont des dessins préparatoires. Je les ai volontairement laissés inachevés pour la plupart. La finalisation a été faite par les animateurs sur leurs ordinateurs.

La Fameuse Invasion des ours en Sicile : deux images tirées du film
© 2019 Prima Linea Productions

Vous avez mis du temps pour trouver cette stylisation des ours ?
Leur graphisme est très années 1930. Une époque très intéressante esthétiquement ! (Dino Buzzati est mort au début des années 1970.) Ceux du peintre et écrivain Dino Buzzati étaient très humains. Le passage en 3D m'a aidé à les construire.

Lors de vos échanges avec les équipes, jeunes, vous deviez citer des références qui ne leur disaient rien !
Quand j'évoquais Henry Moore, Beato Angelico, une basilique ou une architecture précises, heureusement qu'il y avait Internet pour rapidement leur montrer de quoi je leur parlais ! *(Rires.)* De leur côté, ils m'ont permis de résoudre pas mal de choses. C'est tout l'intérêt d'un travail d'équipe.

Comment trouver le bon équilibre entre narration et belles images ?
C'est la logique du film qui impose les choses.

Pourquoi être revenu à la 2D après la 3D ?
Principalement pour des questions de budget. Nous avons gagné en légèreté avec ce retour à la 2D.

Nous n'avons pas encore parlé de l'histoire imaginée, à l'origine, par Dino Buzzati.
C'est un conte très connu en Italie. J'aurais pu en choisir d'autres de ce même écrivain, mais celui-ci me convenait bien car il y joue avec les archétypes et les légendes. Buzzati est également un artiste qui m'a beaucoup influencé graphiquement. Il est l'auteur de peintures très métaphysiques, voire surréalistes, influencées par le peintre-sculpteur De Chirico. Je me suis d'ailleurs beaucoup servi de ses dessins pour ce film.

Almerina et De Ambrosiis le magicien
© 2019 Prima Linea Productions

Avec mon premier assistant, Rafaël Vincente, nous avons contrôlé chaque trait. C'est important car sur un film de ce type, **si vous baissez votre exigence, les conséquences peuvent vite être désastreuses.**

Vous êtes-vous éloigné du texte initial ?
Je tenais à ce que son style soit gardé. Je connais bien la version italienne, mais je me demandais ce que cela rendrait en français. Chaque mot a, dans sa langue, une histoire.

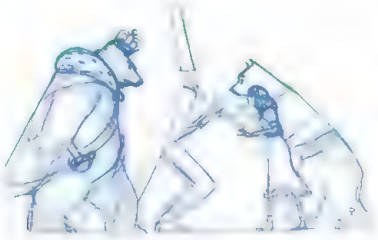
Vous avez songé à écrire votre propre scénario ?
Pas un seul instant ! Partir d'une histoire existante m'offre plus de souplesse. Je me suis occupé de l'adaptation avec Thomas Bidegain et Jean-Luc Fromental. Même si ce n'était pas notre souhait, au départ, nous avons beaucoup trahi le texte initial... Nous avons par exemple introduit un narrateur et ajouté la jeune fille, Almerina.

Recherche pour le troll
© Lorenzo Mattotti / 2019 Prima Linea Productions

Comment avez-vous géré cette très belle lumière qui inonde le film ?
Ce traitement commence par les décors. On les améliore ensuite au *compositing*, c'est-à-dire au moment où tous les éléments sont rassemblés. Là, on peut ajouter des effets, des ombres, des couleurs, etc. C'est un moment très créatif où se construit l'image finale. C'est ma phase préférée.

Et pour la musique ?
Je voulais une musique légère, et je savais que René Aubry saurait me donner entière satisfaction (les deux artistes ont travaillé ensemble sur *Peur(s) du noir*, et Mattotti a signé beaucoup de couvertures de disques du compositeur). La musique arrive dès l'*animatic*, et elle m'a beaucoup aidé.

Qui a fait le casting des acteurs ?
Thomas Bidegain m'a beaucoup soutenu pour la France. Pour l'Italie, c'était moi. À la fin du doublage, en Italie, j'ai enfin visionné le film terminé que je l'avais imaginé. Il a gagné, de mon point de vue, en drôlerie grâce au jeu sur les différents accents.



© Lorenzo Mattotti - 2019 Prima Linea Productions

EXPOSITION

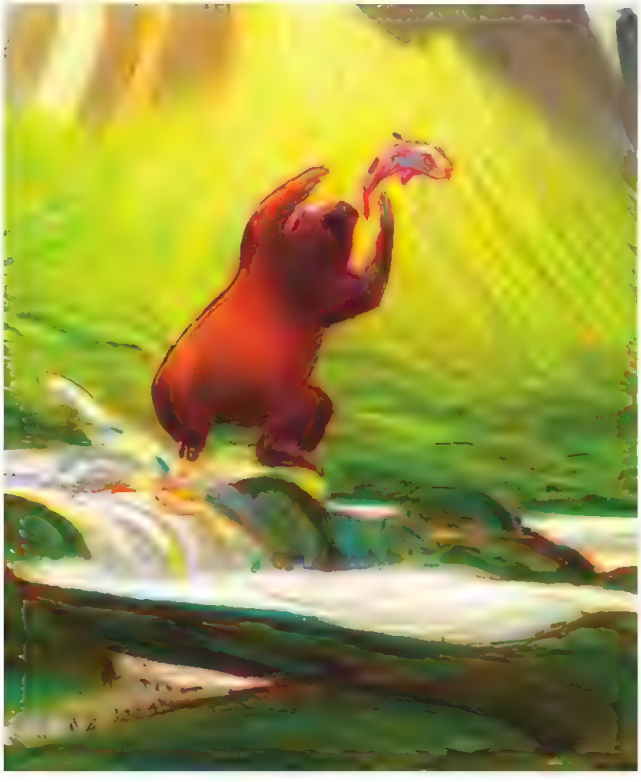
MATTOTTI- LA FAMEUSE INVASION DES OURS EN SICILE

Du 20 juin au 28 août 2019
INSTITUT CULTUREL ITALIEN
50 rue de Varenne, 75007 Paris
Du lundi au vendredi de 10h à 13h et de 15h à 18h ainsi qu'en soirée lors des manifestations
Entrée libre

Jean-Claude Carrière est extraordinaire dans la voix du vieil ours !
Oui ! Et en Italie, c'est une autre sommité que je suis arrivé à convaincre : l'écrivain de polar Andrea Camilleri. Sa voix est reconnaissable immédiatement pour les Italiens. Comme il est aveugle, il a fallu lui dicter les textes. Depuis, il a eu des problèmes de voix ; on peut dire que c'est un très beau cadeau qu'il nous a fait.

Doit-on discerner dans ce conte écrit juste après la Seconde Guerre mondiale un message sur la situation actuelle en Italie ?
Je n'ai pas envie de lier cette histoire à une période donnée. Ce que j'en retiens, c'est la relation père-fils, la dictature, les rapports entre la nature et l'homme, la mort, l'ambition des hommes, la difficulté à garder ses racines... La résolution du film est dure. Mais le secret que l'ours confie à la jeune fille donne une touche finale légère à ce film.

Quel accueil votre film a-t-il reçu à Cannes, en mai dernier ?
Magnifique ! Cet accueil nous a apporté beaucoup d'énergie. Les acteurs et actrices, Leïla Bekhti en tête, ont magnifiquement joué le jeu sur place. Cela nous booste au moment de défendre la distribution de ce film. J'espère qu'il sera montré dans le monde entier !



Deux dessins de recherches, exposés à l'institut culturel italien
© Lorenzo Mattotti / 2019 Prima Linea Productions

© Lorenzo Mattotti / 2019 Prima Linea Productions

VALÉRIE SCHERMANN

Entre Valérie Schermann et Lorenzo Mattotti s'est noué une relation amicale et professionnelle au long cours. La première a d'abord été l'agent du second, avant de le produire sur *Peur(s) du noir* en 2009, et de le convaincre ensuite de réaliser son premier long métrage. Elle nous expose le rôle de la productrice dans un tel projet.

Quel est pour vous le secret d'un bon dessin animé ? Après le scénario, comme pour tous les films, et le graphisme, c'est l'animatic ! S'il n'est pas bon, le film ne le sera pas. S'il y a un problème de rythme à ce moment-là, ce sera difficilement rattrapable à l'animation. C'est pourquoi, en tant que productrice, je ne lâche pas sur cette étape. Même si c'est quelquefois difficile pour les auteurs, je leur rappelle que ce sont eux que l'on félicitera au final si le film est réussi, pas la production ! On ne joue pas perso. En production, on travaille pour le film.

Est-il facile d'estimer le coût de ce type de film ? Pour faire cette évaluation, nous avons tablé sur un million d'entrées. Sur cette base, nous avons estimé que ce film d'animation ne devait pas dépasser les dix millions d'euros de budget. À nous ensuite de réunir cette somme en convainquant un distributeur, les différentes commissions d'aides, des chaînes de télévision, etc. Pathé, France Télévisions ou Canal+ nous ont rejoints, mais que ce fut dur ! Je regrette encore que le fonds européen, Eurimage, ne nous ait pas aidés. Quant à nos partenaires italiens, ils se sont montrés plus frileux que prévu. À l'heure actuelle, il nous manque encore de l'argent pour boucler le budget... Prima Linea doit assumer.

Comment fixer un tel budget ? Nous estimons le planning de réalisation, et donc le devis, en réalisant les scènes les plus compliquées à animer. Au départ, nous pensions faire un film en 3D, car le trait de Mattotti s'y prêtait bien et cette technique aurait été plus compatible avec la demande internationale actuelle. Sauf que nous ne sommes pas équipés à la 3D en interne... Il fallait faire appel à un studio extérieur : le budget serait alors monté à dix-neuf millions d'euros ! Face à ce risque financier trop important, et constatant que nos partenaires ne nous suivraient pas, nous avons décidé de faire machine arrière et de nous orienter vers un film en 2D, fabriqué dans nos propres studios, à Paris et Angoulême. Ce changement nous a pris six à sept mois de développement, mais les essais en 3D nous ont servi par la suite. Enfin, en faisant les derniers choix budgétaires, nous sommes parvenus à onze millions d'euros.

Quel est votre rôle au moment de la réalisation ? Être présente le plus possible pour prendre les bonnes décisions, trouver les meilleures équipes, encadrement, animateurs et décorateurs, puis faire que tout ce petit monde s'entende bien et surtout être à l'écoute du réalisateur, comprendre ce qu'il souhaite, que le projet ne se perde pas en tergiversations, en corrections... Sinon, le film n'avance pas, et vous perdez vite beaucoup d'argent ! Ce n'est pas bon pour le film.

Que vous a apporté votre présence au dernier Festival de Cannes ? L'occasion de faire connaître le film immédiatement à l'international ! Nous avons signé avec la Suisse, la Belgique, la Pologne, la Chine, la Hongrie, Israël, etc. Pour l'Amérique du Nord et l'Espagne, c'est en discussion...

DELU
#
SAISO
HEY!
Modern Ar
and
Pop Culture
REV
D'A
BILING

HEY ! DELUXE #4,
couverture de la revue
© Hey !

ANNE **DE HEY !**
photographiée par Zoé Forget
© Zoé Forget

Défendre et valoriser des artistes hors normes – issus du pop art *outsider*, alternatif et figuratif – et venus du monde entier : tel est le credo de ***HEY !***, une revue d'art créée par le duo Anne & Julien. Son compère ayant décidé depuis plusieurs années de se consacrer à son activité de programmateur musical sur France Inter, c'est **Anne** qui, aujourd'hui, tient la barre et le cap de cette publication bilingue… au point qu'elle est devenue « Anne de HEY ! ». Installée dans l'atelier qui sert de local à la revue, elle nous en raconte la naissance et nous livre les enjeux actuels.

Propos recueillis par **Frédéric Bosser**

ANNE DE HEY !

ABOLIR LES FRONTIÈRES DE L'ART

Au départ de cette aventure, vous êtes deux : vous et Julien. Comment vous êtes-vous rencontrés ?
Nous nous sommes rencontrés en 1984. Je rêvais alors de créer, à Paris, un lieu qui soit, en même temps, un *book store*, un *street shop* de tatouage, une galerie d'art, un salon de coiffure… Un concept londonien qui n'existait pas en France. Pour monter ce projet, je rencontrais une foule d'artistes afin de comprendre dans quelle direction cela serait le plus convaincant, sachant que j'étais très attachée au figuratif et à l'énergie de la rue. Julien, à cette époque-là, réalisait des tableaux avec du vernis à ongles ! Il dessinait des monstres. Nous nous sommes vus, et sommes tombés amoureux quasi instantanément…

Vous vous faites connaître tous deux par des spectacles de rue déjantés, souvent liés à des programmations avec des salles de cinéma indépendantes et par vos rubriques sur France Inter, avant de vous poser et d'ouvrir un lieu…
En 1989, nous avons loué un local dans le 18e arrondissement de Paris,

en plein quartier infesté par le crack. Notre galerie d'art s'appelait L'Hydre de l'art. Nous y avons exposé Mœbius, Bilal, Margerin, Shelton, Crumb, Di Rosa, Boisrond, Combas, des pochoiristes de l'époque, des artistes singuliers ou d'art *outsider*, et André, qui faisait à l'époque du graffiti sur Paris. Il y a peu, je me suis aperçue que cette ligne éditoriale est la même que celle imposée dans la revue aujourd'hui, et c'est la même énergie qui conduit mes commissariats d'exposition *HEY !* à la Halle Saint-Pierre*. Je suis une obsessionnelle et je travaille d'abord pour me satisfaire, comme les artistes que je défends. Et apparemment, c'est ce qui m'a fondée lorsque j'étais môme. Les choses s'approfondissent avec le temps, mais le cœur reste le même.

Combien de temps a duré cette galerie d'art ?
Deux ans ! Julien et moi étions de plus en plus souvent invités à expliquer ce que nous faisions dans les médias, on a fini par nous proposer de le raconter en radio en tant que chroniqueurs. C'était à l'aube des années 1990, à l'arrivée du hip-hop et du graffiti en France, des prémices des *free parties*, de l'évolution du reggae avec le digital... Nous parlions de bande dessinée, de dessin animé, de peinture, de sculpture, de musique, de cultures et visions alternatives de la société. Et avons naturellement splitté nos désirs et notre spécialisation, entre arts picturaux et arts musicaux.

Nous voulions clamer que dans les arts dits populaires **se nichent des esprits géniaux et des œuvres fondatrices** qui inspirent aujourd'hui ce qu'est pour nous la véritable pop culture.

Pour le grand public, vos autres plus hauts faits sont vos expositions régulières à la Halle Saint-Pierre, et *Tatoueurs tatoués*, une exposition née au musée du quai Branly en 2014 et qui fait le tour du monde aujourd'hui.
Le numéro 1 de *HEY !* a été lancé en mars 2010 à la Halle Saint-Pierre. Ce lieu nous a permis une visibilité immédiate et a donné corps à la revue. *Tatoueurs tatoués* est effectivement en tournée mondiale, en musées nationaux, depuis 2015. Nous serons en septembre à Taïwan, et en 2020 au musée Pouchkine, l'équivalent du Louvre en Russie. Moi qui ai écrit ce projet pour réhabiliter le tatouage dans ses fondements artistiques... Je n'aurais pas pu rêver mieux.

C'est une belle histoire...
Qui se prolonge, car le musée du quai Branly m'a confié depuis 2016 la mission de sélectionner puis de suivre la production de pièces de tatoueurs contemporains pour enrichir une collection patrimoniale. Et aujourd'hui, *HEY !* est également une galerie itinérante de vente d'œuvres, et l'agent des artistes Mad Meg et Paul Toupet entre autres.

Puisque vous venez d'en parler, qu'est-ce qui vous a amenés à créer la revue *HEY ! modern art & pop culture* ?
Plusieurs choses. Des dirigeants de presse avec lesquels j'étais de moins en moins en phase, ma volonté de conserver mon indépendance et mon souhait de rester au contact de la rue. La seule solution a été de créer mon propre média, qui s'est concrétisé par la publication du premier numéro de *HEY !* en mars 2010.

TITINE K-LEU : ***Young Artoria, Tattooed by her husband Red Gibbons 1920's***, 2019. Acrylique sur toile de lin, 50 x 40 cm.
© Photographie Geoffroy Taxo Baud / Courtesy HEY!

Lieu consacré à l'art brut dans le 18e arrondissement de Paris.

HEY ! #4,
affiche de l'exposition
© HEY!

Avec quelle ligne éditoriale ?
Le XXIe siècle s'ouvre sur l'émergence d'une nouvelle culture populaire, et impose donc un face-à-face inédit entre les beaux-arts et les arts populaires. La multiplicité des vocabulaires artistiques – et leur visibilité mondiale – suscite une abondante production, diffusion et circulation d'images. Après six décennies de croissance autonome et clandestine, ce que nous définissons comme la pop culture est devenu un vaste champ d'interprétation s'exprimant au travers d'un large éventail de matériaux et de pratiques. Cette vivacité et l'extension territoriale de cette pop culture imposaient un premier bilan sous la forme d'une revue d'art. Nous voulions clamer que dans les arts dits populaires se nichent des esprits géniaux et des œuvres fondatrices qui inspirent aujourd'hui ce qu'est pour nous la véritable pop culture. Le contenu de la revue constitue donc une forme de réhabilitation, qui succédait à toute cette période de vulgarisation de l'alternatif que j'avais effectuée dans les médias. L'ampleur de la tâche était immense, mais elle m'excitait terriblement. Ancrée dans le monde des arts contemporains pop figuratifs, je relaie une scène planétaire, urbaine et graphique.

ANNE & JULIEN
LES MÉDIAS ET LEURS MENTORS

Anne et Julien ont longtemps exercé sur les ondes, à la télévision et en presse écrite, mais aussi réalisé des documentaires. Retour sur cette période marquée par dix-huit ans de radio et des rencontres déterminantes.

Premiers pas [illegible]

Les mentors [illegible]

EN SAVOIR PLUS

www.heyheyhey.fr
Prochaine sortie : ***HEY ! DELUXE #4*** (20 septembre), lancement à la galerie Les Yeux fertiles (Paris) le 19 septembre lors du vernissage de l'exposition *Les Mondes perdus* de Mr Djub.

HEY ! DELUXE #2, couverture de la revue
© HEY!

Comment choisissez-vous les auteurs ?
La liste est énorme, elle comporte encore une foule d'artistes que nous connaissons depuis longtemps et que je n'ai pas encore eu la place de publier ; et je ne cesse de découvrir de nouveaux travaux. Les sommaires se font donc très vite. Chaque bouclage amène son lot de frustration, il y a encore tant d'auteurs dont je n'ai pas encore parlé... Le réseau d'artistes est exponentiel, Internet permet à tous de se rencontrer sans budget. Je publie et expose également une foule d'artistes impossibles à trouver sur le Net... Ils choisissent la façon dont ils veulent être regardés, et ils ont raison. Dans mes pages, aucune œuvre n'est instrumentalisée, c'est impératif ; les artistes comprennent et apprécient ce choix. Beaucoup se parlent entre eux, *HEY !* est aujourd'hui reconnu et respecté pour son honnêteté et son audace.

Que répondez-vous à ceux qui disent que certaines des images publiées sont très trash ?
À chacun son propre curseur ! Moi, je n'en ai pas, car je n'ai peur ni du sexe, ni de la violence, ni de la mort. Il est clair que l'art contemporain hyper marchandisé fait attention de n'avoir aucune odeur qui ferait fuir les collectionneurs. Je n'éprouve pas cette crainte et, du coup, c'est avec une entière liberté que je sélectionne les travaux et artistes. Les visiteurs de nos expositions sont souvent soufflés d'être pris dans une énergie dont ils ignoraient l'ampleur. J'ai souvent entendu dire que *HEY !* est une revue d'art alternatif. Discerner de quoi *HEY !* est l'alternative paraît de fait indispensable. Le concept d'une chaise vide, posée dans une pièce vide – blanche de surcroît – censée être la représentation zénithale de l'exacerbation de notre solitude au sein d'une société déshumanisante me parle quant à moi d'imposture, du primat de la spectacularisation dans l'art et des efforts intensifs du système pour ouvrir de nouveaux marchés au sein de l'art contemporain. Ce leurre artistique et ces dispositifs financiers n'ont rien à voir avec l'idée que je me fais de l'art ; et je ne suis pas tributaire de cet héritage conceptuel. *HEY !* est une zone franche où le marché et le spectateur n'ont pas l'ascendant. Y gouvernent le rejet d'une neutralité, l'amour de la forme figurative, et des artistes qui n'ont rien du chef d'entreprise. Que doit être l'art sinon une expression des émotions sans prétexte ni alibi ? J'ai aussi entendu dire que l'art déployé dans la revue et ses expositions sont « l'expression d'un goût ». L'ultra-intellectualisation de l'art m'intéresse peu, son esthétisation pas du tout. Je cherche une odeur étrangère, une différence assumée, le spectacle d'un huis clos qui s'offre, une folie, un intérêt sans objectif, un savoir-faire inventé. Il en va ici d'une jubilation

EASY SACHA : ***Hannya,*** 2019
Encre, aquarelle sur papier. 70 x 50 cm
© Photographie Zoé Dd HEY! / Courtesy HEY!

HEY ! PART II,
affiche de l'exposition
© HEY!

HEY ! ACT III,
affiche de l'exposition
© HEY

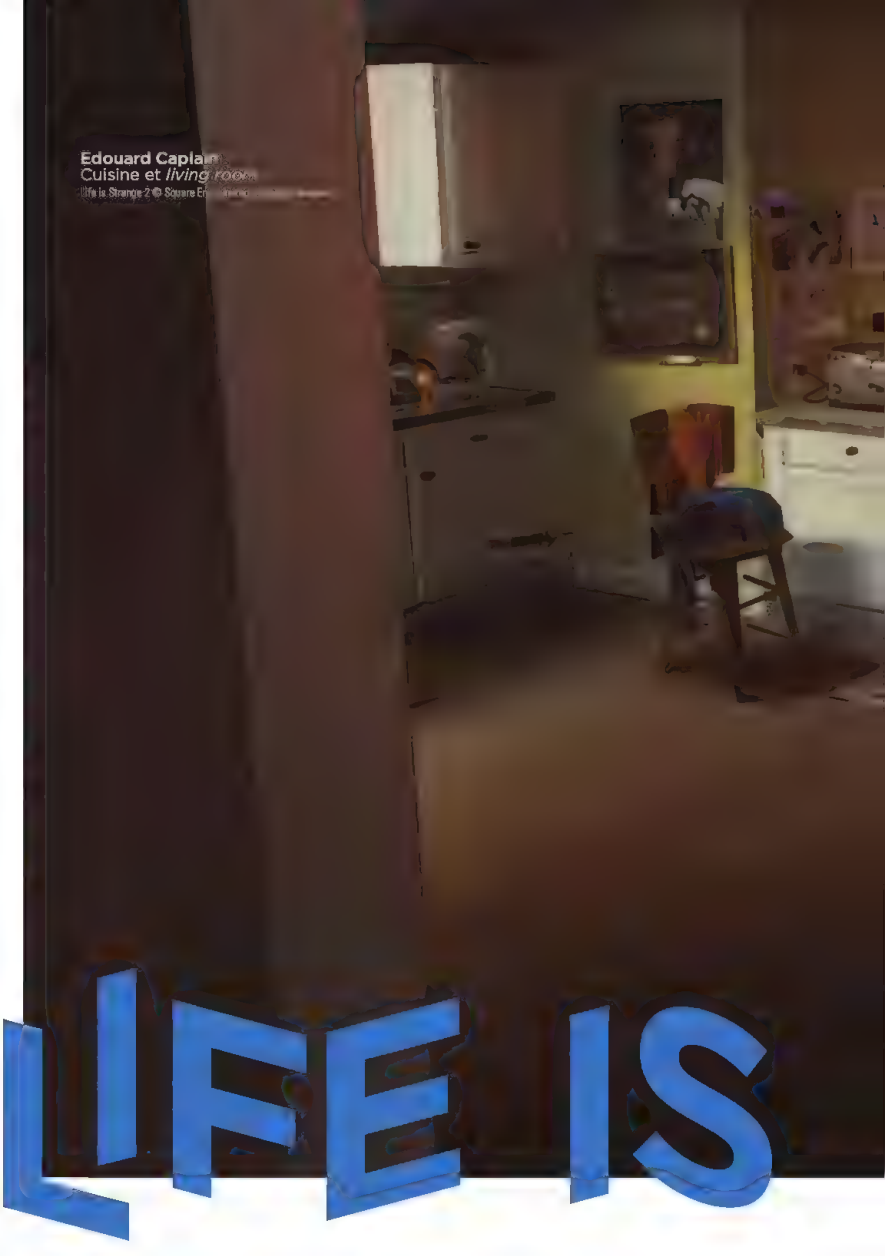
HEY ! DELUXE #2,
couverture de la revue
© HEY

certaine d'exister, une bruyante autonomie à l'œuvre, où incarner chaque geste est primordial.

Votre prochain numéro, le *HEY ! DELUXE #4*, sera tout juste sorti quand cette interview sera disponible. Que nous préparez-vous ?
Parce que je refuse de participer à la surproduction du système du livre tel qu'il est mis en place depuis trop longtemps, j'ai décidé qu'à partir de ce numéro, les *HEY ! DELUXE* seront en tirage limité (pour le monde) et jamais réédités. Je pense même numéroter les ouvrages.

Le XXIe siècle s'ouvre sur **l'émergence d'une nouvelle culture populaire**, et impose donc un face-à-face inédit entre les beaux-arts et les arts populaires.

Votre rêve ultime ?
Il y a quatre ans, je vous aurais dit « un musée à Paris » ; j'ai d'ailleurs beaucoup travaillé dans ce sens. Maintenant, j'ai juste envie de pouvoir continuer à faire ce travail et à partager mes découvertes avec le plus grand nombre. ■



LIFE IS

UN JEU VIDÉO **TOUT EN ÉMOTION**, LOIN DES CANONS FORMATÉS DE L'INDUSTRIE

Life is Strange fut, en 2015, la plus belle surprise offerte par l'industrie française du jeu vidéo. La fraîcheur et l'audace de ce jeu narratif à la direction artistique très maîtrisée surprirent tout le monde, d'autant qu'il était produit par un jeune studio (Dontnod Entertainment), alors étranglé par des difficultés financières. Son succès fut énorme – plus de trois millions de ventes – et appelait logiquement une suite, pour laquelle ses créateurs sont allés explorer de nouvelles contrées imaginaires. Cette liberté artistique nous a donné l'envie de leur poser quelques questions… Autour de la table, les deux coréalisateurs **Raoul Barbet** et **Michel Koch**, et **Édouard Caplain**, *lead concept artist*[1].

Par **Jean-Samuel Kriegk**

Le succès de *Life is Strange* s'explique sans doute car, au même moment, de grosses licences internationales (*Halo*, *Tomb Raider*, *Forza*, *Assassin's Creed*…) s'épuisaient en suites inutiles, instillant chez le joueur blasé une envie de se voir proposer autre chose. Découpé en cinq épisodes distribués en téléchargement sous la bannière d'un prestigieux éditeur japonais (Square Enix), *Life is Strange* finit par avoir les honneurs d'une distribution physique consécutive à son succès et à l'adoubement par de nombreux fans prosélytes et engagés. L'équipe témoignait alors recevoir des courriers en provenance des pays les plus reculés. Cette notoriété grandissante fut consacrée par un franc succès critique : *Life is Strange* a reçu cent cinquante prix dans le monde entier.

Un *concept artist* traduit les idées de l'équipe de création d'un jeu vidéo en recherches visuelles pendant la phase dite de « préproduction ». Ses dessins permettent à toute l'équipe d'avoir des références précises sur l'atmosphère à retranscrire. Le *lead concept artist* dirige l'équipe des *concept artists*.

STRANGE 2

Pourquoi tant d'amour ? Sans doute à cause de l'exceptionnelle charge émotionnelle d'un titre éloigné des canons formatés du jeu vidéo contemporain. L'ambiance soignée et l'écriture de *Life is Strange* évoquent plutôt le meilleur des séries télévisées, celles dont l'ampleur et le souffle font que l'on s'en souvient précisément plusieurs années après les avoir regardées.

Une teinte fantastique qui impacte les mécaniques du jeu

Le premier *Life is Strange* racontait la vie quotidienne sur un campus américain de deux adolescentes, dont l'une découvre qu'elle a le pouvoir de remonter le temps de quelques secondes. Non seulement cette belle idée relance sans cesse l'histoire, mais elle nourrit le *gameplay* (il devient, par exemple, possible d'utiliser ce pouvoir pour soutirer des informations clés à un personnage avant de revenir dans le temps pour lui faire oublier qu'il a parlé). Elle permet aussi au joueur de reculer légèrement dans le déroulement du jeu afin de choisir un nouvel embranchement du scénario et de changer le cours de l'histoire. Cette liberté transforme l'expérience en véritable mise en abyme d'un média parfois frustrant pour ce qu'il ne révèle pas. Car les choix comptent vraiment dans *Life is Strange* au point que, comme dans les productions Quantic Dream, votre partie ne ressemble pas à celle de votre voisin. La fin du jeu offre d'ailleurs un dilemme cornélien au sens le plus littéral du terme.

Le succès appelant logiquement une suite, les créateurs ont pris le temps de réfléchir à quelque chose de différent, laissant Square Enix développer un rapide *spin off* sans eux. À l'heure où ces lignes s'écrivent, *Life is Strange 2* est un chantier en cours de création : seulement trois épisodes sur cinq ont été livrés au public. Mais on sait déjà, à travers ces premières heures de jeu, que l'équipe (qui est restée la même) a choisi de surprendre à nouveau…

Edouard Caplain
Daniel
Life is Strange 2 © Square Enix Limited. All rights reserved

Le premier *Life is Strange* proposait une histoire qui se suffisait à elle-même. Comment lance-t-on un projet de suite dans ce contexte ?

Raoul Barbet : Notre envie était de ne pas refaire la même chose, de ne pas choisir la facilité. Nous avons analysé ce qui avait fonctionné pour les joueurs ; c'était avant tout les personnages, l'histoire et l'élément fantastique, qu'on voulait garder. On a partagé ça avec l'éditeur pour valider ce qui faisait l'ADN de *Life is Strange*. Puis, très vite, nous avons voulu faire quelque chose de différent : ne pas rester au même endroit, changer de personnages, aborder de nouvelles thématiques. On a eu ces discussions avec Michel et Jean-Luc (Jean-Luc Cano, le scénariste), puis avec toute l'équipe qui, elle non plus, ne voulait pas refaire la même chose. Un développement de jeu, c'est long. Ça prend quatre ans pendant lesquels il faut rester motivé. Très vite sont arrivées l'envie de raconter un *road trip* et la thématique de l'éducation. À partir de là, l'idée d'un nouveau pouvoir s'est installée. Cette fois, celui qui détient ce pouvoir n'est pas le personnage que l'on joue mais son petit frère, afin de travailler l'idée d'éducation. Il a fallu beaucoup de discussions pour arriver à cette envie commune !

En effet, la force de *Life is Strange 2* est de repartir d'une feuille blanche. Nouveau décor, nouveaux personnages, nouveau pouvoir du héros qui a pour conséquence de changer le *gameplay*. Ce qui définit *Life is Strange* est d'abord un regard sur l'enfance et l'adolescence, mais aussi une ligne artistique très reconnaissable, qui passe par l'écriture, la patte graphique du jeu et la musique très atmosphérique.

Michel Koch : Comme l'expliquait Raoul, on souhaitait quelque chose de complètement différent, et surprendre la communauté était une prise de risque. Mais il fallait que ça reste un *Life is Strange* et la ligne artistique en faisait complètement partie. L'enjeu, pour nous, était que sur un simple *screenshot*[2], on puisse reconnaître tout de suite un jeu *Life is Strange*. On a souhaité garder des points communs sur la manière d'amener les personnages, l'ambiance douce-amère des situations et, évidemment, l'aspect visuel : une stylisation par la simplification des éléments en évitant les textures trop détaillées afin de revenir à quelque chose de plus pictural.

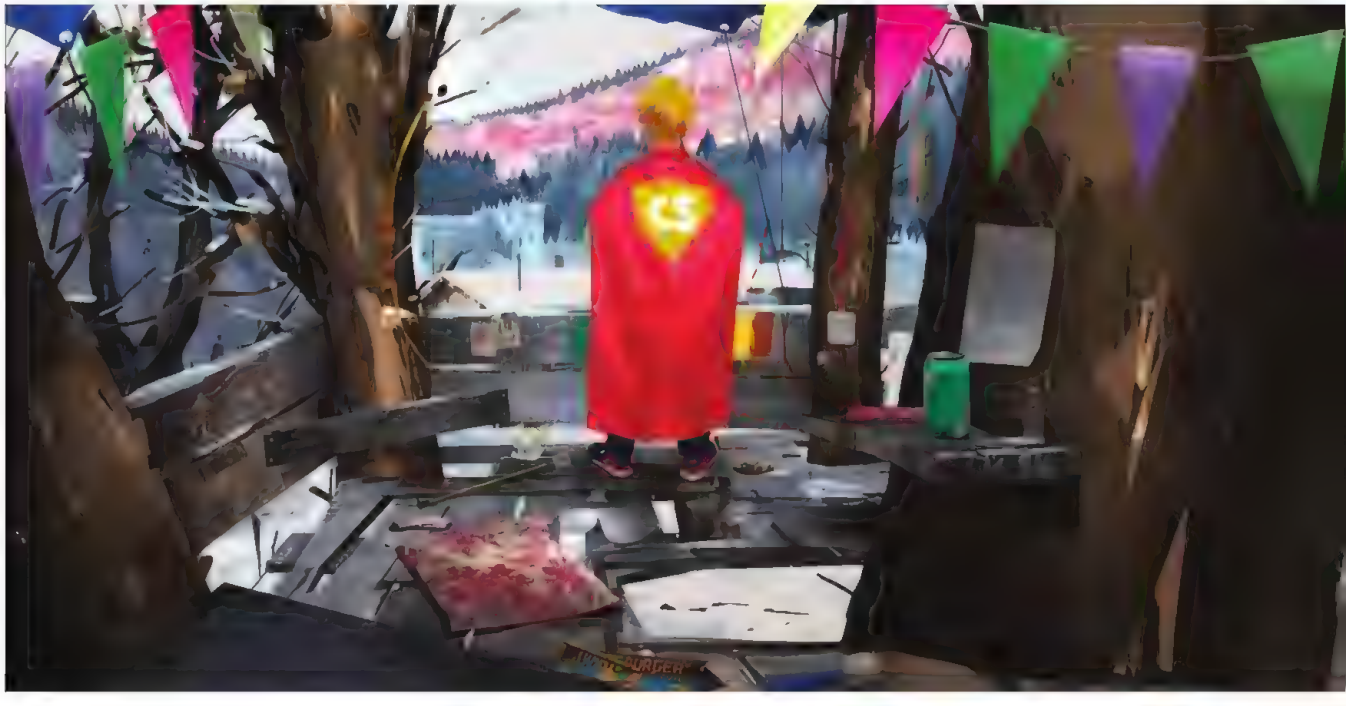
Édouard Caplain : L'idée était de se rapprocher du cinéma d'animation plus que du réalisme d'autres productions, et d'améliorer la qualité.

R. B. : Il fallait être techniquement au-dessus du premier jeu, d'autant que le moteur de jeu a changé. Nous devions corriger les faiblesses, par exemple sur l'animation ou le facial des personnages. On avait du retard à rattraper. Mais en effet, même si c'est plus joli, je pense qu'on a réussi à ce que le lien entre les deux jeux soit évident et l'univers de *Life is Strange* tout de suite reconnaissable.

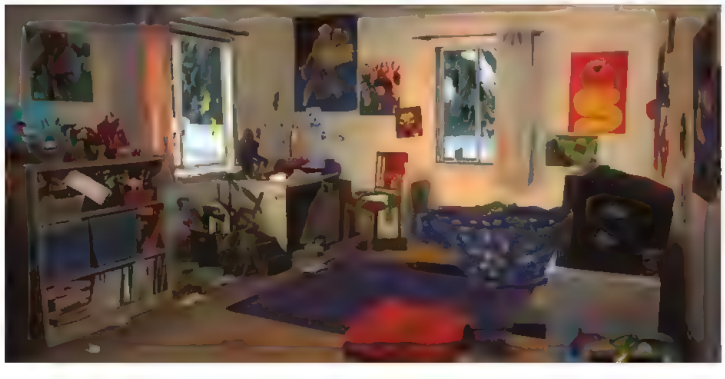
Capture d'écran du jeu

Florent Auguy : la cabane de Captain Spirit (ci-dessous)
Life is Strange 2 © Square Enix Limited. All rights reserved

Edouard Caplain : La chambre de Chris (plus bas)
Life is Strange 2 © Square Enix Limited. All rights reserved



Dès qu'on se trouve avec un enfant, **on se remet à dessiner** parce qu'on sent qu'il aime bien, et on a envie de le pousser.



L'équipe artistique est-elle restée la même ?
É. C. : En grande partie. Nous sommes juste un peu plus nombreux. On a, par exemple, recruté une personne de plus dans l'équipe concept, mais les bases sont les mêmes.
M. K. : Nous avons constitué une super équipe qui aimait ce type de rendu. Sur certains environnements, par exemple, on a dégradé les textures pour ne pas faire des *assets*[3] photoréalistes. On a la chance d'avoir une équipe qui considère ces challenges intéressants, qui a envie d'entrer dans cette synthèse et cette stylisation qui peut ne pas être au goût de tout le monde. C'est un type de challenge complètement différent de ce qu'on peut trouver sur un jeu AAA[4].

L'ADN de Dontnod est justement d'avoir compté parmi ses fondateurs plusieurs artistes comme Aleksi Briclot et Alain Damasio. Cela imprime forcément une philosophie particulière, même s'ils ne sont plus impliqués sur les productions.
M. K. : Oui, c'est vrai. Je suis arrivé dans le studio il y a presque dix ans sur le projet *Remember Me*. Il y avait une volonté artistique très forte posée sur le projet, qui m'a séduit quand j'ai rejoint l'équipe. J'ai appris, en commençant comme directeur artistique sur ce projet, à pousser plus loin le ressenti visuel et à faire passer les émotions et les sensations par les ambiances visuelles, et non pas seulement la fidélité du rendu, mais aussi par ce qu'un environnement, une lumière ou une ambiance vont apporter à une scène.

[3] Les *assets* sont les ressources média du jeu (notamment les images).
[4] Le AAA est un label informel pour l'industrie visant à qualifier les jeux disposant des plus gros budgets de production et de marketing.

***Life is Strange 2* a été lancé par un épisode 0 gratuit : *Les Aventures extraordinaires de Captain Spirit*. Il s'ouvre sur un enfant, Chris, qui dessine, et dont on verra beaucoup de dessins au fil de l'histoire. Dans *Life is Strange 2*, le joueur est amené à dessiner plusieurs fois, ce qui déclenche même des récompenses (des trophées). C'est l'indicateur de quoi ?**

R. B. : *Captain Spirit* a été écrit comme un *prequel*[5] : on y trouve plein de petits éléments qui auront un deuxième niveau de lecture en jouant à *Life is Strange 2*. Le dessin en était un. Pour Chris, cela nous permettait de montrer ce qu'est un enfant, avec cette fibre artistique qu'on perd en grandissant. Dès qu'on se trouve avec un enfant, on se remet à dessiner parce qu'on sent qu'il aime bien, et on a envie de le pousser. Dans *Life is Strange 2*, le dessin sert aussi à s'accrocher à un hobby pour raconter le personnage.

M. K. : C'est vrai que tous nos personnages ont une fibre artistique. On a une super équipe artistique, ce qui nous permet d'apporter au joueur des choses comme le journal intime de Max ou le carnet de dessins de Sean.

É. C. : Cela enrichit beaucoup la narration.

R. B. : Et ça crée de petites œuvres indépendantes au sein même de l'œuvre qu'est le jeu. Le cahier de Max est intéressant en tant que tel, d'autant que le joueur le façonne lui-même en jouant. Il est récompensé par le dessin. L'équipe a voulu que le carnet de Sean soit très différent de celui de Max, plutôt écrit. Celui de Sean contient du dessin et des annotations. Le personnage évolue en tant qu'être humain : il grandit par ses dessins.

M. K. : L'un des thèmes principaux de *Life is Strange 2* est le voyage, donc le carnet de voyage nous est apparu comme un élément assez naturel pour renforcer les souvenirs que le joueur allait pouvoir se forger en fonction de toutes les scènes et tous les lieux qu'il visite, les personnages qu'il rencontre. Cela fait une vraie œuvre à la fin qui rappelle l'épopée.

Comment se déroule le processus de création des cinq épisodes du jeu ? Le premier *Life is Strange* avait été écrit d'un bloc avant de définir les intentions artistiques. Vous avez travaillé de la même façon pour sa suite ?

R. B. : Oui, les deux jeux sont réalisés de la même manière. Le scénariste, Jean-Luc Cano, écrit l'histoire en entier d'après nos orientations. Michel et moi discutons avec lui : on enlève pas mal de choses, on en modifie, on ajoute des scènes, on mélange des personnages ensemble… On réécrit tout le temps, mais on connaît, depuis le début, les fins du jeu. On sait toujours où on va.

M. K. : Ensuite, pour la direction artistique, il s'agissait de partir de la base du premier *Life is Strange*. Après avoir avancé sur l'histoire de A à Z et défini les intentions, les lieux et les étapes, nous faisons énormément de recherches.

É. C. : Nous faisons des dessins dès le début de la préproduction et pendant tout le jeu. Ce sont des dessins clés, mais ils ne sont pas définitifs : les personnages évoluent. Comme le scénario est écrit, on élabore d'abord une vision d'ensemble du projet avant de détailler chaque épisode.

Snozzberries taste like snozzberries.
Snozzberries taste like snozzberries.
Snozzberries taste like snozzberries.

Comment travaillez-vous ? À partir de *moodboards*[6], de repérages ?
R. B. : Oui, il y a des repérages et beaucoup de recherches de références, avec des photos et des vidéos, par Édouard et l'équipe concept. On fait un gros *key art*[7] pour chaque épisode, donc il y a cinq *key arts* pour comprendre le *mood* global, autour des scènes iconiques. Sur chaque épisode, chacun a le *key art* bien en tête, et ça permet de donner une orientation visuelle. Là, les saisons et les endroits changent : très vite, des couleurs et des *moods* sont donc ressortis.
M. K. : Chaque environnement a suscité énormément de recherches. Nous passons beaucoup de temps sur Google Map, du macro au micro. Au sein d'un épisode, les recherches sont précises, par exemple sur une maison ou une station-service. Pour la forêt de l'épisode 1, nous sommes partis des références de base avant de faire tout un travail de recherche – les essences d'arbres, l'apparence selon la saison, les insectes… – pour donner toutes les informations crédibles de façon détaillée, de manière à ce que l'équipe 3D puisse les réaliser.
R. B. : Ces recherches remontent jusqu'au son ou à la lumière : à quelle heure le soleil se couche, quels oiseaux sont dans la zone et quel est leur chant ? Nous nous intéressons aussi à l'économie des gens qui vivent là : quelles maisons peuvent-ils acheter, ont-ils une télévision ? Quels sont leurs meubles ?

Nous faisons des dessins dès le début de la préproduction et **pendant tout le jeu.** Ce sont des dessins clés, mais ils ne sont pas définitifs : les personnages évoluent.

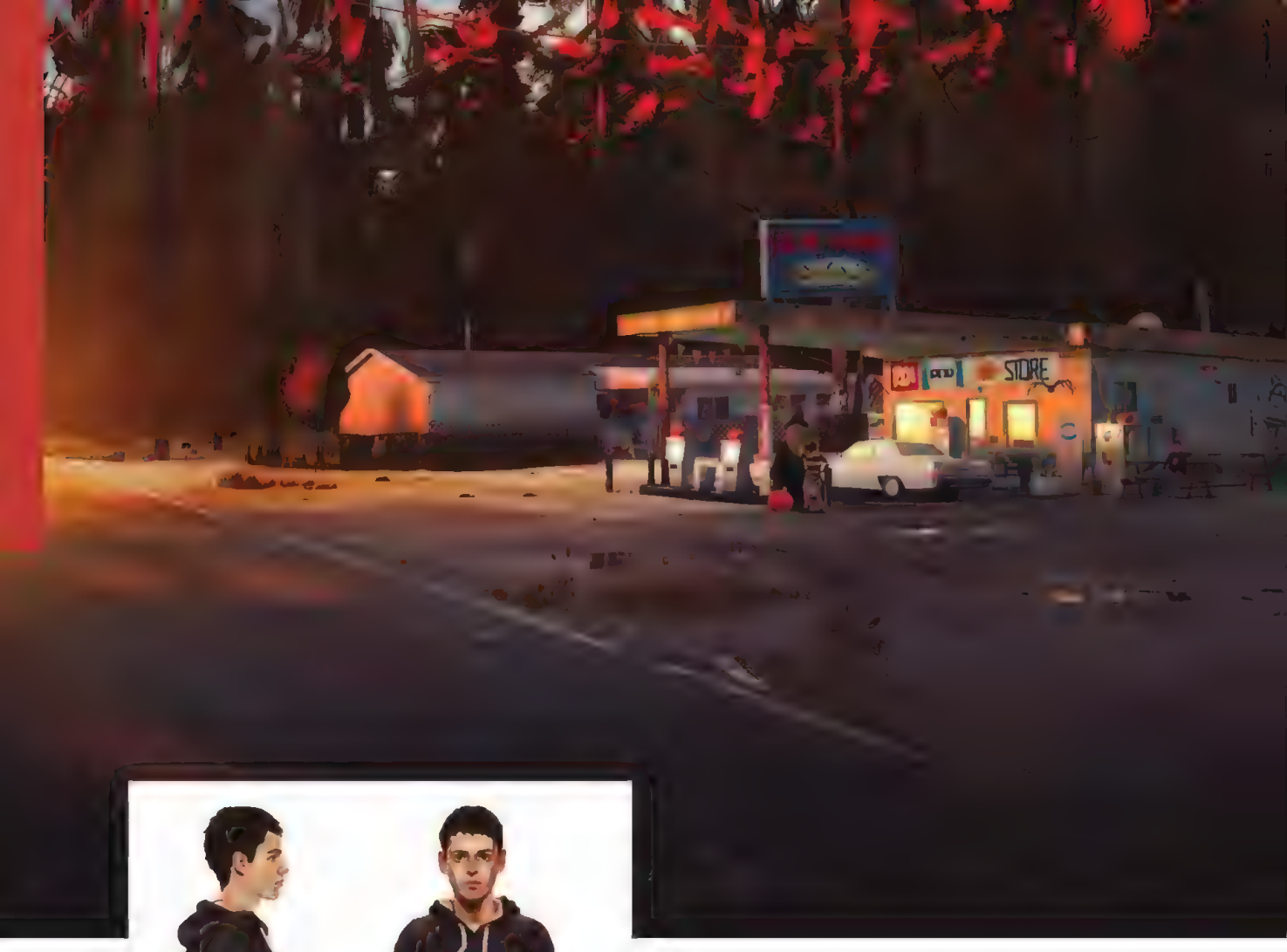
Alysianne Bui d'Armagnac : Daniel dessiné par Sean
Life is Strange 2 © Square Enix Limited. All rights reserved

Le design des jeux adopte l'esthétique « *less is more* » à rebours d'une industrie du jeu vidéo obsédée par le photoréalisme. Pourquoi ce choix d'un rendu stylisé, que Michel qualifie d'« impressionniste » ?
M. K. : On utilisait ce mot, en effet, et c'est toujours un peu ça. Ça partait du fait que la plupart des jeux qui m'ont marqué et qui vieillissent bien, comme *Zelda*, *The Wind Waker* ou *Journey*, sont très stylisés : la technique s'efface derrière l'artistique. Nous voulons que nos jeux durent, nous voulions donc pousser ça : quand on se représente une scène, on ne veut pas qu'on se dise qu'elle a vieilli techniquement. Quand on observe un décor sur *Life is Strange*, ce n'est pas pour aller regarder le nombre de pixels sur la texture ni pour compter le nombre de poils de la moquette ; c'est pour avoir une image globale. On va plutôt s'intéresser à la lumière, réfléchir à sa circulation dans l'environnement, se demander quel est le ressenti par rapport au choix d'une couleur utilisée dans une texture ou des coups de pinceau mis dans un mur. Ces choses nous paraissaient importantes pour que le joueur puisse se projeter dans cette histoire et ces personnages et garder un peu de ses propres sensations, de la même manière qu'on peut se rappeler un soleil couchant éclairant les personnages. On veut faire ressentir une scène plutôt que la décortiquer détail par détail.

Cette approche non réaliste se justifie-t-elle aussi par son sujet, l'adolescence, qui laisse à chaque adulte des souvenirs un peu flous, un peu vaporeux le temps passant ?
M. K. : C'est parti de ça. Il y a de la nostalgie chez nos personnages, surtout chez Max. Moins chez Sean qui subit ce qui lui arrive et essaie d'aller de l'avant plutôt que de regarder derrière lui. Mais l'ambiance globale est teintée de nostalgie et le rendu permet d'accentuer cette sensation.

Des études de psychologues démontrent que moins le visage d'un personnage est réaliste et plus l'identification par le joueur est forte.
É. C. : Le fait de mettre moins de traits sur les personnages leur permet, en effet, de ressembler à plus de personnes et de laisser plus de place à l'imagination. Plein de joueurs peuvent s'approprier ces personnages ; cela se voit dans la réaction des fans.

[6] Un *moodboard* est un assemblage d'images de références extérieures aux créations de l'équipe servant à définir l'atmosphère recherchée (« *mood* » = humeur).
[7] Un *key art* est un dessin de concept à destination de l'équipe qui résume l'ambiance globale d'un jeu, un peu comme une affiche pour un film



Edouard Caplain . Sean
Life is Strange 2 © Square Enix Limited. All rights reserved

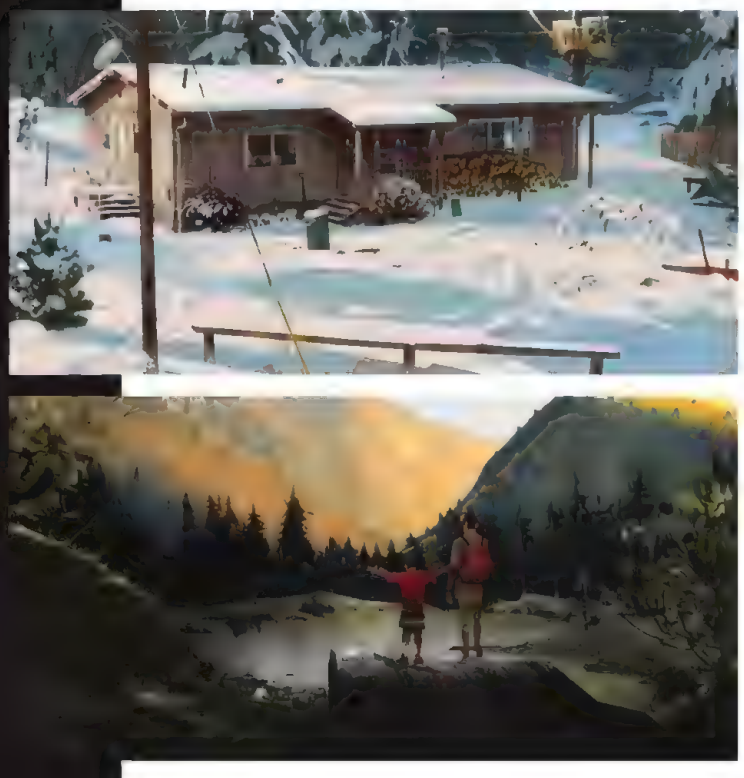
Le *lighter* 3D est responsable des effets de lumière et de l'éclairage des scènes du jeu

Comment s'articule le travail avec l'équipe des artistes chargés du design ? Est-il très cadré en amont ou laissez-vous venir les propositions ?
É. C. : Nous testons beaucoup de déclinaisons possibles sur chaque personnage, à partir d'une intention donnée par Michel et le pôle narration. Pour faire un bon concept, il faut s'approprier le personnage. Du coup, chaque artiste y met un peu de lui-même. Michel et Raoul tranchent ensuite sur ce qu'ils préfèrent.
R. B. : C'est bien d'avoir beaucoup d'avis car on ne pense jamais à tout, au départ, et ça amène un truc différent. On ne finit pas toujours avec le personnage auquel on pensait. Et puis on découvre autre chose que ce à quoi on pensait, et on se dit : « Ah oui, pourquoi pas ? » Ce qui est important, c'est que ça fonctionne. Je crois qu'il vaut toujours mieux conserver quelque chose qui fait plaisir à l'artiste qui l'a créé. Ce n'est pas important, ce qu'on préfère. Ce qu'il faut, c'est que ça marche.

Dans les premiers chapitres de *Life is Strange 2*, vous optez pour quelque chose de moins spectaculaire que dans le premier jeu. Il y a beaucoup de séquences de vie quotidienne qui amènent au registre de la pure émotion. Comment se traduit, en matière d'intention graphique, cette recherche de l'émotion ?
M. K. : Par les lumières essentiellement. Nous avons une formidable équipe de *lighters*[8], avec Clément et Gauthier. La lumière est un élément clé de *Life is Strange*. Nous avons même fait beaucoup de recherches

Florent Auguy : station-service
Life is Strange 2 © Square Enix Limited. All rights reserved

Edouard Caplain et Florent Auguy : vues extérieures
Life is Strange 2 © Square Enix Limited. All rights reserved



technologiques sur le sujet pour pousser notre idée de direction artistique stylisée. La lumière nous permet de transmettre les émotions, comme la musique.
R. B. : Ça passe aussi par la mise en scène et les caméras. Le jeu peut être vu comme plus lent que le premier, c'est quelque chose qu'on voulait faire ressentir, mais sans ennui : à pied, sur la route, c'est long… La musique a changé aussi, portée par de nouveaux instruments. On voulait changer le feeling musical.

***Captain Spirit* se veut un hommage à la culture comics, notamment les BD de super-héros. De quelle manière pensez-vous que votre culture BD a infusé dans *Life is Strange* ?**
É. C. : En fait, je n'ai pas une très grande culture BD. Mais j'aime l'idée de raconter des choses à partir des *assets*. Nous adorons raconter des histoires, par exemple dans les posters, dès qu'on a un peu de marge. On se fait plaisir, et je pense que les gens apprécient ça. Ce n'est pas forcément écrit au départ, mais on se le permet.
M. K. : C'est un truc qu'on pousse depuis le premier *Life is Strange*. Il y a énormément d'objets 2D réalisés par l'équipe d'Édouard – BD, posters, flyers, photos… –, ce qui prend du temps, mais les joueurs aiment beaucoup. C'est riche en matière de contenu secondaire à trouver. Dans *Captain Spirit*, par exemple, il y a les petites BD que dessinait la maman de Chris. Des deuxièmes et troisièmes niveaux de lecture se fondent dans ces documents qu'on peut relire avec un regard différent. Et ça permet aussi de voir directement le travail des *concept artists* ! Souvent dans le jeu vidéo, ils sont en début de chaîne, on les voit dans les vidéos promotionnelles et les *artbooks*, mais pas dans le jeu lui-même dans lequel leur travail est interprété par les équipes 3D. Là, ça permet de voir directement leur travail.
R. B. : Plus que la culture comics, le sujet de *Captain Spirit* était de se projeter dans l'imaginaire d'un enfant. On a intégré plein de références : des livres d'aventures, des films de genre, des *anime* comme *Les Chevaliers du Zodiaque*. Nous avons tous une culture très différente, et nous mixons tout ça, y compris dans les jouets qu'on a créés. La voiture requin-scorpion est géniale, j'aurais rêvé d'avoir ça ! Et ça part d'un problème juridique : on n'a pas le droit de reprendre des objets qui existent. Donc tout est interprété.
É. C. : On en profite pour se faire plaisir !

Quand je parlais de culture comics, c'est aussi par rapport à l'histoire. Dans *Captain Spirit*, vous mettez en images les fantasmes de super-héros de Chris. L'enfant se met à jeter des boules de feu et vous créez, pendant quelques minutes, un monde différent où son imaginaire prend vie. On bascule dans quelque chose qui n'a plus rien de réaliste…
R. B. : Cette idée est très classique : c'est du *Calvin & Hobbes* ! C'est venu du chauffe-eau qui lui fait peur et qu'il appelle « Ebouillanto ». Au départ, c'était juste un couloir noir et très long. Puis on a transformé le chauffe-eau en vrai monstre et créé un univers parallèle autour de ça. Michel et moi, nous étions enfants uniques, donc on jouait beaucoup et on s'imaginait des choses tout seuls dans notre chambre. Le jeu vidéo est le média parfait pour parler de ça parce qu'en même temps, on joue : tout est lié !

HONORÉ 108

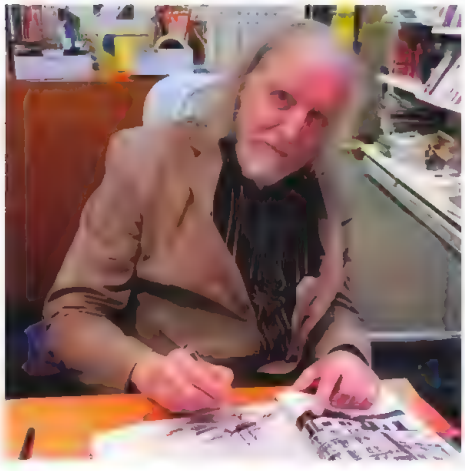
L'AMUSANT MUSÉE

TOBY LEIGH

122 GUSTAVE DORÉ

116

MANA NEYESTANI



Honoré en dédicace, à Paris (2010)
© Photo DR

Philippe Honoré était le plus discret des caricaturistes fauchés par les terroristes lors des attentats de *Charlie Hebdo*. C'est sûrement pour cette raison qu'il n'est pas souvent cité quand on évoque cette tragédie. Pourtant, il était, de notre point de vue, l'un des plus talentueux et surtout l'un des plus incisifs politiquement, sous couvert d'un dessin léché. Pour honorer sa mémoire, nous avons demandé à sa fille d'évoquer le souvenir de son père. Elle s'est tout de suite montrée ravie d'écrire ce texte et de le voir publié dans la revue. Nous l'en remercions...

Par **Hélène Honoré**

HONORÉ

L'ÉLÉGANCE DU DESSIN DE PRESSE

Honoré à sa table à dessin avec sa fille Hélène, en 1983
© Photo DR

Quand je parle de lui, je l'appelle « mon père ». Pas Philippe Honoré, son nom de naissance, ni même Honoré, le nom qu'il s'était choisi, jeune débutant, pour signer ses dessins.

Cette différence de dénomination n'est guère essentielle. Elle n'apporte au fond une indication que sur celui qui y a recours : plus précisément, sur l'époque et le contexte dans lequel ce dernier l'a connu. Mon père, lui, donnait la même chose à voir à tous, un homme si proche de ce que son œuvre elle-même dévoile. Contempler ses dessins, c'est dialoguer avec lui, c'est connaître sa forme d'esprit et ses obsessions.

Que dit un dessin de son auteur ? De ses préoccupations, de ses aspirations, de sa vision du monde ? Mon père pouvait longuement parler de sa technique, mais il ne songeait pas à théoriser son approche. Il considérait que seuls la pratique et le travail

Vertigo chronique sur le cinéma dans *Charlie Hebdo* à propos de la ressortie de *Sueurs froides* d'Hitchcock en 1997
© Honoré

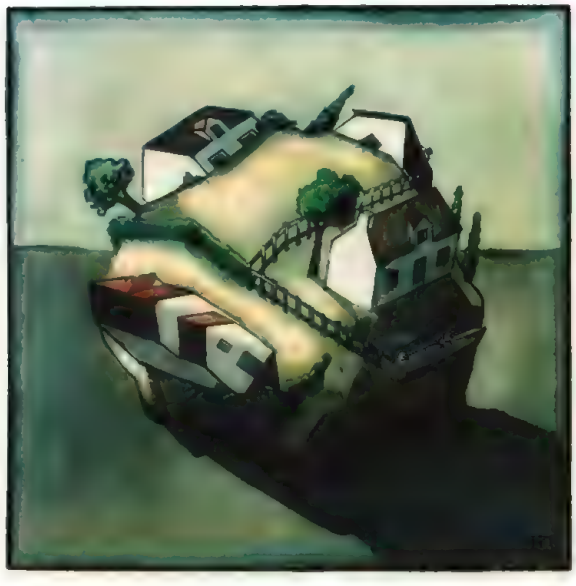
Couverture de ***Candide***
(Voltaire, Classiques Larousse), 1989
© Honoré / Larousse

prévalaient, afin d'éduquer l'œil et d'entraîner la main. Malgré tout, il se passionnait pour les échanges avec les lecteurs rencontrés lors des nombreuses dédicaces ou avec les élèves des écoles d'art graphique qui l'amenaient à analyser son dessin et à sortir, pour un temps, de la profonde solitude du dessinateur de presse face à sa table de travail.

Il était moins médiatisé que certains dessinateurs, son visage était par conséquent moins connu. Mais le public reconnaissait immédiatement son style graphique unique.

Un caractère simple et avenant, un dessin singulier et très construit

Plus d'une fois, certains ont dit à mon père avoir été intimidés par ce dessin qu'ils percevaient comme singulier, voire intellectuel. Cette remarque récurrente ne cessait de le surprendre, et même s'il l'avait souvent entendue, il ne l'avait jamais véritablement comprise tant elle était éloignée de son intention et de son caractère simple et avenant. Et finalement le lecteur, qui au premier regard craignait d'être happé par les profondeurs de ce dessin, se laissait guider sur ce terrain désormais familier et abandonnait ses appréhensions, comblé par la force du trait et intrigué par cet humour décalé.



Rébus paru dans le magazine *Lire*
(Pierre Loti : « pierre-lotie »)
© Loti & Honoré / *Lire*

Mon père avait été fortement inspiré par les dessinateurs qu'il avait découverts, enfant, dans ses livres scolaires notamment : Gustave Doré (lire article p.122) et Félix Vallotton, tous les deux graveurs sur bois. Au fil du temps, son style s'était concentré sur de larges aplats de noir. Le noir était devenu à la fois une matière et une forme sous sa plume, en même temps qu'il allait vers une simplicité de la ligne.

Dans son dessin très construit, il soignait le lettrage et la mise en page qu'il n'avait pourtant pas appris. À dix-sept ans, contraint de travailler pour aider sa mère financièrement, il avait quitté le lycée Louis-Barthou de Pau sans diplôme. L'autodidacte qu'il était s'était construit sa propre culture graphique. Il avait appris seul, mais avec une détermination sans faille, les techniques qui lui manquaient. Le principe de déconstruction instauré par le mouvement Dada avait laissé en lui une trace prégnante et il ne manquait pas de l'appliquer à ses propres compositions. Dans une de ses rares interviews, il expliquait vouloir « susciter un plaisir esthétique » chez le lecteur. Comme lorsqu'il avait illustré pendant plusieurs années les chroniques cinéma de Michel Boujut dans les colonnes de *Charlie Hebdo*. Il ne s'agissait d'a lleurs pas d'illustration *stricto sensu* : tous les deux faisaient une critique du film qu'ils avaient vu ensemble, Michel Boujut par son texte et mon père par son dessin.

Dessin de presse paru dans *Charlie Hebdo* en octobre 2010
© Honoré

Une image signifiante

Avec ses rébus littéraires proposés pendant plus de trente ans dans le magazine *Lire*, il abordait l'exercice de manière inédite, cherchant à obtenir une forte cohérence graphique : la représentation unifiée des différentes syllabes du rébus composant le nom d'un auteur ou le titre d'un livre constitue en effet une image en soi. Un paysage bucolique, une vue de bord de mer, une scène incongrue dans laquelle un rat scie un nœud (Racine)...

Le Graal, pour lui, était de parvenir à réaliser une image qui ne soit pas strictement illustrative mais signifiante par elle-même, parfois même sans texte, sans la nécessité d'une quelconque explication.

Le processus de création ne semblait pas être une souffrance pour lui, mais paraissait au contraire lui apporter une grande joie, sûrement due à la satisfaction d'avoir résolu le problème face auquel il s'était volontairement placé. Le plaisir de chercher et de trouver, c'était le moteur de sa créativité. Son contentement était d'autant plus grand qu'il était exigeant dans son travail et qu'il n'avait de cesse de se perfectionner.

Pour moi, enfant, il ne travaillait jamais puisqu'il travaillait tout le temps. Je savais qu'il cherchait en permanence une idée de dessin : pour un rébus, pour un livre ou pour *Charlie Hebdo*. Il était entièrement tendu vers sa recherche, son esprit en parallèle du monde extérieur. L'idée infusait en lui sans qu'on s'en aperçoive. Il me disait : « Je cherche des idées. » Cette quête prenait par cette formulation un aspect concret et l'idée devenait ainsi un objet matériel. Cette expression m'avait toujours semblé être une phrase comme une autre, une phrase banale que tout père aurait prononcée à sa fille.

Il feuilletait les magazines d'actualité à la recherche d'une image ou d'un fait marquant sur lequel il effectuerait un de ses cinq dessins hebdomadaires publiés dans *Charlie Hebdo*. Pour son rébus mensuel, il épluchait les dictionnaires pour trouver un mot rare (le nom d'une ethnie, de la partie anatomique d'un animal, le nom très spécifique d'un outil...). Pour représenter une syllabe, il cherchait à décrire le même son de manière différente d'un rébus à l'autre, si possible. Il était guidé par ce plaisir perpétuel de la découverte, il faisait de tout un mystère à déchiffrer. Comme dans l'OuLiPo*, pour créer, il s'imposait des contraintes qui devenaient des guides.

Le plaisir, moteur de sa créativité

Une fois l'idée trouvée, il pouvait se consacrer au dessin à proprement parler et, dès lors, selon ses propres termes, il n'avait plus besoin de se concentrer : il écoutait la radio ou la télé.

En réalité, tout le processus était source de plaisir, notamment la partie artisanale : dessiner au crayon à papier, gommer, découper, recoller, encrer... Un contentement de créer de ses mains un objet. Il avait commencé par être dessinateur industriel pour les Gaz du Sud-Ouest à Pau, un métier où, de la même manière, tout était très artisanal à l'époque : il tirait des plans sur des bandes de papier de plusieurs mètres de longueur, les canalisations de gaz étaient indiquées par d'étroits morceaux de ruban adhésif, la géographie des sites était restituée d'après les relevés des géomètres, complétée des noms des lieux et des cours d'eau sur des plans en coupe ou de haut. En cas d'erreur, pas question de recommencer intégralement, la feuille était alors délicatement grattée avec une lame de rasoir.

Il était très curieux de tout et aimait beaucoup le graphisme. Les images en général le fascinaient, il en archivait beaucoup et les stockait dans des boîtes à chaussures classées par thématiques.

Rébus paru dans le magazine *Lire*
(Maurice Genevoix : « mort-hisse-jeu-neuf-oies »)
© Genevoix & Honoré, *Lire*

L'Ouvroir de littérature potentielle, ou « *OuLiPo* », est le nom d'un groupe féru des lettres et des jeux de mots, constitué par Raymond Queneau et Georges Perec notamment, en 1960

HONORÉ
EN QUELQUES DATES

1941 : naissance à Vichy

1967 : départ de Pau et installation à Paris

1983 : premier rébus dans le magazine *Lire*

1992 : début de sa collaboration permanente avec *Charlie Hebdo*

2015 : décès lors de l'attentat contre *Charlie Hebdo*

Bibliographie :

1995 : *Ouvert le jour et la nuit*, textes de Rufus, Glénat

2001 : *Cent rébus littéraires*, Arléa

2002 : Alexandre Vialatte, *Bestiaire*, Arléa

2006 : *Cent nouveaux rébus littéraires*, Arléa

2007 : Antonio Fischetti, *La Symphonie animale*, Vuibert

2011 : *Je hais les petites phrases*, Les Echappés

2012 : Will Cuppy, *Comment attirer le wombat*, Wombat

2016 : *Petite Anthologie du dessin politique*, La Martinière

Il pouvait garder un objet parfaitement inutile, simplement parce qu'il le trouvait beau. La question esthétique l'emportait.

Une réelle unité entre le sujet et le traitement transparaît dans son travail. Son dessin politique, très construit, faisait naître en lui la satisfaction de relier le fond à la forme. Des décors très travaillés, tout aussi signifiants que le premier plan. Les détails de son dessin ne sont pas anodins, au contraire ils sont là pour rappeler le contexte et même pour l'incarner. La mise en perspective constituait le cœur de sa démarche. Prendre de la hauteur pour se rapprocher de l'essentiel et le faire émerger, en créant un monde à part : le sien. Dans la famille de ceux construits par Topor, Sempé, Gébé ou Willem…

L'âge d'or des dessinateurs de presse

Porté par le désir profond et précoce d'être dessinateur, il s'imprégnait de tout ce qu'il voyait. Sa vie nourrissait son travail et vice versa. L'émulation créative et politique du début des années 1960 l'avait profondément marqué. Mon père aimait me raconter que la photo étant rare à cette époque, la moindre affiche de cinéma ou de publicité était dessinée, comme tous les articles, du jardinage au voyage en passant par l'infographie, cartes et diagrammes tous réalisés à la main. Le dessin que l'on appelait d'humour n'était pas non plus en reste. La politisation des consciences à la suite des guerres d'Algérie et du Vietnam avait conduit à l'émergence de nombreuses revues politiques, dans lesquelles les dessinateurs tenaient une place de choix. Tout l'engagement humaniste de mon père basé sur le féminisme et la lutte contre le racisme était d'ailleurs né à cette époque-là.

Mon père se remémorait que la créativité incroyable de cette période nourrissait l'imagination des artistes, leur ouvrant un monde de possibilités. À partir des années 1970, il pouvait vivre pleinement de son dessin.

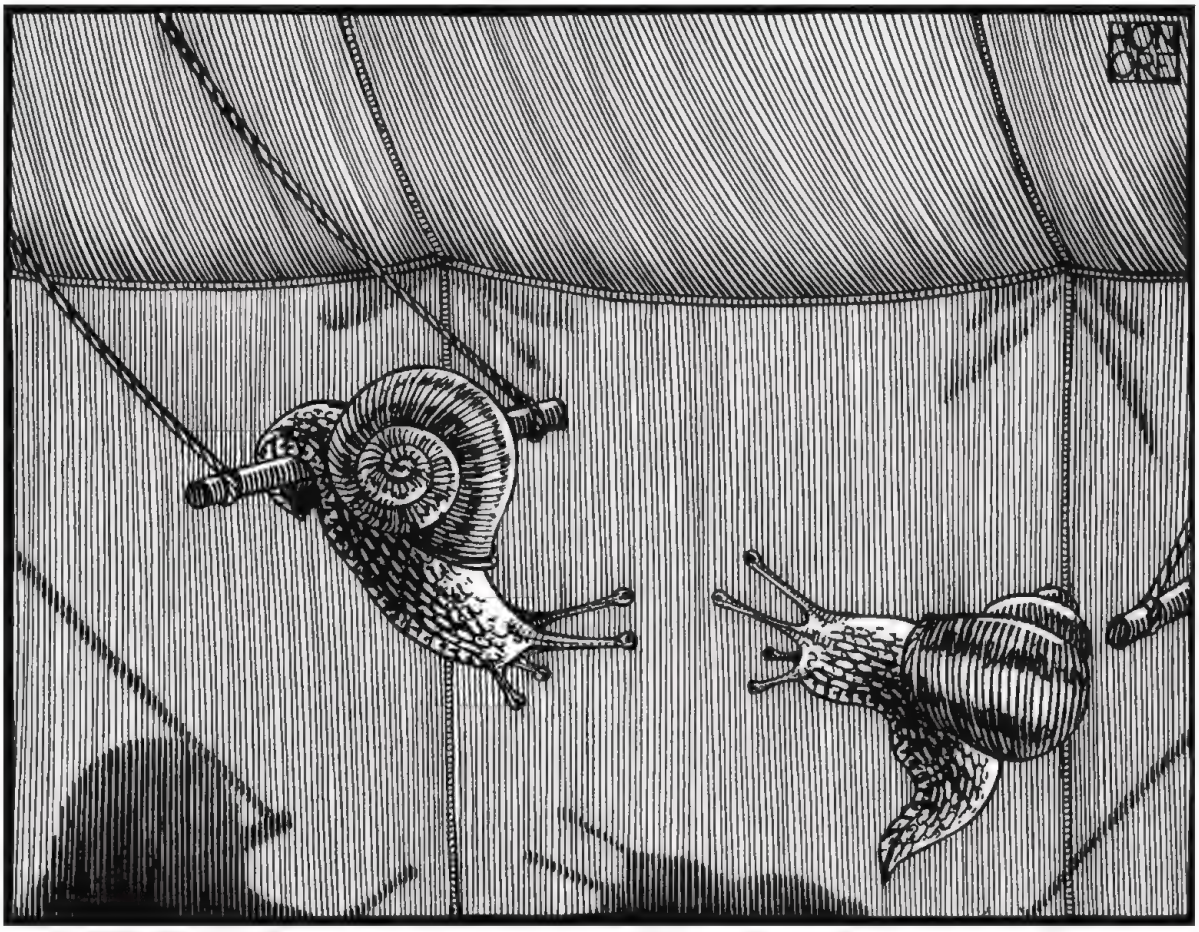
Mon père ne cessait de souligner l'extraordinaire liberté dont cette génération de dessinateurs de presse a bénéficié. Il craignait depuis longtemps déjà que cet âge d'or ne fût qu'une parenthèse.

Dans les années 1980, il avait effectué de nombreuses illustrations pour la presse économique (*Les Échos*, *L'Expansion*) et littéraire (*Lire*, *Le Magazine littéraire*), et plus ponctuellement des dessins de commande.

Les années 1990 avaient constitué un véritable tournant dans sa carrière. Même s'il avait toujours d'une manière ou d'une autre fait du dessin politique, c'est surtout à partir de la sortie de *La Grosse Bertha* lors de la première guerre du Golfe en 1991 et de la publication de *Charlie Hebdo* en 1992 qu'il avait pu s'y consacrer pleinement. Dans ces journaux, il n'illustrait plus le texte d'un rédacteur, il devenait son propre

Dessin de presse paru dans *Charlie Hebdo* en décembre 2006
© Honoré

Dessin inédit, recherche personnelle
© Honoré



auteur et exprimait son point de vue : il n'était plus guidé que par l'indignation qu'avait pu provoquer en lui tel ou tel événement de l'actualité du moment.

Cette liberté d'être son propre créateur, tant dans le sujet abordé que dans la forme choisie, était très précieuse pour lui. Laisser une vraie place à la singularité du dessinateur a constitué, dès sa création, l'ADN de *Charlie Hebdo*, notamment grâce aux espaces prédéterminés dont chacun disposait et permettant à ce dernier de s'exprimer en totale liberté.

Un onirisme réaliste où les animaux ont une place de choix

Cependant, il appréciait aussi d'associer son regard à celui d'écrivains ou de journalistes dont il partageait la vision du monde. Le hasard des rencontres et la volonté des éditeurs l'avaient conduit à illustrer à plusieurs reprises des textes littéraires ou scientifiques mettant en scène des animaux : dans le *Bestiaire* d'Alexandre Vialatte, dans *Comment attirer le wombat* de Will Cuppy et dans *La Symphonie animale* d'Antonio Fischetti où il est question de l'acoustique chez les animaux.

Ses dessins y sont à la fois très précis quant à la représentation physique de l'animal et pourtant profondément surréalistes, au sens donné par André Breton. Cet onirisme réaliste parcourt tout son travail, quel que soit le thème traité.

Né en 1941, il avait été mis en pension dans une ferme de l'Allier par sa mère qui voulait le protéger des privations de l'après-guerre. Bien que très jeune, il avait adoré y vivre, proche de la nature, libre. Il aimait y observer les insectes et les oiseaux. Toute sa vie, il avait été très curieux de leur mode de vie. À travers son dessin, il défendait toujours celui qu'il considérait comme le plus faible, les animaux faisant partie de cette catégorie. Dans les abattoirs où les animaux sont mis à mort sur un mode industriel, ces derniers sont traités comme des objets, des êtres sans sensibilité, ce qui le scandalisait.

Pouvoir exprimer son point de vue, même modeste, redonner par ce biais la parole à un lecteur ignoré ou, pire, méprisé par les dirigeants politiques ou économiques, c'est ce qui l'encourageait à se colleter chaque semaine avec une actualité qui le désolait de plus en plus, où les petites phrases et les scandales s'enchaînaient à un rythme effréné, se chassant les uns les autres. Malgré tout, il continuait à croire au pouvoir éminemment consolateur du dessin de presse et, en ces temps très incertains, j'aime moi aussi m'y raccrocher. ■

Dessin extrait de *Comment attirer le wombat* (Will Cuppy, 2012)
© Cuppy & Honoré / Wombat

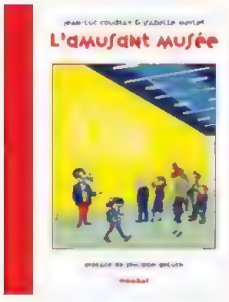
Par **Frédéric Bosser**

ON A AIMÉ...

L'AMUSANT MUSÉE

L'**ART**, MODE D'EMPLOI

Pour notre coup cœur du mois, notre regard s'est porté vers l'album ***L'Amusant Musée*** de **Jean-Luc Coudray** et **Isabelle Merlet** aux éditions Wombat pour sa fraîcheur, son humour, son ton, son côté irrévérencieux et, cerise sur le gâteau, sa qualité graphique. Ce cocktail détonnant devrait vous plaire...



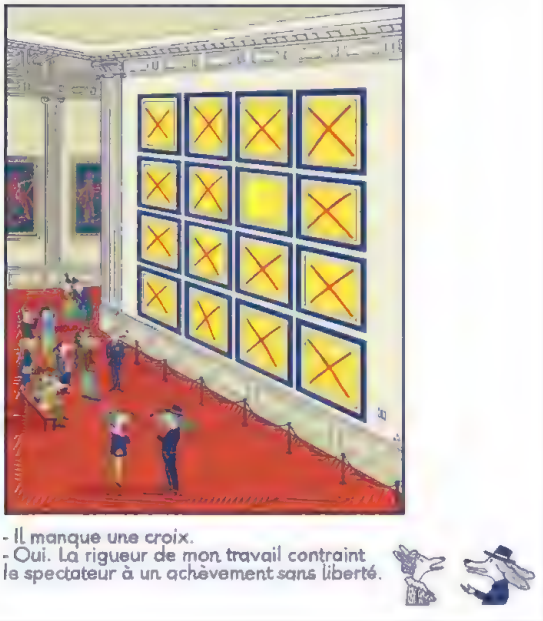
L'AMUSANT MUSÉE
PAR **JEAN-LUC COUDRAY**
ET **ISABELLE MERLET**
Éditions WOMBAT
Préface de Philippe Geluck,
128 pages couleurs, 17 €
Disponible

En peignant directement sur les parois ou les murs, l'homme de Neandertal puis les Égyptiens ont, tout en exprimant leur verve artistique, préservé leurs œuvres de la vente ou du vol. Ce n'est qu'au XVe siècle que, au dire des spécialistes, les œuvres deviennent transportables et signées, permettant la vente de l'art et donc la création d'un marché avec ses marchands, ses collectionneurs, ses amateurs, ses ventes aux enchères, ses spéculateurs...

Bien des années après, voire des siècles, ce marché de « la beauté » est toujours très actif avec ses surprises, ses mesquineries, ses fulgurances, ses spéculations et ses inepties. Cependant l'art, en grandissant, s'est débarrassé de tous ces critères, hormis celui du marché de l'art. La notion même de ce qu'est une œuvre d'art s'est aussi complexifiée et amplifiée par les actions de Marcel Duchamp, qui montre que c'est l'artiste qui fait l'œuvre et non le contraire, ou encore Andy Warhol, qui multiplie à l'infini ses images pour dénoncer la société de consommation.

En tâchant de comprendre les nouveaux critères de ce marché, **Philippe Coudray** imagine un livre peuplé d'œuvres qui n'existent pas encore ! Lesdites pièces étant destinées à un amusant musée qui n'existe pas non plus. Montage intellectuel complexe, non ?

Pour ce faire, il imagine des dialogues vivants entre artistes et visiteurs qu'il soumet en 2015 au talent graphique d'**Isabelle Merlet**. Connue pour ses couleurs pour Blutch (*Tif et Tondu*), Jean-Marc Rochette (*Le Loup*), Vincent Perriot (*Paci*), Hugues Micol (*Saint Rose*), Ruppert et Mulot (*La Technique du périnée*), Matthieu Bonhomme (*Charlotte Impératrice*), Catherine Meurisse (*Les Grands Espaces*)... excusez du peu, l'autrice domiciliée à Bordeaux nous révèle une autre facette de son talent dans un style plus loufoque, plus déjanté, avec une économie de couleurs travaillées en aplats. Sur son blog en date du 6 août, elle exprimait combien il lui avait été difficile de reprendre ses pinceaux après des années d'ordinateur grâce auquel il est sans cesse possible d'utiliser la fonction « retour arrière ». Avec cinq jours en moyenne par dessin, elle a aussi dû (re)apprendre la patience. Enfin, sur un post en date du 9 août, elle disait, en commentant *Les Ménines* de Vélasquez, combien le rouge était pour elle la couleur la plus difficile à traiter en aplats : « *Les pigments sont transparents, c'est une bataille pour ne pas tout envoyer balader. Ici, trois couches de trois rouges différents... Au final, ce n'est pas exactement la couleur que je souhaitais, mais comme je veux éviter le service psy de l'hôpital (en grève), j'ai jeté l'éponge !* » Très franchement, si elle ne nous avait rien dit, nous n'en aurions rien su...



- N'est-ce pas médiocre d'outrager ainsi Vélasquez ?
- L'avantage de la médiocrité, c'est qu'on ne peut l'outrager.

Une page extraite de ***L'Amusant Musée***

© Coudray & Merlet / Wombat

Une élection libre, extrait de *Tout va bien !*
© Mana Neyestani / Çà et Là Arte Éditions

MANA **NEYESTANI**
photographié par Marie Laverre
© Marie Laverre

Né en 1973 à Téhéran, **Mana Neyestani** a étudié l'architecture avant de devenir dessinateur et illustrateur au début des années 1990 pour des magazines culturels, politiques, littéraires et économiques. En 1999, il se lance dans le dessin de presse. Il sera emprisonné en 2006, pour un *strip* réalisé dans un magazine pour enfants qui servira de prétexte à des protestations antigouvernementales de la minorité azérie et à une répression sanglante du pouvoir. Arrivé en France en 2010 après un long périple pour fuir son pays, le dessinateur est aujourd'hui installé à Paris. Depuis son appartement, il fustige le pouvoir iranien à coups de caricatures cinglantes.

Propos recueillis et traduits de l'anglais par **Marie Laverre**

MANA NEYESTANI

UN **CARICATURISTE** EN EXIL

Mana, comment avez-vous débuté le dessin ?
Comme beaucoup d'enfants, je dessinais et peignais. Mon frère aîné, qui a treize ans de plus que moi, est lui aussi dessinateur. À l'époque, il faisait déjà des illustrations et des caricatures pour des magazines, et il collectionnait des tas d'albums. J'ai donc baigné dans la culture du dessin très jeune, et j'ai vite voulu en faire mon métier. Ma mère m'a encouragé à persévérer.

D'où viennent vos influences ? Dans votre style, on décèle du Joe Sacco et du Robert Crumb, tous deux bédéistes américains.
Vous me flattez ! J'adore ces auteurs et, pour moi, Crumb est un génie. Mais ils ne m'ont pas influencé car je les ai découverts sur le tard, après avoir quitté l'Iran. Mes influences proviennent plutôt de Brad Holland et du peintre espagnol Francisco de Goya.

Quand vous étiez enfant, était-il facile de vous procurer des bandes dessinées ou des livres d'art ?
Avant la révolution, oui. Après l'avènement de la République islamique, en 1979, avoir accès aux livres est devenu beaucoup plus difficile. Heureusement qu'Internet est arrivé. Cela rend les informations et l'art plus accessibles.

Pourtant Google et les réseaux sociaux sont souvent fermés en Iran.
On trouve des moyens de contourner cette censure. Les internautes utilisent des antifiltres. C'est une cyberguerre.

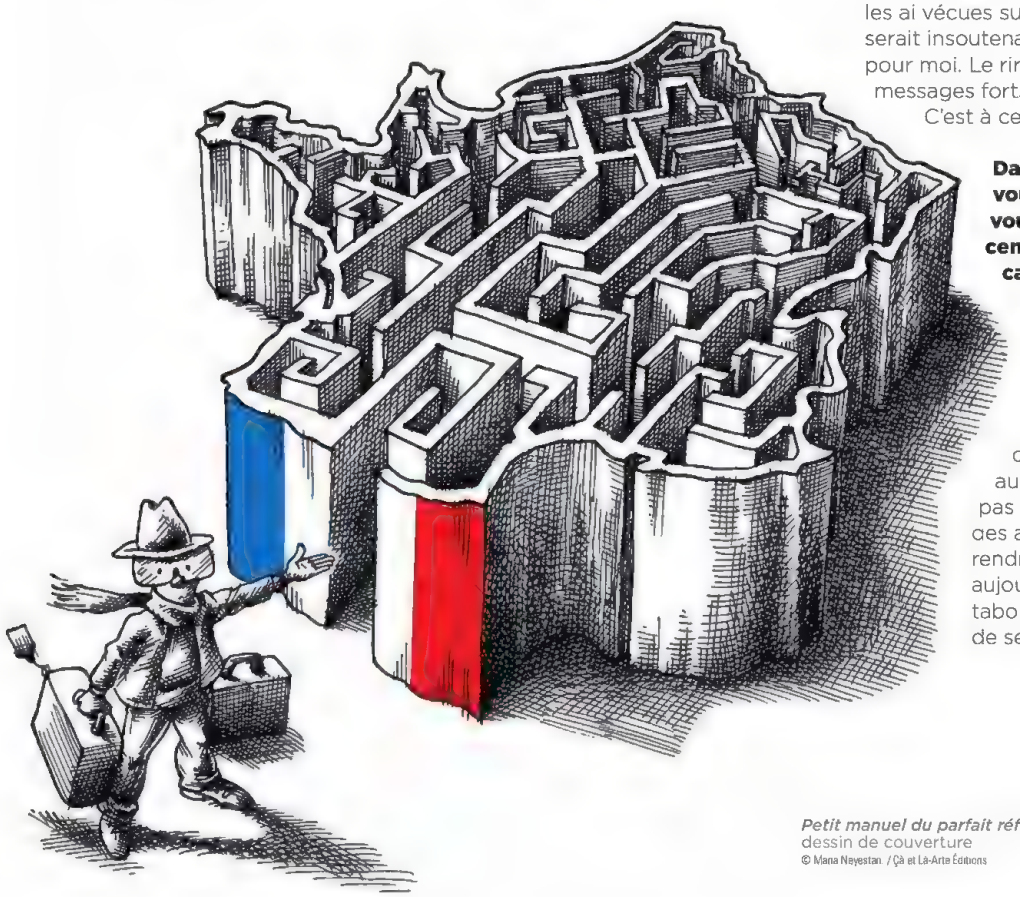
Vous travaillez, aujourd'hui, principalement sur Internet. C'est presque devenu votre « pays ».
Oui, un pays sans frontières… Je passe beaucoup de temps sur Internet. Je m'informe sur l'Iran, je poste mes dessins et critique librement la politique de mon pays, en donnant accès à cette critique aux lecteurs iraniens. Vous savez, on trouve peu d'informations fiables sur l'Iran depuis le pays même. Les informations proviennent de sites basés à l'étranger et dirigés par des Iraniens en exil. Elles sont ensuite renvoyées vers l'Iran, afin de permettre aux gens de s'informer.

En parlant de frontières, dans votre *Petit manuel du parfait réfugié politique*, vous racontez vos déboires de demandeur d'asile auprès de l'administration française. Vous attendiez-vous à être baladé autant de bureau en bureau ?
La bureaucratie française est mondialement reconnue pour sa complexité ! Ce livre est, aujourd'hui, loin de la réalité car je suis arrivé en 2010, et les choses ont dû changer depuis. En pire, j'imagine. Les lois sur l'immigration et le droit d'asile évoluent très vite. Nous sommes le jouet des politiciens, des pions qu'on agite sur un échiquier à chaque nouveau mandat présidentiel.

Les demandeurs d'asile sont le jouet des politiciens, **des pions qu'on agite** sur un échiquier à chaque nouveau mandat présidentiel.

Malgré tous les ennuis que vous avez rencontrés ces dernières années, l'humour persiste dans vos livres. Comment faites-vous pour prendre au second degré des situations aussi terribles ?
Quelle que soit la situation, j'arrive toujours à me rappeler de moments drôles, même dans les périodes les plus difficiles. Le rire rend les épreuves plus supportables. Si je racontais les choses telles que je les ai vécues sur le moment, cela serait insoutenable pour le lecteur et pour moi. Le rire aide à délivrer des messages forts de manière subtile. C'est à cela que sert l'humour.

Dans une interview, vous dites que vous vous êtes longtemps censuré dans vos caricatures. Comment fonctionne l'autocensure ?
C'est difficile à expliquer. Même lorsqu'on pense ne pas se censurer, on le fait. C'est un automatisme qui n'est pas conscient. J'ai mis des années à m'en rendre compte. Encore aujourd'hui, j'ai des tabous. C'est difficile de se battre contre ça.



Petit manuel du parfait réfugié politique, dessin de couverture
© Mana Neyestani / Çà et Là-Arte Éditions

La Famille du prisonnier (pour Ahmad Zeidabadi, journaliste iranien emprisonné), extrait de *Tout va bien !*
© Mana Neyestani / Çà et Là-Arte Éditions

Haute couture, extrait de *Tout va bien !*
© Mana Neyestani / Çà et Là-Arte Éditions

Pourtant, la censure, en Iran, a incité de nombreux artistes, notamment des réalisateurs, à créer des formes inédites de narration. C'est par exemple le cas du cinéaste Abbas Kiarostami. Kiarostami, même lorsqu'il faisait un film à l'étranger, disait éviter certains sujets. La sexualité, par exemple, n'est pas exprimée dans ses films. Comme beaucoup d'artistes, il a dû composer avec les interdits, ce qui lui a permis de créer son propre style. J'adore Kiarostami, mais il n'était pas spécialement un réalisateur subversif. Sa réflexion était plutôt métaphysique. Un réalisateur comme Panahi rencontre plus de problèmes avec le pouvoir, car il traite de façon directe de la société iranienne. En Iran, la plupart des artistes utilisent des métaphores. Rien n'est jamais abordé frontalement car ce serait trop dangereux. C'est très intéressant, mais il ne faut pas s'enfermer dedans. C'est pourquoi j'essaie d'explorer d'autres styles, d'être plus expressif. Par exemple, dans mon livre *Tout va bien !*, j'explore des territoires qui m'étaient inconnus, comme caricaturer des politiciens ou des religieux.

EN SAVOIR PLUS

Mana Neyestani est également présent sur Instagram : **@neyestanimana**, sur Facebook, et est soutenu par l'association Cartooning for Peace : **www.cartooningforpeace.org/dessinateurs/mana-neyestani/**

LES LIVRES DE MANA NEYESTANI

PETIT MANUEL DU PARFAIT RÉFUGIÉ POLITIQUE

Éditions ÇÀ ET LÀ-ARTE ÉDITIONS, Livre broché, 144 pages N&B et couleurs, disponible

TOUT VA BIEN !

Éditions ÇÀ ET LÀ-ARTE ÉDITIONS, Livre broché, 440 pages couleurs, disponible

UNE MÉTAMORPHOSE IRANIENNE

Éditions ÇÀ ET LÀ-ARTE ÉDITIONS, Livre broché, 204 pages N&B, disponible

Le rire rend les épreuves plus supportables. Si je racontais les choses telles que je les ai vécues sur le moment, cela serait insoutenable pour le lecteur et pour moi.

C'est autorisé en Iran ?
Surtout pas ! Les politiciens et les mollahs sont intouchables. Il est strictement interdit de se moquer d'eux. Ils ont le pouvoir de faire fermer un magazine ou un journal. J'ai fait ces dessins en dehors de l'Iran. Il y a toutefois des zones grises. Si un politicien se trouve dans la ligne de mire du pouvoir, les dessinateurs ont le droit de le caricaturer. Mais si, soudain, il retourne dans les petits papiers du pouvoir, vous n'avez plus le droit de vous moquer de lui. C'est très fluctuant et aléatoire.

Tellement aléatoire que vous avez été condamné, en 2006, à cause d'un dessin pour enfants. Vous vous attendiez à ce que le pouvoir se serve de ce dessin contre vous ?
Non, je ne l'ai pas vu venir. L'Iran est un pays imprévisible où le droit à l'expression est limité, pour tout le monde. Il suffit de regarder le système électoral. Le Guide suprême choisit les candidats à la présidentielle, et le peuple est autorisé à voter à l'intérieur des limites qu'il a définies. Je vous laisse imaginer l'espace dont bénéficient les dessinateurs...

Le Petit Caillou, extrait de *Tout va bien !*
© Mana Neyestani / Çà et Là Arte Éditions

Planche extraite de *L'Araignée de Mashhad*
© Mana Neyestani / Çà et Là-Arte Éditions

VOUS SAVEZ QUE MA PREMIÈRE VICTIME S'APPELAIT AUSSI KARIMI ?
À BIENTÔT, MADAME KARIMI.
ON Y VA.
TU VAS BIEN ?
SI ON VEUT.
C'ÉTAIT DUR, NON ? C'ÉTAIT PÉNIBLE...
PÉNIBLE, OUI.

L'ARAIGNÉE DE MASHHAD
Éditions ÇÀ ET LÀ-ARTE ÉDITIONS, Livre broché, 164 pages N&B et couleurs, disponible

Quelle est, aujourd'hui, la situation de vos confrères restés en Iran ?
Cela ne va pas mieux. Ils sont en danger et souffrent de difficultés financières. C'est déjà assez difficile de vivre du dessin dans une démocratie, alors en Iran... Cela dit, être dessinateur, où que vous soyez, n'est pas un métier sûr pour votre sécurité. La caricature peut facilement être mal interprétée par le grand public ou manipulée contre son auteur par les autorités. En France, *Charlie Hebdo* en a fait les frais. Certains prennent le droit d'agir contre vous sous prétexte qu'ils n'aiment pas votre art.

Votre livre, *L'Araignée de Mashhad*, est inspiré d'un film documentaire réalisé il y a quelques années sur un fait divers. Pourquoi adapter un film documentaire en bande dessinée ?
Il y avait un vrai potentiel dramatique dans cette histoire. C'est un polar : l'histoire d'un homme qui a assassiné seize prostituées dans la ville sainte de Mashhad. Cet homme a été soutenu par l'opinion publique qui a vu dans son acte un devoir, une prouesse. Le film, tel qu'il a été réalisé, parle de la société et non du meurtrier. Il montre comment les êtres humains, en groupe, peuvent faire preuve de peu de discernement et de haine. C'est un sujet qui résonne beaucoup en moi car il fait écho à ma propre histoire. Et puis, c'était un vrai challenge d'ajouter de la tension à un récit principalement composé d'interviews en plan large. J'ai dû inventer des scènes entre les entretiens, afin de rendre le récit plus dynamique.

Pourquoi ne faites-vous quasiment jamais d'aplats ?
Parce que je ne suis pas bon avec les couleurs. Le noir et blanc et les traits sont plus proches de mon univers spirituel et mental. Cela crée de la tension.

Comment se fait-il qu'après quatre livres publiés en France, vous ne soyez pas plus connu ici ?
Je ne sais pas trop. Probablement parce que mon sujet de prédilection est l'Iran et qu'en dehors de ces quatre livres, je dessine surtout pour des Iraniens.

Pourtant Çà et Là vous a publié dès votre arrivée en France.
J'ai eu beaucoup de chance. Je venais de terminer *Une métamorphose iranienne*, BD dans laquelle je raconte ce qui m'est arrivé en 2006. En arrivant à Paris, j'ai cherché un éditeur. J'ai contacté Çà et Là, et ils m'ont répondu dans les dix minutes. Nous nous sommes rencontrés le lendemain, et voilà !

Gustave Doré par Nadar, vers 1860-1870
© Bnf, dpt Estampes et photographie

Doué d'une grande audace artistique et d'une ambition débordante, le caricaturiste **Gustave Doré** a imposé sa marque à la littérature illustrée du XIXe siècle. Ses œuvres de jeunesse, rééditées depuis peu, expriment les particularités de celui qui fut un illustrateur aux effets graphiques inventifs et un pionnier de la bande dessinée.

Par **Franck Knoery**, conservateur de la bibliothèque des Musées de Strasbourg

GUSTAVE DORÉ

EN LIBERTÉ : LES PUBLICATIONS DE JEUNESSE

La simple mention du nom de Gustave Doré (1832-1883) convoque un vaste imaginaire où s'entremêlent récits d'aventures, contes, légendes ou fables peuplés de personnages truculents, d'animaux anthropomorphes et de fantômes évoluant dans des paysages de ruines médiévales, des vallées escarpées ou des sous-bois de forêts rhénanes. L'artiste originaire de Strasbourg a en effet consacré l'essentiel de son œuvre graphique à illustrer un imposant corpus littéraire dont il a défini la liste et programmé le cycle de parution dès le milieu des années 1850. Avec cette entreprise, qui a mobilisé les meilleurs éditeurs et plusieurs dizaines de graveurs, Doré a intimement lié son œuvre à celles de Cervantès, L'Arioste, Dante, Rabelais ou La Fontaine. Plus largement, il a incontestablement imposé sa marque à l'édition illustrée du XIXe siècle[1]...

Sur le rôle des éditeurs et graveurs de Doré, voir François Fossier, « Doré et ses traducteurs », *Actes du colloque international Gustave Doré 1883-2013*, Lyon, Centre de recherche et d'histoire intermédias de l'École Émile Cohl, 2013, pp. 64-69

Fig. 05 · **Gustave Doré**, ***La Ménagerie parisienne***,
Paris, au bureau du *Journal pour rire*, 1854, bibliothèque des Musées de Strasbourg
© Photo Mathieu Bertola

Moins célébrées, ses œuvres de jeunesse n'ont été réévaluées qu'assez récemment. Jusqu'alors, ces dernières étaient essentiellement envisagées sous l'angle d'un argumentaire venant alimenter le mythe du génie précoce et autodidacte. Dans la multiplication des détails sur sa jeunesse, la journaliste américaine Blanche Roosevelt – auteure de la première biographie de Gustave Doré, en 1885 – a construit, à son tour, le récit miraculeux d'un garçon parvenu au succès sans formation artistique et malgré des résistances familiales. Une interprétation romanesque, déjà façonnée par Doré lui-même, qui a durablement guidé l'appréhension de son œuvre.
Des études et rééditions se sont récemment proposé de réévaluer sa production de jeunesse en la resituant dans la chronologie de l'histoire des pionniers de la bande dessinée[2] ou, avec une perspective critique et comparative, dans l'histoire des arts graphiques et de l'édition sous le Second Empire[3]. Les mécanismes narratifs, l'économie du rapport texte-image, l'audace et la radicalité des procédés graphiques de cet ensemble ont ainsi été plus précisément soulignés.

Caricature et satire, des traditions républicaines

Loin d'être une activité strictement alimentaire, la gravure de presse a permis de rattacher les premiers dessins de caricatures de Doré à la tradition satirique républicaine, qui s'est développée dès les années 1830 à l'initiative de l'éditeur Charles Philipon. Lorsque ce dernier emploie le jeune artiste, rencontré lors d'un séjour à Paris en 1847, pour son nouveau titre à paraître *Le Journal pour rire*, il lui fait bénéficier de l'expérience éditoriale et des moyens de diffusion des imprimeries Aubert. Surtout, il met Gustave Doré au contact des plus importants dessinateurs de presse de l'époque, notamment de Nadar qui s'emploie à former et défendre le jeune garçon.
À la différence de *La Caricature* et du *Charivari*, le nouvel hebdomadaire de Philipon veut élargir son lectorat en mettant en avant la caricature de mœurs et les chroniques amusantes. Si la ligne politique y est moins lisible, le journal continue d'instiller un message républicain et de régulières attaques, plus ou moins dissimulées, contre « Napoléon le Petit » et son entourage.

[2] Les éditions 2024, spécialisées dans la bande dessinée, s'attachent à rééditer, depuis 2014, les albums de Gustave Doré dans des versions soignées et lisibles.
[3] Voir notamment David Kunzle, « Caricature et bande dessinée autour du *Journal pour rire* », dans *Doré. L'imaginaire au pouvoir*, cat., Paris, musée d'Orsay, Flammarion ; Ottawa, musée des Beaux-Arts du Canada, 2014, pp. 42-44, ainsi que les contributions de Philippe Kaenel et Laurent Baridon aux *Actes du colloque international Gustave Doré 1883-2013*, Lyon, op. cit. Les albums *La Ménagerie parisienne* et *Les Différents Publics de Paris* ont été réédités par les musées de Strasbourg, en 2019, et accompagnés d'études de Franck Knoery et Philippe Kaene

Ci-dessous : Fig. 03 : **Gustave Doré**, ***Les Travaux d'Hercule***
Paris, Aubert, 1847, bibliothèque des Musees de Strasbourg
© Photo Mathieu Bertola

Page de droite . Fig. 02 . **Gustave Doré**,
Papiers peints comiques, Paris, Aubert et Cie, 1850,
Musée d'art moderne et contemporain, Strasbourg
© Photo Mathieu Bertola

Doré, dont le père s'inquiète des prises de position passées de son nouvel employeur, ne s'aventure qu'exceptionnellement sur le terrain politique[4]. Ses très régulières contributions ressortent davantage de la caricature de mœurs ; elles prennent la forme de vignettes et, surtout, de nombreuses petites séquences d'histoires en images à la manière de Nadar. Certaines d'entre elles sont encore nettement sous l'emprise du dessin de Grandville, que Doré imitait dans ses premiers carnets. Il lui emprunte notamment le principe des « histoires naturelles », qui permet de représenter les groupes sociaux en parodiant les planches pédagogiques qui comparent les espèces animales ou les alignements de spécimens naturalisés des muséums. Le détail de la petite séquence parue dans le numéro 7 du 18 mars 1848 relève de ce type d'organisation métaphorique *(fig. 01)*. Outre ces petites suites narratives, Doré a également dessiné pour l'hebdomadaire – ou pour des éditions parallèles comme *Les Papiers peints comiques* – des planches plus originales et de grandes dimensions représentant des foules *(fig. 02)*. Ces dernières constituent autant de portraits collectifs (public de concert, fête de village, visites d'ateliers d'artiste…) préfigurant l'album *Les Différents Publics de Paris*.

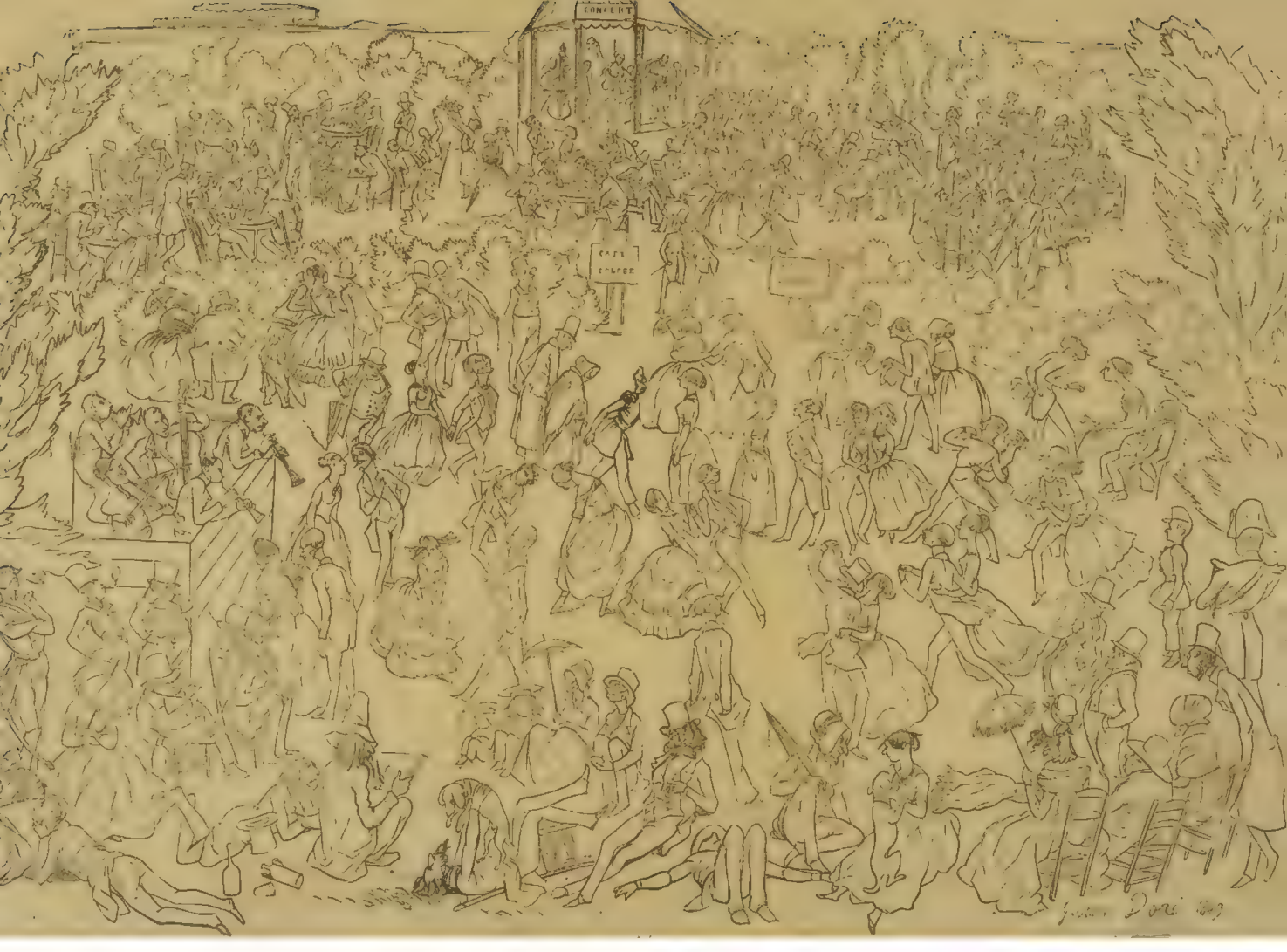
[1] Philippe Kaenel, *Le Métier d'illustrateur 1830-18801*. Rodolphe Töpffer, J.-J. Grandville, Gustave Doré, Genève, Librairie Droz, 2005, p. 398

Un pionnier de la bande dessinée

Leurs compositions dynamiques soulignent les mouvements contradictoires de personnages agités réduits à quelques traits. L'œil du lecteur y est attiré par la multitude de situations secondaires et de détails amusants. Ces contributions portent également la marque d'une certaine modernité qui prendra des formes plus radicales encore avec les *Des-agréments d'un voyage d'agrément* ou l'*Histoire pittoresque, dramatique et caricaturale de la sainte Russie*.

Auteur de quatre fameux albums de récits séquencés en images, Gustave Doré figure en bonne place dans la généalogie des pionniers de la bande dessinée, dont les jalons les plus identifiés sont le Genevois Rodolphe Töpffer, à partir de 1827, et le dessinateur Cham, à la fin des années 1830. Doré s'inscrit dans cette histoire dès 1847, et il en enrichit immédiatement le genre (au point parfois d'en détourner les principes) de procédés graphiques et narratifs inédits. *Les Travaux d'Hercule*, publié par Aubert, constitue le premier ouvrage de cette courte série de publications. Paru l'année même de sa rencontre avec Philipon, l'album au format oblong déploie, en effet, un récit d'images légendées parodiant les célèbres

Fig. 01 : **Gustave Doré**, détail de la gravure « Cours d'histoire naturelle », parue dans *Le Journal pour rire*, n° 7, 18 mars 1848, bibliothèque des Musées de Strasbourg
© Photo Mathieu Bertola



aventures du demi-dieu *(fig. 03)*. Ce dernier y est converti en un antihéros bedonnant, engagé dans un pari absurde avec son frère. Contre toute attente, et un peu malgré lui, il exécute ces travaux avec succès. Outre le caractère grotesque donné à chaque protagoniste, plusieurs effets graphiques audacieux y sont déployés : le mouvement quasi abstrait dans lequel virevolte le lion de Némée avant de se fossiliser dans une forme hiéroglyphique, la décomposition du mouvement de la course d'Hercule amaigri par la poursuite de la biche aux pieds d'airain, la réduction à une tache noire de la silhouette du héros sorti des écuries d'Augias…

Avec *Des-agréments d'un voyage d'agrément*, paru en 1851, il repousse plus loin encore les limites du genre. Le récit d'un petit-bourgeois, artisan passementier, entreprenant un périple vers la Suisse, donne l'occasion d'exploiter le grotesque d'une multitude de situations. Mais l'inventivité graphique y domine encore. La planche 10 est ainsi maculée d'une empreinte de chaussure qui n'est autre que celle de l'un des personnages du récit, rencontré par le protagoniste au cours d'une excursion et qui, dégringolant du flanc de la montagne, piétine le carnet dans lequel notre promeneur consignait ses impressions.

[5] Voir Laurent Baridon, « Un iconoclaste au pays des icônes : originalité et postérité des procédés visuels » dans *Histoire pittoresque, dramatique et caricaturale de la sainte Russie* (1854) », op. cit., pp. 58-63.

[6] Sur le plan de publication de Doré, voir Michèle Lavallée, « Des livres "Doré partout" », *Gustave Doré 1832-1883*, cat., musées de Strasbourg, 1983, pp. 223-226

Doré, un inventeur de jeux visuels

L'ouvrage le plus monumental de cette série demeure l'*Histoire pittoresque, dramatique et caricaturale de la sainte Russie*, récit satirique en près de cinq cents vignettes gravées, publié en 1854 au moment de la guerre de Crimée. Présentant le peuple russe comme une horde barbare et sanguinaire, l'auteur y multiplie les scènes de batailles et croisements de fer avec un goût prononcé pour l'épique *(fig. 04)*. On peut y voir d'autres jeux visuels associant le lecteur. Une tache noire recouvre partiellement l'énumération des peuplades et tribus fédérées par l'Empire. Le lecteur comprend, aidé par la légende, que l'auteur se serait assoupi, heurtant l'encrier venu se répandre sur la page. Enfin, la page maculée de rouge censée représenter la suite du règne d'Ivan le Terrible constitue le geste graphique le plus radical de ce volume[5].

À partir du milieu des années 1850, Gustave Doré engage son ambitieux programme d'illustration des chefs-d'œuvre de la littérature, dont il porte la liste à près de quarante titres[6]. Mais cette entreprise s'accompagne de quelques autres tentatives, confirmant qu'il cherchait alors à diversifier sa production et que sa stratégie éditoriale n'était pas encore clairement définie. Il se consacre en effet à la réalisation de deux albums relevant des typologies sociales héritées de Balzac et de Léon Curmer, ou encore des taxonomies de Cuvier et Lavater adaptées à la caricature. Grandville en avait donné de nombreuses déclinaisons zoomorphiques et Daumier, des séries de groupes sociaux (gens de Justice, bohémiens,

Page de droite : Fig. 06 : **Gustave Doré**, ***Les Différents Publics de Paris***, Paris, au bureau du *Journal amusant*, 1856, bibliothèque des Musées de Strasbourg
© Photo Mathieu Bertola

artistes, etc.). *La Ménagerie parisienne* paraît en 1854 aux éditions du *Journal pour rire* sous la forme d'un album oblong rassemblant vingt-quatre planches lithographiques. Doré y développe l'analogie animalière, mais se distingue du modèle des figures hybridées de Grandville en soulignant le caractère animalier de ses personnages par les attitudes, postures, comportements collectifs et vêtements de ses sujets. Il s'appuie aussi sur les légendes des planches : « *Rats peintres (alias rapins)* » pour les peintres académiques, « *Merlan* » pour le coiffeur, on encore « *Pies* » pour les lavandières, puisant dans le registre langagier populaire.

Exploration des sociabilités urbaines

On y trouve des motifs récurrents comme celui des groupes constitués en meutes (de loups ou de lions) pour désigner des bourgeois attroupés autour de dames aux robes chatoyantes. Une certaine sensibilité sociale y est perceptible : le peuple des rues – égoutiers, enfants en guenilles – y est représenté par des métaphores attachantes *(fig. 05)*. Paru deux ans plus tard, *Les Différents Publics de Paris* développe, dans les mêmes format et procédé, un inventaire des publics de la capitale : lecteurs de bibliothèque, spectateurs de l'Opéra, des théâtres ou de l'hippodrome *(fig.06)*. Il y explore les sociabilités urbaines que ces lieux de divertissement permettent, en soulignant les représentations sociales qu'elles charrient.

Aujourd'hui accessibles au lecteur contemporain, les albums de jeunesse de Gustave Doré donnent à voir – à travers une audace graphique encore insouciante des exigences éditoriales imposées par le genre très codifié de la littérature illustrée – la pleine liberté d'un artiste à l'ambition débordante. Enjambant les cloisons qui séparent traditionnellement les fonctions d'auteur et d'illustrateur, cette production de jeunesse se joue des cadres imposés à la plupart des artistes, soumis aux schémas hiérarchiques et aux catégories de l'art académique. L'œuvre graphique de Doré remet en cause les usages aussitôt qu'il assimile les modèles, déborde littéralement des cases que l'on vient d'inventer et bouscule la bande dessinée qui n'existe pas encore... Loin de pouvoir être réduite à une étape expérimentale, la production graphique de Doré des années 1850 constitue une séquence cohérente de sa carrière, et un apport déterminant à l'histoire des arts graphiques. ■

Fig. 04 : **Gustave Doré**, ***Histoire pittoresque, dramatique et caricaturale de la sainte Russie***, Paris, J. bry, 1854, bibliothèque des Musées de Strasbourg
© Photo Mathieu Bertola

RÉIMPRESSIONS

LES TRAVAUX D'HERCULE
(1847), réédition, Strasbourg, ÉDITIONS 2024 (2019), 60 pages

DES-AGRÉMENTS D'UN VOYAGE D'AGRÉMENT
(1851), réédition, Strasbourg, ÉDITIONS 2024 (2013), 56 pages

HISTOIRE PITTORESQUE, DRAMATIQUE ET CARICATURALE DE LA SAINTE RUSSIE
(1854), réédition, Strasbourg, ÉDITIONS 2024 (2018), 120 pages

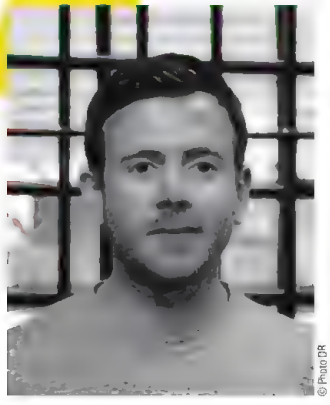
LA MÉNAGERIE PARISIENNE
(1854), réédition, ÉDITIONS DES MUSÉES DE STRASBOURG (2019), 52 pages

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS
(1856), réédition, ÉDITIONS DES MUSÉES DE STRASBOURG (2019), 56 pages

GUSTAVE DORÉ L'I P O C R I E

GUSTAVE DORÉ, CONTES DRÔLATIQUES
BNF ÉDITIONS
24 x 34 cm, 48 pages dont 22 illustrations grand format détachables, 19,90 €
Le 3 octobre

LES 7 Péchés capitaux



TOBY **LEIGH**

J'ai découvert le travail de **Toby Leigh** par l'intermédiaire d'un vieil ami, Hugo Weinberg, agent à la tête de la Central Illustration Agency, à Paris. L'humour que cet artiste anglais développait dans le livre *ABC for Adults* m'a tout de suite séduit. J'ai immédiatement songé à lui proposer d'imaginer d'illustrer les sept péchés capitaux pour *Les Arts dessinés*.

Le résultat est à la hauteur du talent de cet illustrateur. Un talent qu'il déploie régulièrement dans la presse – *The Times*, *The Guardian*, *The Telegraph*, *The Independent* – et la publicité (Sony, FHM, Vodaphone, Channel 4, Volkswagen). Ses œuvres figurent dans les collections permanentes du Victoria and Albert Museum à Londres, ainsi qu'au Metropolitan Museum of Art (MET) et au Museum of Modern Art (MoMA) à New York.

Frédéric Bosser

PRIDE (l'orgueil)

« Je sais, je ne suis pas parfait, mon pote. Mais quand je te regarde, je me sens beaucoup mieux. Grâce à ce miroir que j'ai collé sur le crâne tu vas désormais pouvoir t'admirer nuit et jour sans interruption. » Traduction Géant Vert © 2019 Toby Leigh pour *Les Arts dessinés*

PRIDE

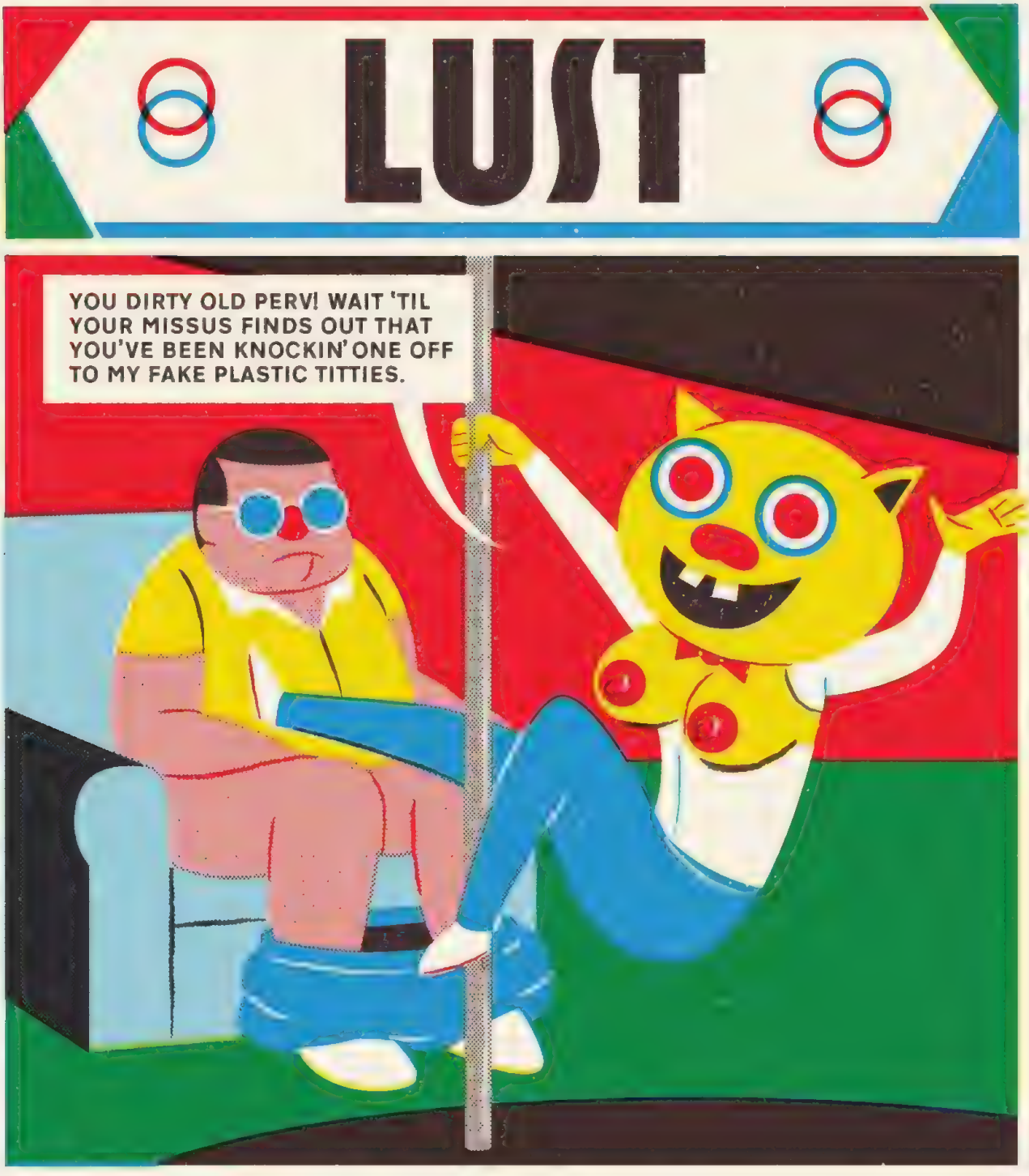
I KNOW I AIN'T PERFECT BRUV, BUT WHEN IT COMES TO LOOKING AFTER YOU, I ALWAYS DELIVER. TAKE THIS MIRROR THAT I'VE GLUED TO YOUR HEAD AS AN EXAMPLE. NOW YOU CAN WATCH YOURSELF UNINTERRUPTED 24 HOURS A DAY.

ENVY
THIS HEATWAVE HAS BEEN GOING ON FOR 6 MONTHS NOW BRUV. YOU GOTTA LOVE CLIMATE CHANGE. LUCKY I GOT THIS ICE COLD GLASS OF WATER TO KEEP ME FRESH!

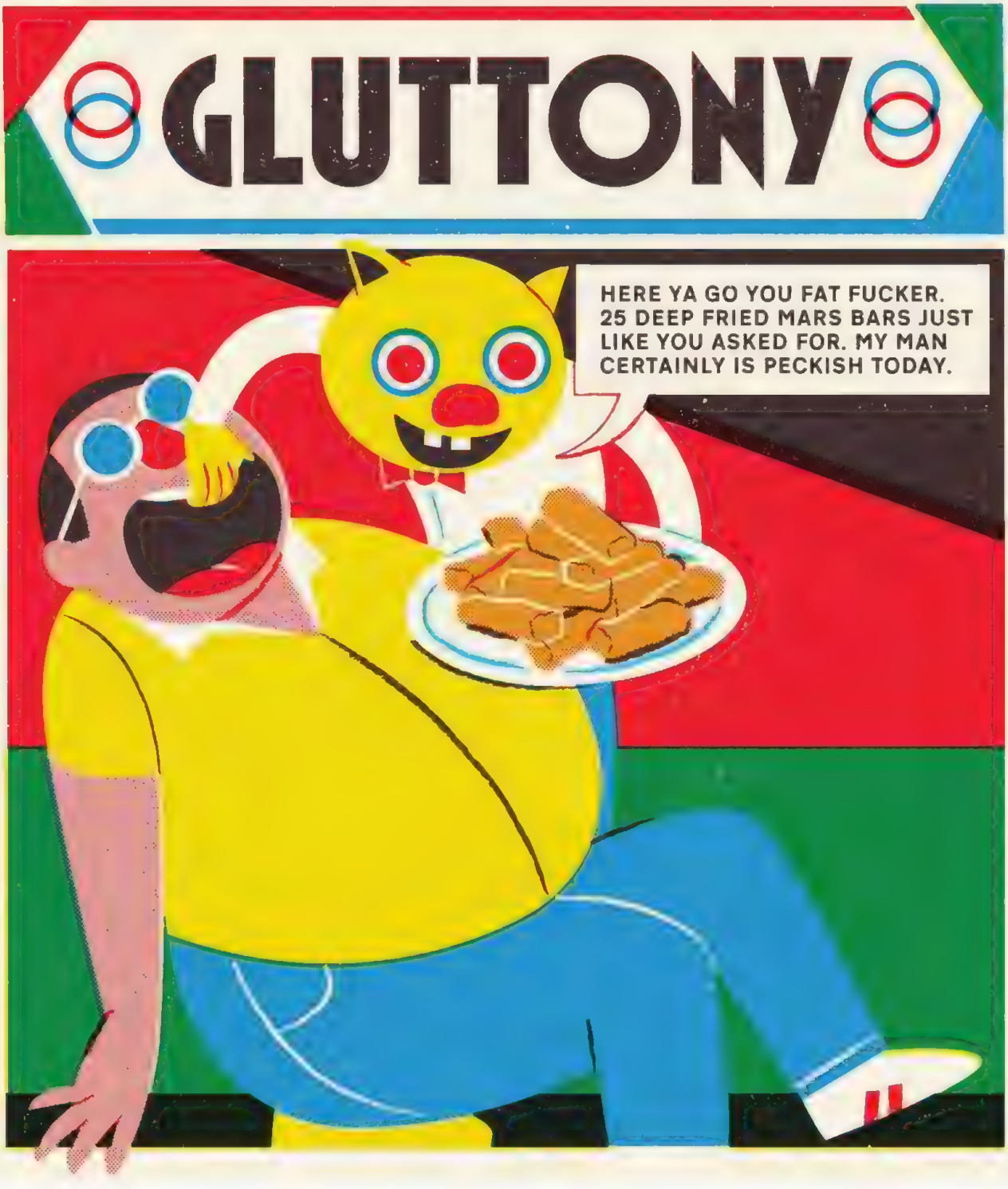
ENVY (l'envie)

« Frang n cette vague de chaleur dure maintenant depuis six mois et tu commences à souffrir grave le changement climatique. Quelle chance j'ai d'avoir ce verre d'eau bien glacée pour me rafraîchir ! »

© 2019 Toby Leigh pour *Les Arts dessinés*



LUST (la luxure)
« Espece de sale pervers. Attends un peu que ta femme apprenne que tu viens de te pignoler devant mes nibards en silicone. »
© 2019 Toby Leigh pour *Les Arts dessinés*



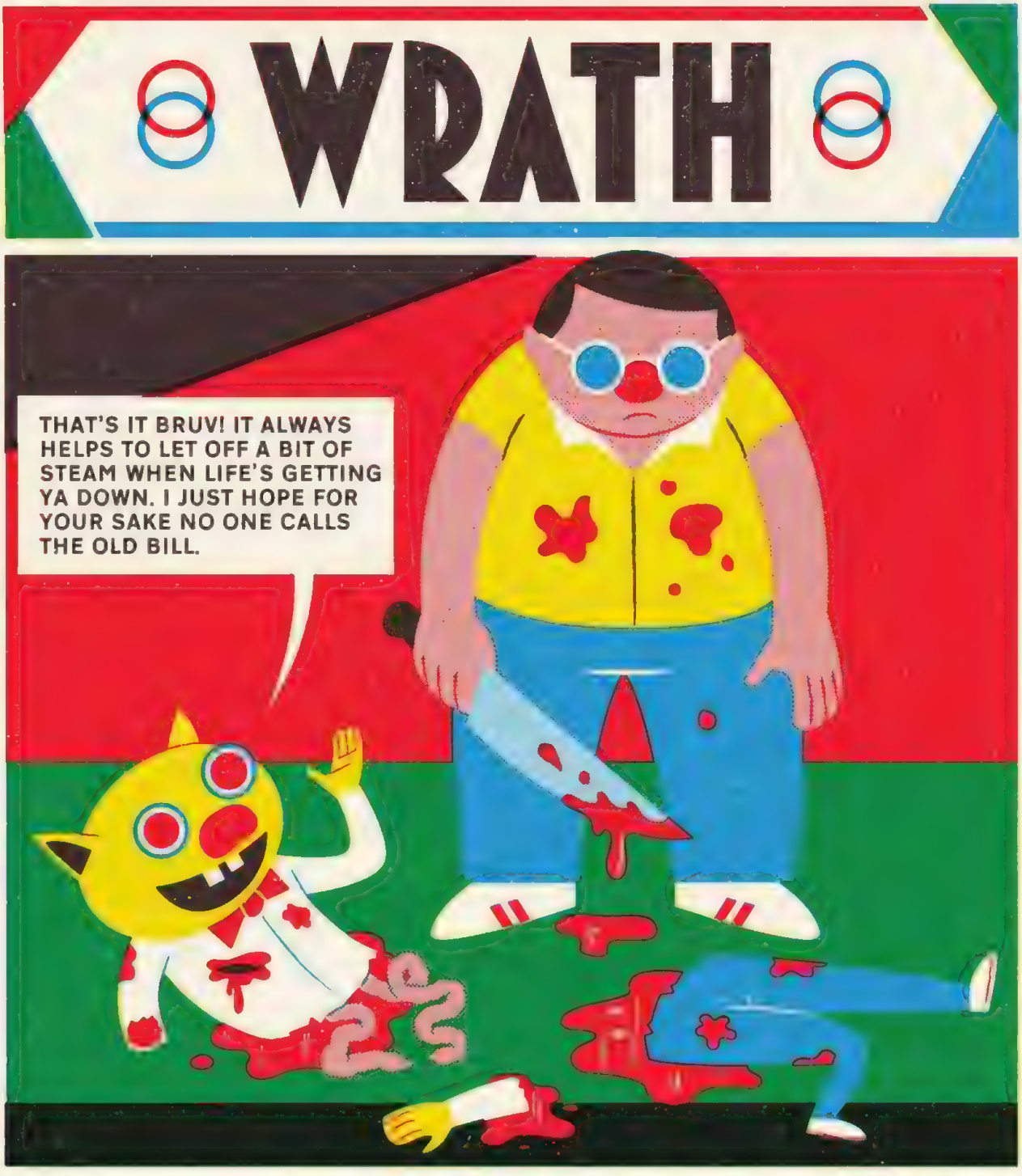
GLUTTONY (la gourmandise)
« Voilà pour toi, gros tas de merde. Vingt-cinq barres de Mars frites au four comme tu en rêvais. Mais c'est quoi, cette sacrée frangale, le gars, aujourd'hui ? »
© 2019 Toby Leigh pour *Les Arts dessinés*

GREED
WOW. LOOK AT YOU BRUV! ALL BLINGED UP LIKE SOME DIRTY OLD TART. NICE ONE! WE SHOULD TAKE A PIC OF YOU AND SEND IT TO THE CHILDREN IN THE CONGO WHO MINED THOSE DIAMONDS. THEY'D LOVE THAT.

GREED (l'avarice)

« Ouah, regarde-toi frangin ! Tu as sorti la grosse caillera comme une vieille peau. Trop cool ! Tu devrais te prendre en photo et l'envoyer à ces gosses qui triment au Congo pour sortir ces diamants de la mine. Ils vont adorer voir ça ! »

©2019 Toby Leigh pour *Les Arts dessinés*


WRATH
THAT'S IT BRUV! IT ALWAYS HELPS TO LET OFF A BIT OF STEAM WHEN LIFE'S GETTING YA DOWN. I JUST HOPE FOR YOUR SAKE NO ONE CALLS THE OLD BILL.

WRATH (la colère)

« C'est ça, mec ! Il faut réagir quand la vie ne te rate pas. J'espère seulement pour ton bien que personne n'a appelé les flics. »

© 2019 Toby Leigh pour *Les Arts dessinés*

SLOTH
HERE YOU GO YOU LAZY SLAG. GET THESE EXTRA STRONG VALIUMS DOWN YA. ALL THE WAY FROM PERU BRUV. YOU WON'T WAKE UP 'TIL NEXT CRIMBO AFTER MUNCHING THESE. NIGHTY NIGHT!

SLOTH (la paresse)

« Tiens, c'est pour toi, gros du de fe gnasse. Une bonne poignée de Valium extra fort fabriqué à Lima. Mâchonne-moi ça et tu planeras jusqu'à Noël. Bonne nuit, poteau. »

© 2019 Toby Leigh pour *Les Arts dessinés*

BEAUX-ARTS

148

RENO
Un Dufy au féminin |

SARAH KALISKI/p.138
L'art à fleur de page |

JOAN MIRÓ/p.146
On a aimé... |

CÉRÈS FRANCO/p.158
L'arpenteuse d'art |

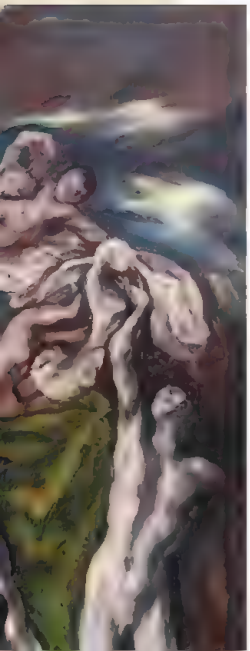
140

LE GRECO
L'inspirateur du modernisme |

154

ANDRÉ ROBILLARD

Rencontre avec les martiens



© Photo The Metropolitan Museum of Art, Dist. RMN-Grand Palais / image of the MMA

L'artiste belge **Sarah Kaliski**, marquée par l'histoire de sa famille juive sous l'occupation nazie, a développé une œuvre irriguée à la fois par la souffrance et la jouissance, l'exubérance et la radicalité. Neuf ans après sa disparition, elle fait l'objet d'une exposition à Paris. L'occasion de relever la force de son travail graphique et littéraire, sa fragilité assumée et sa liberté…

Par **Stéphane Corréard**

SARAH **KALISKI**
© Photo DR

SARAH KALISKI

L'ART À **FLEUR DE PAGE**

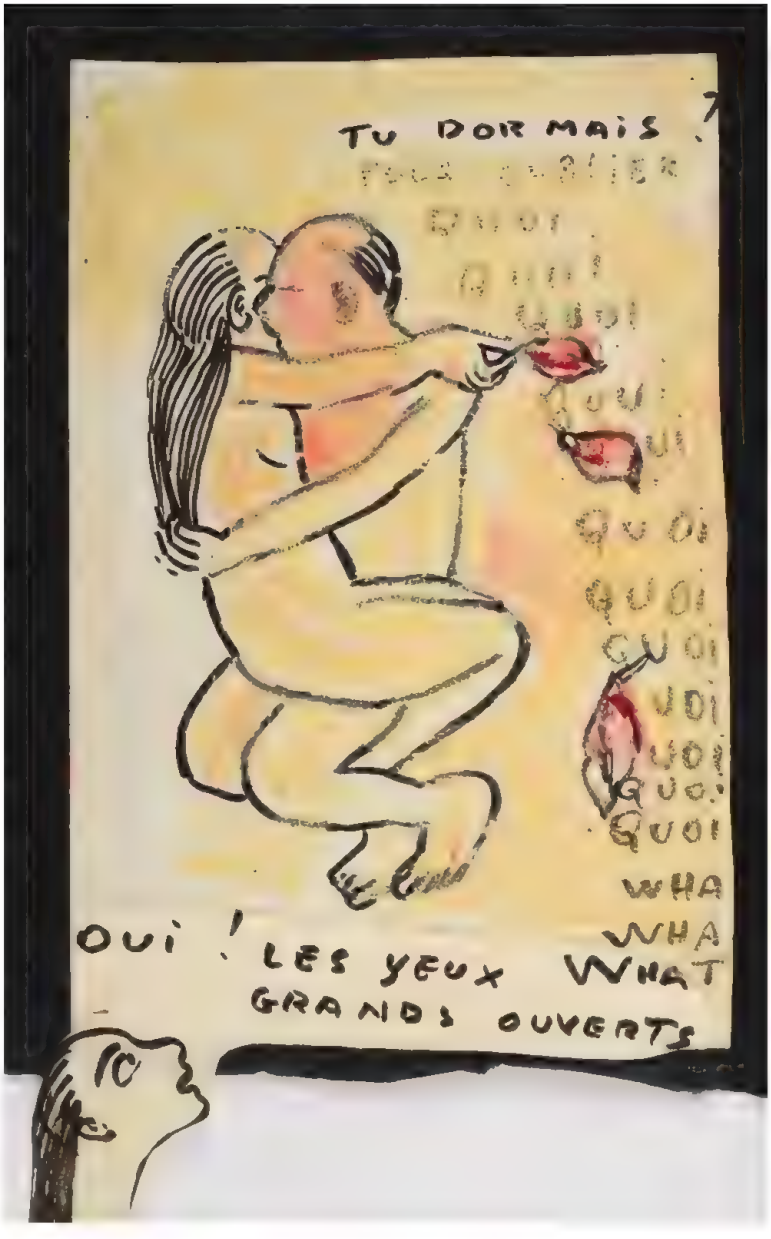
Sarah Kaliski, ***sans titre*** (2001), technique mixte sur papier 45 x 38 cm
© Sarah Kaliski © Photo Fabrice Gousset

EXPOSITION

« QUEL EST TON NOM, PETITE ? SARAH KALISKI »

DU 3 OCTOBRE AU 16 NOVEMBRE
GALERIE LOEVE&CO
15, rue des Beaux-Arts – 75006 Paris
Vernissage le jeudi 3 octobre à partir de 18 h
Discussion entre Stéphane Corréard et Jonathan Zaccaï (fils de l'artiste), le jeudi 7 novembre, à 19 h

Les dessins de Sarah Kaliski m'ont cueilli sans prévenir. Il y a dix-huit mois, je me rendais au Centre Wallonie-Bruxelles, à Paris, afin de visiter l'exposition *L'Intime et le Monde* pour le compte de l'émission de critiques culturelles de France Culture, *La Dispute*. À côté des peintures et des sculptures de Marianne Berenhaut et Arié Mandelbaum, marquées en profondeur par la Shoah, les dessins doux-amers de Sarah Kaliski détonnaient. La souffrance – effroyablement vivace, d'une enfant née en 1941, ayant perdu son père en déportation à Auschwitz-Birkenau, élevée à Bruxelles par une mère analphabète, dans une pauvreté extrême, au sein d'une famille disloquée entre l'Europe, Israël, l'Amérique du Sud et l'Australie – y est indissociable d'une liberté farouchement revendiquée, d'une jouissance profonde de l'existence et de ses plaisirs, notamment sexuels. Souffrance et jouissance se mêlent donc dans les dessins de Sarah Kaliski en une même gigantesque, absurde, métaphysique interrogation : celle d'une survivante qui se demande, sans relâche, comment et pourquoi elle est encore là.



Sarah Kaliski
Sans titre
technique mixte sur papier
© Sarah Kaliski © Photo Fabrice Gousset

Est-il possible de créer après la Shoah ? « *Oui* », ont répondu Anselm Kiefer ou Gerhard Richter, à leur manière de mâles dominants fouillant la culpabilité de leur peuple et de leur génération. « *Oui* », ont répondu plus subtilement, avec recul et aussi plus intimement, Ceija Stojka ou Sarah Kaliski. Elles expriment une empathie incommensurable, je crois, avec les victimes, toutes les victimes, mais aussi avec les bourreaux, d'une certaine façon, en tout cas avec l'absurdité des supplices infligés comme reçus, à la manière d'un Philip Guston dessinant les conspirateurs du Klu Klux Klan ou Richard Nixon, dans son hilarante et troublante série de dessins du début des années 1970 : toujours, c'est l'« exubérance » de l'être humain qui justifie qu'on le sauve.

Une exubérance radicale et salutaire

À compter des années 1980, Sarah Kaliski a délaissé un travail solide, mais un peu fade, de peintre pour élaborer une œuvre graphique sans équivalent, d'une « exubérance » radicale. Elle explore obsessionnellement les thèmes structurants de son identité, les sévices des nazis donc, la belgitude (à travers les figures de Jacques Brel, Henri Michaux ou des frères Simenon), les violences faites aux enfants (les petits Romanov l'obséderont longtemps), mais aussi la liberté amoureuse d'une femme mûre, débarrassée de son mariage et de toutes les inhibitions.

Les dessins de Sarah Kaliski sont peuplés de figures récurrentes : sa fratrie ; des enfants, parfois jouant avec des oiseaux, les recueillant et les protégeant plutôt ; des chiens hurlant, meurtrissant, quelquefois fouillant de leur langue un sexe féminin (comme dans le bouleversant roman de l'artiste allemande Unica Zürn, *Sombre printemps*) ; des femmes aux longues chevelures ondulantes, qui « ouvrent leur fruit » à des amants incertains (« *Elle ? Lui ? Ah, oui, ouverte à moi toute ! Je, oui, cela* », hésitent les protagonistes de ces ébats aveugles) ; des hommes doux et caressants, aux yeux clos, consolateurs mais hantés (« *Tu dormais ? Pour oublier quoi quoi, quoi, quoi… ?* »).

À l'aube des années 1980, Sarah Kaliski a enfin trouvé la forme qui lui convenait, susceptible de contenir l'entièreté de ses visions provenant du passé, du présent, de l'avenir, et des voix qui la poursuivaient, de ces phrases hachées comme des *staccati* envahissant jusqu'à ses rêves. Principalement pour les éditions Fata Morgana, elle a commencé à mêler ses dessins à des mots, ceux des autres d'abord – André Pieyre de Mandiargues ou Jonathan Littell –, avant de livrer ses œuvres totales, accouplant lettres et figures de manière si singulière, d'un même trait qui lui appartient en propre, empruntant autant aux comics qu'au maniérisme, aux graffiti qu'à la calligraphie orientale. Publiés dans les années précédant sa disparition, en 2005 et 2007, ses chefs-d'œuvre sont *Le -X- ne peut cacher le nom vous dites ? Michaux le -N- de Henri se balade* et le stupéfiant *Quel est ton nom, petit ? Louis-Ferdinand Céline*, consacré à un salaud magnifique, exubérant parmi les exubérants.

Dans son œuvre, la force des perdants

Dans ces années, la peinture revient sous les doigts de Sarah Kaliski, fragiles figures déposées sur des supports humbles : barquettes alimentaires, boîtes de sardines, sous-bocks, feuilles d'arbres, boîtes de camembert, cailloux, écorces d'avocat même. Comme Louise Bourgeois, Nancy Spero ou Kiki Smith, Sarah Kaliski se laisse envahir par les exubérances tapies au plus profond de sa psyché et de ses humeurs. Elle ne triche ni ne (se) ment à aucun moment. L'apparente fragilité de ses traits n'exprime que l'équivalent dessiné des pulsations de la vie même. Ils possèdent au plus haut point « *la force décuplée des perdants* », chantée par Alain Bashung… ■

GRECO (Domínikos Theotokópoulos) : ***Saint-Joseph*** (vers 1557-1580), huile sur toile, 116 x 91,8 cm, collection particulière
© Collection particulière

LE GRECO

L'**INSPIRATEUR** DU MODERNISME

Aux *Arts dessinés*, nous nous réjouissons qu'une exposition rétrospective – la première sur le sol français et avant Chicago, au printemps prochain – soit consacrée à l'incroyable peintre du XVIe siècle qu'a été **Le Greco**. Pour cette occasion, nous avons demandé à deux peintres contemporains, **Gérard Garouste** et **Patrice Giorda**, de nous faire part de leur regard sur l'œuvre de l'un des plus grands maîtres de la Renaissance.

Par **Frédéric Bosser**

De la Grèce à l'Espagne, en passant par l'Italie

Né en 1541 en Crète, alors rattachée à la république de Venise, Domínikos Theotokópoulos a fait son premier apprentissage comme peintre, sculpteur et architecte dans la tradition byzantine, en particulier les icônes. Entre 1567 et 1576, « Le Greco » ira parfaire sa formation à Venise, puis à Rome. Mais ce sera en Espagne, où il s'établit définitivement en 1577, que son art va véritablement s'épanouir.

Peu à peu, il va s'écarter de son héritage oriental pour adopter et adapter les techniques figuratives occidentales. Le Greco se forge un style maniériste très expressif en travaillant la perspective de ses scènes, le volume de ses silhouettes, les émotions de ses personnages…

Les légendes autour du peintre grec de la Renaissance espagnole sont légion. On dit de lui qu'il a apporté dans la péninsule ibérique la couleur du Titien – dont il a été

GRECO (Dom nikos Theotokopoulos) *L'Ouverture du cinquième sceau, dit aussi la vision de saint Jean* (vers 1609-1614) 222,3 x 193 cm New York, The Metropol tan Museum of Art
© Photo The Metropolitan Museum of Art, D st. RMN-Grand Palais / image of the MMA

le disciple à Venise, entre 1568 et 1570 –, les audaces du Tintoret et la force plastique de Michel-Ange. Il se dit d'ailleurs que Le Greco eut l'affront d'affirmer à l'auteur du plafond de la chapelle Sixtine qu'il ne savait dessiner ni les cheveux ni les carnations. On dit aussi de lui qu'il est le dernier grand maître de la Renaissance et le premier grand peintre du Siècle d'Or espagnol.

En 1614, celui qui sera considéré comme le peintre fondateur de l'école espagnole du XVIe siècle meurt ruiné à soixante-treize ans, à Tolède, évincé par le naturalisme puis le baroque.

Un précurseur

Quand son travail sera redécouvert, à la fin du XIXe siècle, par les romantiques français – Théophile Gautier en tête –, le style inimitable du Greco (couleurs saturées, sujets dramatiques, corps allongés…) fera le lien avec les fauvistes, les cubistes, les impressionnistes, les expressionnistes et, plus tard, avec les peintres de l'abstraction du XXe siècle. Une influence par-delà les siècles qui explique sa longévité et, d'une certaine manière, cette exposition organisée par la Réunion des musées nationaux, au Grand Palais, à Paris.

GRECO (Domínikos Theotokópoulos) : ***Saint Martin et le mendiant*** (1597 - 1599), huile sur toile, 193,5 x 103 cm
Washington, National Gallery of Art
© Washington, National Gallery of Art

Comme le souligne le peintre Gérard Garouste *(lire pages suivantes)*, on peut encore aujourd'hui s'étonner que Le Greco ait connu le succès de son vivant tant il fit preuve d'audace et fut novateur dans ses compositions, qu'il fera sans cesse évoluer pour devenir un maître aux yeux de beaucoup de peintres de son époque.

Trouver la bonne formule

Le Greco a su – tout en gardant sa patte, son indépendance et sa folie – aborder plusieurs fois le même thème dans ses peintures, comme le montrera cette rétrospective.

L'exposition évoquera aussi le caractère novateur de son art et le cheminement qui l'amènera à son style définitif lors de son séjour à Tolède. Ce n'est pas un hasard si le tableau préféré des deux peintres que nous avons interrogés, Gérard Garouste et Patrice Giorda, date justement de cette période : *Vue de Tolède* qui, malheureusement, ne sera pas visible à Paris.

La mise en scène

Sous la haute direction du commissaire d'exposition Guillaume Kientz associé à Charlotte Chastel-Rousseau, cette rétrospective sera composée de six parties :

- la naissance du peintre,
- ses portraits,
- Le Greco, maître de Tolède,
- une partie autour de la variation du motif, avec comme sous-sections la fable, la tradition et l'innovation, ainsi que les multiples et l'atelier ;
- l'évolution de l'art du Greco (dessins et marchands du temple) ;
- dernier style, derniers feux.

Le regard de deux peintres contemporains

Rien de mieux qu'un peintre – ici deux – pour observer d'un autre œil l'œuvre d'un confrère, même venu du passé et aussi fameux que Le Greco. Nous avons demandé à celui dont le travail se place en regard permanent avec Le Greco, Gérard Garouste, et au peintre singulier Patrice Giorda de nous dire en quoi cet artiste majeur de la Renaissance est si important dans leur parcours artistique.

Si le premier nous conseille, entre autres, d'observer chaque tableau du maître dans le détail, le second nous propose de regarder du côté de ses couleurs et de ses compositions. Ces clés seront précieuses au moment d'arpenter les allées du Grand Palais...

EXPOSITION

GRECO - RÉTROSPECTIVE

DU 16 OCTOBRE 2019 AU 10 FÉVRIER 2020

GRAND PALAIS – GALERIE SUD-EST
(à Chicago du 5 mars au 21 juin 2020)

Exposition organisée par la RMN – Grand Palais, le musée du Louvre et l'Art Institute de Chicago
Informations : **www.grandpalais.fr**

Un catalogue d'exposition sera édité pour l'occasion par la RMN ainsi qu'un livre aux éditions du Chêne :
Le Greco, un artiste à (re)découvrir en 40 notices
(108 pages couleurs, livre relié)

Très excité à l'idée de découvrir la rétrospective du Grand Palais sur Le Greco, **Patrice Giorda** (que Gérard Mordillat mentionne dans l'interview qu'il nous a accordée dans ce numéro, pp. 54) nous raconte combien la rencontre avec ce peintre du religieux a été importante dans son parcours et sa réflexion d'artiste.

PATRICE **GIORDA**

© Photo DR

« LE GRECO M'A MONTRÉ LE CHEMIN DE LA COULEUR... »

Patrice Giorda a découvert le travail du Greco grâce à un ami, lors de ses études aux Beaux-Arts dans les années 1970. « *Ce qui m'a alors frappé, en plus de sa grande modernité, ce n'était pas spécialement ses sujets religieux, mais son double système pictural avec ses oppositions entre les clairs-obscurs et des couleurs très puissantes*, expose-t-il. *Dans les tableaux du Greco, les couleurs font irruption dans la nuit.* »

L'artiste, dont la peinture aux lumières éclatantes allie forme, spiritualité et poésie, ajoute : « *J'aimais aussi sa représentation, telles des flammes, de ses personnages. Je trouvais cela très baroque.* » Il nous avoue ensuite avoir pris de la distance avec ce travail, devenu plus attiré par des représentations plus construites comme les travaux de Nicolas Poussin. « *Ce travail fiévreux me plaisait moins !* »

Chez Le Greco, les préférences de Patrice Giorda vont à l'*Assomption de la vierge* et à la *Vue de Tolède* pour leur saturation de couleurs qu'il trouve phénoménale. « *Dans son travail, les couleurs prennent le pouvoir ! C'est électrique, métallique*, relève-t-il. *C'est en découvrant ses peintures que j'ai ressenti l'intuition de ce que je pouvais être en tant que peintre. Le Greco m'a véritablement montré le chemin de la couleur...* »

GRECO (Domínikos Theotokópoulos) : ***Pietà*** (1580-1590), huile sur toile, 121 x 155,8 x 2,5 cm, collection particulière

© Collection particulière

Une peinture qui dérange

Les premiers tableaux qu'il a pu observer de visu, c'était au musée du Prado, à Madrid. « *Je ne saurais dire pourquoi, mais je ne les ai pas regardés. Peut-être à cause de leur côté hystérisant, fiévreux. Ce n'est pas une peinture calme ! Elle dérange, elle bouscule...* », se souvient-il, avant d'enchaîner : « *Quand je vois les corps nus du Greco dans* La Vision de Saint-Jean, *je pense aux* Baigneuses *de Cézanne. Malraux avait déjà remarqué la parenté qui lie ces deux artistes. Le maniérisme des corps est là, avant tout, pour signifier le geste du peintre. Cela donne parfois l'impression de maladresse, mais introduit l'émotion au cœur de la modernité de ces deux artistes.* »

Enfin, quand on lui demande s'il aurait aimé, tout comme Le Greco, recevoir des commandes de la part des autorités religieuses, Patrice Giorda répond que ce défi lui plairait bien, car il s'est déjà beaucoup penché sur ce sujet. Par exemple, dans *Le Mont des Oliviers*, *Le Baptême* et *La Crucifixion*, où il revisitait déjà les mystères de la foi chrétienne. « *Dans ces travaux, il y avait la mémoire du Greco. Aujourd'hui, je trouve intéressant de voir pourquoi ces sujets nous parlent encore. Un Christ en croix, ce n'est rien d'autre que montrer l'humain et définir ce que nous sommes, ici-bas. Le Greco m'a marqué par son style plus que par ses représentations* », indique-t-il. En fait, c'est la différence entre le sujet pictural et le sujet narratif qui intéresse Patrice Giorda sur ce genre de commandes.

« *La Pentecôte est un thème qui me travaille beaucoup, en ce moment. On peut tout à fait le traiter sans la représentation humaine, en jouant uniquement sur les espaces intérieurs et extérieurs et en laissant la lumière les traverser. Ce sera ma manière d'aborder un sujet à connotation religieuse.* »

GÉRARD **GAROUSTE**
© Photo Frédéric Bosser

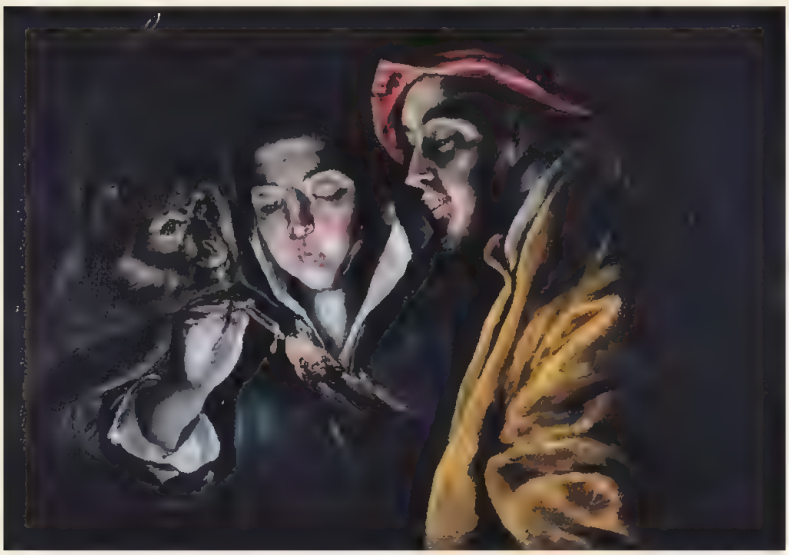
En découvrant le travail de **Gérard Garouste** durant mon adolescence, j'ai immédiatement pensé à celui du **Greco**. Par ses compositions déstructurées, le choix de ses couleurs, sa représentation des personnages, le peintre français perpétuait cette tradition de la peinture figurative avec un incroyable talent et une maestria sans égale. La rétrospective sur le peintre espagnol nous amène à converser sur ces correspondances à des siècles d'intervalle..

« D'UN COUP DE PINCEAU, **IL DONNE DU RYTHME** À SON TABLEAU »

Gérard, Le Greco, vous le rencontrez comment ?
Quand j'étais étudiant aux Beaux-arts, aucun cours ne me semblait capable de m'apprendre à peindre. Bien qu'ayant reçu les entretiens de Pierre Cabanne avec Marcel Duchamp* comme un coup de poing dans le ventre, il était hors de question que j'abandonne la peinture. Même si Duchamp, c'était l'avant-garde, j'aimais trop dessiner et peindre. En cherchant ma place, j'ai alors opéré une *tabula rasa*. J'ai recherché le côté originel de la peinture et me suis naturellement tourné vers les musées qui exposaient de la peinture dite « classique ». J'ai alors trouvé mes deux maîtres : Le Greco et Le Tintoret. Si je devais résumer leur influence sur moi, je dirais le premier pour le style et le second, pour la technique. À l'époque, j'ai été aussi aidé par des restaurateurs de tableaux qui, eux, connaissaient parfaitement la technique de la peinture.

Quels sont les tableaux du Greco que vous avez étudiés, en particulier ?
Deux tableaux, qui ne seront malheureusement pas exposés au Grand Palais : *Vue de Tolède* et *Laocoon*. Dans ces deux chefs-d'œuvre, je suis fasciné par le travail du Greco sur le ciel. Tout est là ! Sa patte se mélange à un délire total... Dans *Le Christ en croix*, le ciel est lui aussi en croix ! C'est d'ailleurs lui qui compose le tableau. Ce côté hors du temps, nous le retrouverons plus tard chez d'autres artistes : Rembrandt, De Chirico, Matisse, etc.

Chez Le Greco, il y a certes le sujet, mais aussi le détail...
Absolument ! Il faut savoir regarder ses tableaux sur vingt centimètres carrés. J'allais les voir, au Louvre, avec une loupe, notamment le portrait de saint Louis (1590). Et de si près qu'un jour un gardien du Louvre m'en a fait le reproche. Mais je tenais absolument à comprendre sa touche, sa préparation, ses empâtements, ses glacis et ses repentirs, le plus célèbre étant sur le *Laocoon*. J'en apprenais alors plus que sur l'ensemble du tableau... À Tolède, j'ai aussi eu la chance de pouvoir entrer dans un monastère en travaux pour approcher un tableau du Greco en pleine restauration. J'ai alors découvert qu'il y avait, tout autour de l'œuvre, dans la marge, de multiples touches de couleurs. C'était très émouvant... En observant les œuvres originales, on apprend à peindre. Et quand je ne pouvais les voir de visu, je me plongeais dans un ouvrage très complet sur cet artiste, qui revenait justement, en grande majorité, sur les détails.



GRECO (Dominikos Theotokópoulos) : ***La Fable***
huile sur toile, 65 x 90 cm. Leeds, Harewood House
© Leeds, Harewood House

GRECO (Domínikos Theotokópoulos) : ***La Purification du Temple ou Le Christ chassant les marchands du Temple*** (vers 1570), huile sur toile, 116,9 x 149,9 cm. Minneapolis Institute of Art. The William Hood Dunwoody Fund
© The Minneapolis Institute of Arts

À vos yeux, qu'est-ce que la touche du Greco a de particulier ?
Elle est flamboyante ! D'un coup de pinceau, il donne du rythme à son tableau. Et entre chaque touche, on peut distinguer celle d'en dessous. J'essaie de procéder de cette manière, même si c'est plus difficile aujourd'hui, car les huiles sèchent beaucoup moins rapidement. Pour trouver cette même qualité de touche, je travaille une semaine sur un tableau, avant de le laisser sécher pendant un mois.

Un mot sur cette folie créative, qui illumine son travail ?
Je ne sais pas quels champignons il fumait, mais à mon avis, c'en étaient de très bons ! *(Rires.)* Des peintres de la Renaissance, Le Greco est le plus fou. Dans *L'Ouverture du cinquième sceau*, dit aussi *Vision de saint Jean* (1608-1614), il a intégré des personnages dont on ne sait pas trop ce qu'ils font. Sur ce même tableau, je suis fasciné par le drapé au premier plan. Le Greco montre là une liberté folle, qui dépasse le cadre de la peinture figurative.

Venons-en aux couleurs. Votre gamme est proche de la sienne…
J'aimerais en être encore plus proche ! Je suis, par exemple, très loin des couleurs de ses ciels qu'il fait avec de la terre… Si vous regardez bien, entre deux touches de couleurs, il laisse très souvent du blanc. Comme chez les impressionnistes, la couleur va ainsi devenir plus lumineuse car c'est votre œil qui va faire le mélange. Cette technique permet aussi d'obtenir des couleurs étonnantes. Delacroix a également joué sur ce procédé.

BONNE CAUSE

Le 27 novembre à 20 h 30, l'étude Piasa met en vente au profit de l'association créée par Gérard Garouste, **La Source** (association à vocation sociale et éducative par l'expression artistique), des œuvres réalisées par François Boisrond, Hervé Di Rosa, Gérard Fromanger, Speedy Graphito, Françoise Pétrovitch, Ernest Pignon-Ernest, Alain Séchas, Vladimir Velickovic…

Jours au profit de La Source, à L'Hôtel de l'Industrie, 4, place Saint-Germain-des-Près, 75006 Paris, 60 œuvres originales d'autant d'artistes seront également mises à l'encan. Réservez votre soirée du **9 décembre**.

www.associationlasource.fr

Y a-t-il un ou des tableaux dans cette exposition que vous avez hâte de revoir ?
Je dirais les deux *Christ chassant les marchands du Temple* (autour de 1570), en provenance de Washington et de Minneapolis, et *La Purification du Temple* (1600), qui est habituellement exposé à la National Gallery de Londres. Dans ces tableaux, j'aime la profondeur de champ, le jeu des couleurs et de l'architecture que l'artiste propose. On peut retrouver la même chose chez Le Tintoret, à cette même époque, dans certains de ses tableaux. Se sont-ils vus ? Je ne sais pas. J'ajouterais aussi un plus petit tableau (65 x 90 cm) absolument magnifique, *La Fable*, qui, comme *Jeune garçon soufflant sur un tison*, vaut pour son travail sur l'éclairage des visages. Ce sont de véritables moments de peinture… ■

En 1966, Marcel Duchamp a accordé un entretien au critique d'art Pierre Cabanne. Le plasticien évoque, entre autres, son *ready-made* subversif, qui a influencé l'art conceptuel au début des années 1960

Par **Frédéric Bosser**

ON A AIMÉ...

JOAN MIRÓ

L'EXPRESSION TOUT-TERRAIN...

MARIA ROSA **MALET**
© Photo Frédéric Bosser

Joan Miró a aimé explorer et utiliser toutes les possibilités d'impression offertes par l'atelier Arte, initié par l'éditeur d'art Adrien Maeght, à Paris et à Saint-Paul-de-Vence. Esquisses préparatoires, affiches, livres d'art, bons à tirer, feuilles d'essais, gouaches, collages, tirages uniques et multiples : la Fondation Maeght expose jusqu'au 17 novembre prochain deux cents chefs-d'œuvre liés à la grande amitié nouée entre le peintre espagnol et la famille Maeght. Entretien avec **Maria Rosa Malet**, commissaire de cette exposition et ancienne conservatrice de la Fondation Miró, à Barcelone.

Question piège avant de commencer cet entretien. Qu'est-ce qui fait que le peinte, sculpteur et céramiste catalan Miró (1893-1983) est un grand artiste ?
Difficile de répondre. Sa forte personnalité, son art toujours porté vers le futur, son imagination, sa force de travail, la création de ses propres codes et, enfin, la difficulté de le copier... Mais suis-je quelqu'un d'objectif vis-à-vis de son œuvre ?

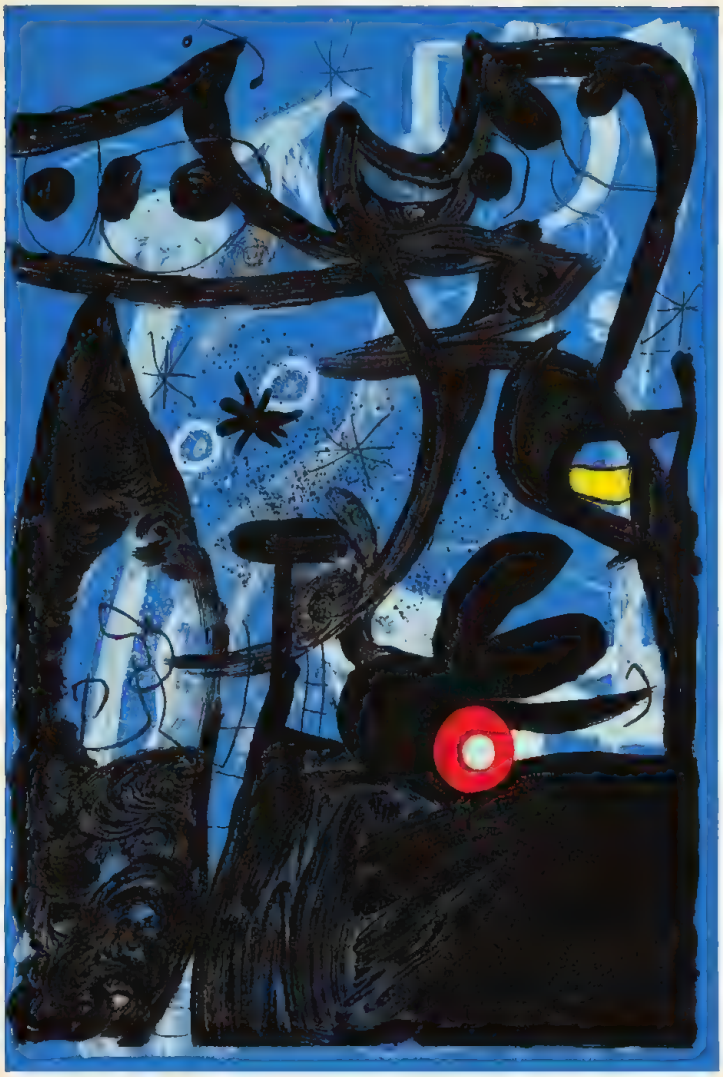
Quelles questions auriez-vous souhaité poser à Joan Miró au moment de préparer l'exposition *Au-delà de la peinture* ?
Il y en a tellement ! Si je devais en poser une seule liée à cette exposition, ce serait de savoir comment Miró a appris certaines techniques. Même si on sait qu'Adrien Maeght, graveur lithographe de formation, et Henri Goetz, peintre et graveur, lui en ont enseigné un grand nombre, j'aurais aimé savoir comment le peintre a acquis ces savoir-faire. Miró aimait utiliser toutes les techniques possibles et imaginables pour s'exprimer. Outre ses peintures, il a donc réalisé des gravures, des tapisseries, des sculptures, des tapis, etc.

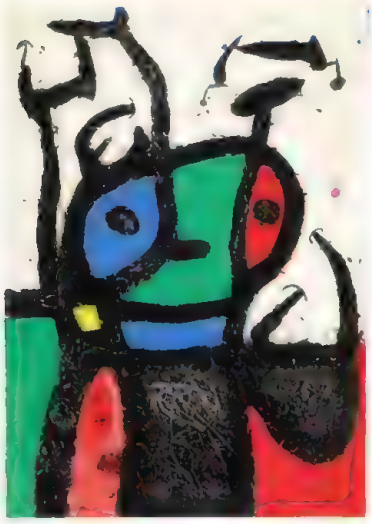
EXPOSITION

JOAN MIRÓ - AU-DELÀ DE LA PEINTURE
JUSQU'AU 17 NOVEMBRE
FONDATION MARGUERITE ET AIMÉ MAEGHT
Saint-Paul-de-Vence (06)

Joan Miró, ***La Frappeuse de silex*** (1973)
Gravure originale en aquatinte, carborundum et eau-forte sur vélin d'Arches.
Photo Claude Germain / Archives Fondation Maeght © Successió Miró, Adagp Paris, 2019

Joan Miró, ***Défilé de mannequins en Laponie*** (1969)
Lithographie originale sur vélin d'Arches
Photo Claude Germain / Archives Fondation Maeght © Successió Miró, Adagp Paris, 2019





Joan Miró, ***Le Matador***, maquette couleur (1969)
Maquette originale en couleurs sur épreuve rehaussée de gouache et de pastel
Photo Claude Germain / Archives Fondation Maeght © Successió Miró, Adagp Paris, 2019

FONDATION
MARGUERITE ET AIMÉ MAEGHT

Créée en 1964, la fondation est née de l'amitié du couple de marchands d'art Aimé et Marguerite Maeght avec des artistes marquants du XXe siècle : Joan Miró, Alexander Calder, Fernand Léger, Georges Braque, Alberto Giacometti, Marc Chagall... Située à Saint-Paul-de-Vence (06) et conçue par l'architecte Josep Lluis Sert, elle possède l'une des plus importantes collections d'art moderne et contemporain en Europe.

www.fondation-maeght.com

Que faut-il savoir pour comprendre et apprécier l'œuvre de l'artiste espagnol ?
Miró a très vite compris que les choses pouvaient être dites de manière très directe sans avoir besoin de trop de détails. Comme les poètes, il parle beaucoup de la nuit, de l'amour, de la femme. D'ailleurs, il pensait être capable de réaliser en peinture ce qu'ils manifestaient avec des mots et des poèmes. Miró s'intéressait plus au concept qu'à la figuration.

Travaillait-il différemment quand il illustrait un texte ?
Non car, la plupart du temps, il ne cherchait pas à illustrer le texte. Il l'accompagnait seulement ou cherchait à trouver un équivalent dessiné au texte. J'aimerais insister sur la typographie présente dans ses livres illustrés ; elle est souvent très travaillée. Adrien Maeght, qui était très soucieux de cet aspect, l'a aidé en cela.

On découvre dans cette exposition que, pour chacune de ses œuvres, Miró réalisait une esquisse préparatoire sur papier.
Dès les années 1920, il faisait toujours un dessin préparatoire pour ses peintures, très souvent dans un carnet. Quand il avait réalisé la peinture, il cochait d'une croix son dessin.
Un jour, on a présenté à la fondation une œuvre de 1927 qui n'était pas répertoriée. En la voyant, je me suis souvenu d'avoir vu l'esquisse préparatoire dans un carnet. Et comme elle était marquée d'une croix, nous avons pu définitivement l'identifier, même si nous n'avions aucun doute sur son authenticité.

Si vous ne reteniez qu'une seule œuvre, laquelle serait-ce ?
Je choisirais une gravure en noir et blanc, de petit format, réalisée dans les années 1930. Mais j'aime aussi beaucoup les œuvres en grand format au carborundum que nous montrons à la fin de cette exposition.

Reno (Irène Hassenberg), avec sa fille Jacqueline
© Photo DR

En 1928, le romancier et essayiste André Maurois voyage à New York. Il racontera la cité des gratte-ciel dans cinq chroniques, illustrées notamment de dessins d'une artiste d'origine polonaise, **Irène Hassenberg**. Celle qui signe d'un simple « Reno » avait déjà fait ce voyage en 1924. L'occasion pour elle de pressentir, dans les hautes tours hétéroclites et le désordre industriel brutal d'un New York à l'orée de la révolution Art déco, la matière de ses dessins et tableaux les plus importants et la confirmation d'une inspiration urbaine et portuaire. Retour sur le parcours de cette artiste très souvent exposée de son vivant et pourtant trop méconnue.

Par **Mireille Meyer, Jean-Jacques Régnier, André-François Ruaud**

RENO

UN DUFY **AU FÉMININ**

Irène Hassenberg est née en 1884 à Varsovie, en Pologne, dans une famille de la bourgeoisie israélite. Elle arrive à Paris en 1905, à vingt et un ans. Vite remarquée, elle expose au Salon d'Automne dès 1907 (elle en sera sociétaire en 1911 et membre du jury en 1929) et à celui des Indépendants, en 1908. Exposé au milieu des Vlaminck, Segonzac ou Van Dongen, son art révèle une fraîcheur particulière, une singulière naïveté, que l'on ne trouve guère que chez Raoul Dufy. Comme lui, Reno apprécie la couleur fluide et légère, la tache qui n'est qu'indication : elle excelle à recréer l'atmosphère des villes, qu'il s'agisse d'un Paris transparent, sans poids, ou d'un New York tentaculaire, tout en hauteur.

New York (1925)
© Reno ; DR

En juillet 1914, Reno retourne en Pologne, en compagnie de sa fille Jacqueline, à l'occasion d'une exposition à Varsovie, alors en territoire russe. Elle se rend ensuite à Moscou, où elle se retrouve bloquée par la déclaration de guerre. Jacqueline, malade, y meurt le 18 septembre 1915. Désespérée, Reno se rend en Crimée, où elle séjourne sur les bords de la mer Noire. Apprenant que le dernier convoi sanitaire, rapatriant les soldats alliés vers Mourmansk pour s'embarquer vers l'Europe, va passer par Moscou, elle parvient difficilement à y prendre place. Elle arrive, après

New York par Reno (lithographie)
© Reno / DR

un voyage émaillé d'incidents, sur la côte de l'Arctique le 6 mars 1918. Elle vient de traverser du sud au nord une Russie en pleine Révolution bolchevique.

Pour la France, elle est un sujet russe. Il lui faudra les interventions de ses amis parisiens pour que, après plusieurs semaines, un télégramme officiel parvienne à Mourmansk, le 29 mai 1918, indiquant : « *Mademoiselle Hassenberg peut être embarquée avec la mission française.* » Le 22 juillet 1918, l'artiste écrit dans son journal : « *Depuis quinze jours, je suis à Paris.* » Mais toutes les œuvres de son exposition sont restées en Russie. Elle n'a pu rapporter que quelques études de Crimée et des dessins exécutés sur le port de Mourmansk.

Éloquente sobriété, robuste plénitude

Après la douloureuse parenthèse de la Première Guerre mondiale, Reno, qui a été naturalisée en 1922, reprend sa carrière parisienne. Une exposition personnelle d'une centaine de ses œuvres est organisée à la galerie B. Weill, dont le catalogue est préfacé par le critique Edmond Renoir, frère du peintre. Il s'étonne que Reno parvienne à un aussi grand résultat avec de si pauvres moyens : « *Un bout de crayon à copier (mais oui !), un crayon rouge, un bleu suffisent à madame Reno Hassenberg pour traduire, avec une éloquente sobriété, l'aspect essentiel d'un site de Crimée, d'Italie, de Corse, du Midi ou de l'Ardèche. Quelques lignes, un frottis de mine bleue et, derrière, une rangée d'arbres ronds, un pic austère s'érige. Ou bien, c'est une barque, bien calée sur l'eau limpide. Un lavis léger, cerné d'un gros trait, rend, avec une robuste plénitude, l'épaisseur et même le poids d'une masse de feuillage, ou d'une maison vulgaire, soudain devenue épique. Tout l'art de Reno est là, résumé : ces notes rapides, ces paysages sténographiés.* »

D'un voyage à Saint-Jean-de-Luz, début septembre 1922, Reno rapporte une quinzaine d'aquarelles et dessins, ainsi que six huiles. En 1923, son tableau *Port de Dieppe* rencontre un beau succès au Salon d'Automne.

En 1924, nouvelle exposition personnelle, à la galerie Druet. C'est ensuite le départ vers New York, pour une exposition qui ne rencontrera pas le succès espéré. Elle passe ses journées à recueillir sur cette ville, qu'elle a su comprendre et aimer, les documents qui lui serviront à établir le premier, le plus important et le plus vrai des ensembles picturaux qui aient tenté de montrer à Paris la grande cité américaine.

Biarritz, aquarelle (1928)
© Reno / DR

L'attrait pour le portrait urbain et l'univers technique

Le goût de Reno pour le portrait urbain se trouve définitivement cristallisé dans ses multiples dessins sur New York. Son langage pictural, fait d'un gros trait charbonneux et de rehauts de sanguine, sert à merveille la brique new-yorkaise, se laisse fasciner par les fumerolles omniprésentes, par l'activité des docks et la multiplicité des signes qui s'affichent partout. Loin de « sujets nobles » ou de pittoresque chez Reno : elle témoigne d'un univers industriel, où entrepôts et échafaudages ont plus de valeur qu'une belle façade.

New York par Reno (lithographie)
© Reno / DR

Revenue en France, elle expose son grand tableau *Pont de Brooklyn* au Salon d'Automne puis, en 1926, propose sa vision de New York à la galerie d'Art contemporain. Elle édite alors, chez Jean Budry, un portfolio de dix lithographies en deux couleurs : *New York par Reno*.

En 1929, elle expose une nouvelle série de trente-six dessins et aquarelles sur Biarritz, au Portique. Le critique Woroniecki note que « *l'artiste plante avec sa maîtrise de dessin habituelle ses compositions nettes, où une foule de détails indiqués sans minutie ni exagération s'accordent à merveille avec le jeu de ses couleurs clarifiées et vives qu'elle marque en quelques coups de pinceau* ». Reno propose à nouveau certains de ses dessins new-yorkais en mai aux galeries d'Art du Bûcheron et lors de l'exposition *America Seen by Painters*, commentée favorablement par le *Chicago Tribune*. La Manufacture nationale des Gobelins fait l'acquisition de l'un de ses cartons.

New York, aquarelle
© Reno / DR

Paris par Reno (lithographie, 1930)
© Reno DR

Des lithographies saluées par la presse

L'artiste prépare un autre portfolio. Pour sa préface, elle correspond avec Pierre Mac Orlan. Ce sera *Paris par Reno*, série de dix lithos en trois couleurs, éditée en 1930. Le *New York Herald* salue cette réalisation, tandis que Woroniecki remarque que « *de cette cité immense, le mouvement fiévreux est le pouls et la respiration. Dans ces vues d'ensemble, les hommes-fourmis perdent totalement leur signification individuelle. Celle des automobiles et des autobus, avec leur encombrement et avec leurs zigzags graphiques, est autrement importante.* (...) *La netteté calligraphique de son dessin ramassé met en relief les traits prononcés de chaque bâtiment dont les détails, à peine frottés de couleur, nous imposent leur vision assouplie et vivante.* »

Reno voyage beaucoup en France et autour de la Méditerranée. Elle va chercher, comme elle l'écrit, « *l'âme et l'ambiance diverses des cités tentaculaires, des stations balnéaires élégantes et des vieux petits villages escarpés* » en Espagne, en Italie, en Sicile ou aux Baléares. Sans oublier ses « voyages » dans Paris, ville qui la passionne et dont l'Exposition coloniale de 1931 fera l'objet d'une de ses séries d'aquarelles.

Reno emménage dans un atelier situé dans un hôtel particulier du boulevard Raspail, qui sera sa demeure jusqu'à la fin de ses jours. Elle fréquente beaucoup Le Dôme et La Coupole. Mais en ces années de crise mondiale, l'existence d'artiste n'a rien d'aisé. Heureusement, ses amis sont là.

Paris par Reno, Gare Saint-Lazare (lithographie, 1930)
© Reno / DR

En 1936, elle réalise une suite de dessins sur la démolition du Trocadéro, et elle fait jouer ses relations – le conservateur du Musée de la France d'outre-mer et celui du musée Carnavalet – pour tenter d'obtenir un achat de l'État. Elle y parviendra enfin début 1938, sous la forme d'une série de douze aquarelles sur « *les travaux de l'Exposition* ». Mais l'Amérique n'oublie pas Reno : elle expose, en décembre de cette même année, chez Argent Gal.eries, à New York, dans le cadre d'un échange entre aquarellistes, aux côtés de la peintre Marie Laurencin.

1940 : l'artiste juive est exclue du Salon d'Automne

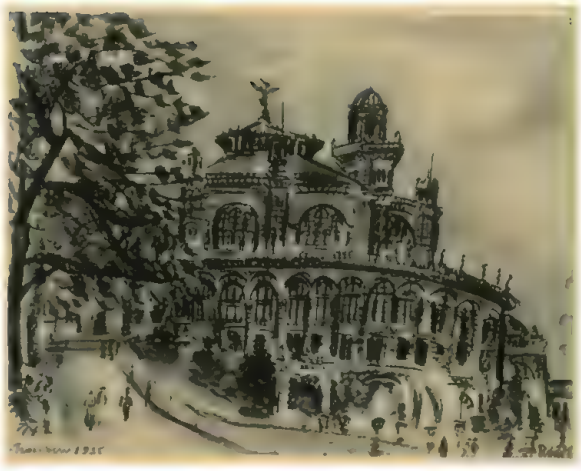
En 1940, devant être exposée, comme chaque année, au Salon d'Automne, Reno s'en voit exclue. Une lettre du 12 novembre de G. Dervallières, le président de la société du Salon d'Automne, lui explique : « *Nous avons eu, aujourd'hui, la visite du représentant de la Propagandastaffel qui est venu contrôler notre exposition. À la suite de cette visite, nos camarades de race juive ont été évincés pour des raisons d'ordre politique.* » Reno fuit alors Paris et se réfugie en province. Mais sa sœur, Bronia, qui avait fait ses études de médecine et exercé en France, réfugiée à Digne, sera, elle, victime d'une dénonciation et mourra à Auschwitz, le 25 mai 1944. Après la guerre, Reno revient boulevard Raspail, très bouleversée par la disparition de Bronia (elle fera un voyage à Auschwitz).

À la galerie Clausen, en octobre 1945, le journal *La France au combat* remarque la fougue et la puissance d'un *Stalingrad* et la connaissance approfondie de la composition d'une *Maternité*. Une exposition personnelle très remarquée, à la galerie Denise René, en 1945, marque sans doute le couronnement de la carrière d'une artiste trop méconnue. Frank Elgar écrit, dans le dépliant de la galerie : « *Par leur thème, par leur technique, les œuvres françaises de Reno font songer à Dufy, mais un Dufy moins capricant, moins ironique, plus dynamique et plus inquiet, moins virtuose aussi, mais plus naturellement simple.* »

Reno s'éteint en 1953, à l'hôpital Cochin. Selon ses volontés, Maurice Régnier, son exécuteur testamentaire, rapatriera en Pologne ses cendres et les œuvres qu'elle détenait encore chez elle.

Deux portraits de **Reno**
© Photos DR

Trocadéro (Fusains, 1935)
© Reno / DR



La Grande Grue (Fusains, octobre 1936)
© Reno / DR

ANDRÉ **ROBILLARD**
photographié par Frédéric Bosser
© Frédéric Bosser pour *Les Arts dessinés*

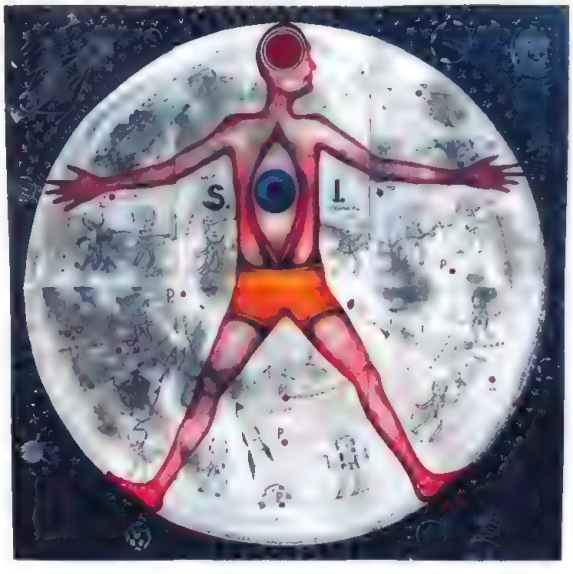
Vivant au sein d'un hôpital psychiatrique depuis sa tendre enfance, révélé par son médecin au peintre Jean Dubuffet qui mettra en lumière son travail, **André Robillard** est un artiste d'art brut exceptionnel. À quatre-vingt-huit ans, il fait l'objet d'une exposition, *Les Croqueurs d'étoiles*, en compagnie d'autres artistes d'art singulier, à la Coopérative-Musée Cérès Franco, dans l'Aude, jusqu'au 3 novembre prochain. À la rencontre d'un homme à l'imagination débordante...

Par **Frédéric Bosser**

ANDRÉ ROBILLARD

« DES FUSILS POUR **TUER LA MISÈRE** »

André Robillard & Jerzy Ruszczynski : *La Lune* (2012), œuvre inspirée par une exposition pour la NASA
© Photo DR



Un parcours atypique

Sans l'art, cet enfant – décrit comme turbulent et instable, que son père battait – ne serait jamais sorti de l'hôpital psychiatrique qui l'a accueilli très jeune. D'abord brièvement pour soigner ses crises de nerfs, puis définitivement en l'embauchant comme aide-cuisinier, aide jardinier et ouvrier vidangeur, car André Robillard ne souhaitait pas retourner dans le monde extérieur. Aujourd'hui âgé de quatre-vingt-huit ans, il vit seul dans une petite maison indépendante de l'hôpital de Fleury-les-Aubrais, près d'Orléans (45), anciennement habitée par le cuisinier, au loyer de trente euros par mois, électricité et eau incluses. André Robillard est une personnalité attachante, un vieillard fringant comme un jeune homme, malgré une alimentation que tout diététicien dénoncerait sur l'heure ! Son menu du soir ? Un litre de lait entier qu'il complète avec des madeleines, du camembert et des sardines en boîte. En même temps, avec ses multiples figurines placées devant la porte de son micro-ondes et ses peluches posées sur sa gazinière, il lui serait difficile de véritablement cuisiner... Quoique célibataire et éloigné de la capitale comme du monde de l'art, André Robillard ne souffre pas de la solitude ni de son absence de galerie attitrée. « *Je n'ai jamais le temps de m'ennuyer !* » clame-t-il.

Nombreux sont ses amis, souvent de fidèles admirateurs, qui viennent le voir pour lui tenir compagnie, lui apporter des cadeaux (en général, des peluches), l'aider à faire ses courses ou lui acheter des œuvres, sans oublier de lui ramener de nombreux objets de récupération qui lui serviront plus tard dans sa création.

André Robillard : *Neil Armstrong* (2013), assemblage, 80 cm, Collection FL
© Photo Alain Machefaux

Jean Dubuffet, le défricheur !

C'est son médecin Paul Renard qui prendra l'initiative d'envoyer ses deux premiers fusils à Jean Dubuffet. On est en 1964. André a trente-trois ans et est ouvrier à l'hôpital. Quelques jours plus tard, la secrétaire de Jean Dubuffet appelle André Robillard pour une prise de rendez-vous. Les deux hommes se rencontrent au bureau du peintre, rue de Sèvres, dans le 6e arrondissement de Paris. « *Lors de mes trois visites chez lui, Jean Dubuffet m'a posé beaucoup de questions sur mon travail, ce qui m'a beaucoup touché*, se souvient le vieil homme. *Sans lui, mon travail n'aurait jamais été montré. Jamais je n'aurais été exposé au musée d'Art brut de Lausanne et à Villeneuve d'Ascq, au LaM.* » Et l'artiste de préciser : « *Quand je dois m'absenter plus de trois jours, notamment lors des expositions, j'emmène toujours mes oiseaux* (des mandarins, perruches et des canaris) *avec moi. Ce n'est pas négociable !* » C'est lors de cette première venue à Paris que Robillard visite ses premiers musées. Et s'il découvre alors le travail de beaucoup d'artistes, dont Pablo Picasso, son œuvre n'en sera pas pour autant détournée de sa singularité.

L'égal d'un Keith Haring ou d'un Henry Darger

Comme ses homologues américains, André Robillard a créé son propre vocabulaire. Il est guidé par cette même spontanéité et se montre capable de dessiner sur tous les supports qui se présentent à lui avec la même générosité et la même innocence. Et si à ce jour, l'artiste d'art brut n'a pas la renommée internationale qu'il mériterait pourtant, cela surviendra tant son œuvre est foisonnante, sensible et d'une grande poésie. Quand on demande à André Robillard pourquoi il a commencé par réaliser des fusils de guerre, il répond que c'est en souvenir de son père qu'il accompagnait à la chasse. Allez comprendre le lien ! Cela dit, il se souvient très bien des années de guerre, des Allemands qui lui ont donné ses premières cigarettes et du directeur de l'hôpital, qui avait alors fait installer un drapeau de la Croix-Rouge sur le toit.

André Robillard : Mig 21 russe
Exposé à La Coopérative-Musée Franco Cérès
© Photo F. Bosser

André Robillard : OVNI géant (350 cm de diamètre, 2018)
Exposé à La Coopérative-Musée Franco Cérès
© Photo F. Bosser

EXPOSITION

LES CROQUEURS D'ÉTOILES
86 ARTISTES À LA CONQUÊTE DE L'ESPACE

JUSQU'AU 3 NOVEMBRE
LA COOPÉRATIVE-MUSÉE CÉRÈS FRANCO
Commissaire d'exposition : Françoise Monin
5, rue d A zonne - 11170 Montolieu
Tél. 00 33 (4)4 68 76 12 54
www.collectionceresfranco.com

Des œuvres de bric et de broc

Pour ses créations, Robillard ne part jamais d'un modèle existant ni d'une photo vue dans un livre. Tout émane d'images entrevues à la télévision ou dans les journaux, l'aspect de ses fusils comme le nom qu'il leur donne. Et s'il cite des marques d'armes connues comme Kalachnikov ou M-16, tout est invention : les numéros de code comme les références qu'il leur attribue à chaque fois. C'est muni d'une serpe, de scotch et de scies à métaux ou à bois que l'artiste conçoit et assemble ses créations à partir de divers matériaux de récupération – tissu, boîte en métal ou plastique, bois… –, très souvent trouvés dans des décharges. Ses fusils et vaisseaux spatiaux, il les réalise à même le sol, dans son étroite entrée. « *Ces fusils sont faits pour tuer la misère* », aime à dire André Robillard. Le plus imposant fait sept mètres de haut, pèse sept cents kilos et est aujourd'hui exposé devant l'hôpital de Fleury-les-Aubrais, à deux pas de chez lui. Fait exceptionnel : il a été réalisé avec une équipe d'artisans, dans le cadre d'un projet soutenu par le Frac local. Un art brut qui a la cote : aujourd'hui, il faut compter sept mille euros pour ses premiers fusils, en galerie, et trois mille euros pour les plus récents.

Le dessin, autre moyen d'expression

Ses dessins libres, Robillard les réalise sans crayonnés, toujours au feutre, car il ne connaît pas d'autre technique. Le tout avec la télé allumée en bruit de fond et installé sur son lit, devant une table qu'il a lui-même confectionnée. Sa gamme de couleurs est très souvent limitée à des bruns, des bleus, des rouges, parfois du vert. André Robillard représente des planètes (Saturne, Jupiter, Neptune, etc.), des cosmonautes et des animaux tels des chevreuils, sangliers, dinosaures, serpents ou oiseaux. « *En ce moment, je dessine beaucoup de planètes. L'univers m'a toujours fasciné* », indique-t-il. Il nous annonce même être allé sur Mars, où il a rencontré les Martiens et s'est présenté comme un artiste qui profite de sa retraite. Sur ce, il nous fait la démonstration de sa maîtrise de la langue martienne. Et quand on lui demande la teneur de leurs réponses, pas dérouté pour un sou, il nous répond qu'il ne les a pas comprises, car ses interlocuteurs ne parlaient pas le même martien que lui. « *Ils voulaient apprendre ma langue martienne, et moi, la leur.* » Malgré cet échange « raté », un autre rendez-vous a été fixé en 2020, pour six mois cette fois-ci. Au terme de notre visite, quand on lui a demandé pourquoi il ne conservait ni n'exposait aucune de ses œuvres, André Robillard nous a répondu que ne pas les garder lui a permis de se faire connaître à l'extérieur et de vivre l'existence qu'il mène actuellement. Une magnifique leçon de vie de la part d'un homme hors du commun que vraiment rien ne prédestinait à un tel destin…

André Robillard : Fusée
Exposé à La Coopérative-Musée Franco Cérès
© Photo F. Bosser

André Robillard : *Le Palais idéal du facteur Cheval*
(2015), feutres sur papier kraft 70 x 100 cm
© Photo DR

Collectionneuse passionnée et exigeante, galeriste capable d'accueillir et de soutenir des artistes « difficiles », amoureuse de la figure humaine, la Brésilienne **Cérès Franco**, arrivée en France en 1951, est une femme de caractère, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-douze ans. À l'heure de l'exposition *Les Croqueurs d'étoiles* qui montre une partie de sa collection d'art singulier, à Montolieu (11), cette ancienne galeriste revient sur une infime partie de son parcours…

Par **Frédéric Bosser**

CERÈS **FRANCO**
photographiée par Patrice Bouvier
© Patrice Bouvier

CÉRÈS FRANCO

L'ARPENTEUSE D'ART

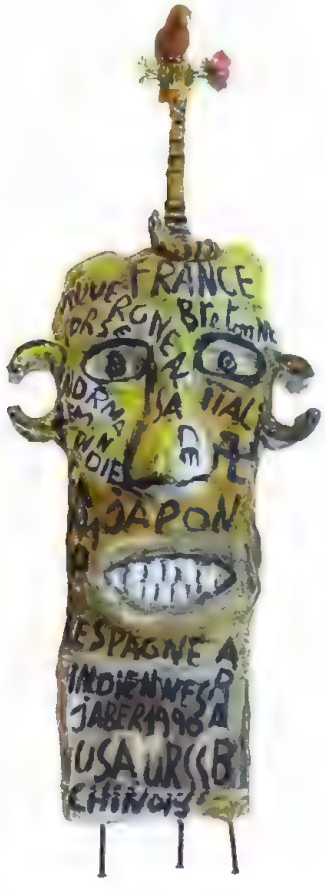
Cérès, qu'est-ce qui vous a incitée à ouvrir une galerie en décembre 1972, à Paris ?
Tout simplement le besoin de travailler après mon divorce en 1959, pour avoir la Sécurité sociale, un salaire ! Celui que l'on me donnait dans la galerie où je travaillais alors était une misère. Remarquez, je n'ai pas gagné beaucoup plus après, mais au moins j'étais mon propre chef ! *(Rires.)* En fait, c'était une suite assez logique, après mes études d'histoire de l'art à l'Université de Columbia et à la New School of New York, puis de littérature anglo-américaine et européenne. Cette formation m'a permis de devenir, plus tard, critique d'art et d'écrire des contes et des poèmes parus au Brésil.

Avant de devenir galeriste, vous aviez monté de nombreuses expositions événementielles à travers le monde autour de l'art populaire, figuratif et brut, entre 1962 et 1972.
En 1960, à la Biennale de São Paolo, j'ai présenté des artistes naïfs brésiliens. De 1962 à 1972, j'ai travaillé comme commissaire d'exposition, au Brésil, en France, en Europe de l'Est… Histoire d'être

UNE **EXPOSITION** EXCEPTIONNELLE

Cinquante ans après les premiers pas de l'homme sur la lune, La Coopérative-Musée Cérès Franco propose l'exposition *Les Croqueurs d'étoiles*, dont les œuvres d'art brut d'André Robillard sont le point d'orgue. *(Lire notre interview de l'artiste, p. 154.)*

Jaber, sculpture exposée à La Coopérative-Musée Cérès Franco
© Jaber / Photo Alain Machefaux



Ci-dessus : vue de l'exposition *Croqueurs d'étoiles*
© Photo Jacques-Yves Gucia

originale, j'ai alors demandé à des artistes figuratifs ou abstraits de concevoir des œuvres dans des formats ronds ou ovales. En fait, je voulais que les artistes que je contactais sortent de leur zone de confort que sont le carré et le rectangle. Certains ont refusé. D'autres, comme Roberto Matta, ont accepté de relever ce défi... La préface de ma première exposition a été écrite par Michel Ragon *(critique d'art et historien réputé)*. L'abstraction lyrique était omniprésente à cette époque... Moi, je cherchais des portraits, des humains.

Quel fil conducteur guidait votre sélection ?
Au début, j'ai d'abord choisi parmi les artistes que je connaissais. Puis un artiste vous en présente un autre, et ainsi de suite... Je passais mon temps à rechercher de nouveaux talents, toujours sans limite de frontières. L'artiste le plus connu que j'ai présenté, à l'époque, est Corneille du Groupe CoBrA *(déjà célèbre, il fut pendant plusieurs années le compagnon de Cérès)*. J'ai aussi exposé Yves Taillandier, Marc Pouget, Jaber, Komet, Michel Macréau, Jacques Grinberg, Stani Nitkowski, Jean Rustin... Tous sont de l'école expressionniste, de celle qui raconte une histoire.

Pourquoi avoir appelé votre galerie L'Œil de bœuf ?
J'ai donné à ma galerie, rue Quincampoix, à Paris, le nom de mes expositions temporaires : L'Œil de bœuf. C'est le nom d'une fenêtre qui me plaît. C'est aussi rond, comme peut l'être un œil. Les grands architectes des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ont beaucoup utilisé cette lucarne. De grands artistes comme Kandinsky, Braque, Picasso ou Mondrian ont expérimenté cette forme.

Vue de l'exposition et des œuvres de Jerzy Ruszczyński
© Photo Jacques-Yves Gucia

CÉRÈS FRANCO, L'HISTOIRE D'UNE COLLECTION

Par Raphaël Koenig, préface de Jean-Hubert Martin
Éditions LE LIVRE D'ART.
Livre en souscription. Série limitée disponible, accompagnée d'une affiche historique de la galerie L'Œil de Bœuf (50 €).

Souscription aux éditions Le Livre d'art
113, bd Richard-Lenoir - 75011 Paris.
Tél. : 01 40 01 04 26 ; info@lelivredart.com

© Photo Jacques-Yves Gucia

VISITER

LA COOPÉRATIVE-MUSÉE CÉRÈS FRANCO
5, rue d'Alzonne - 11170 Montolieu
Tél. : 00 33 (4)4 68 76 12 54
www.collectionceresfranco.com

Était-il facile de garder vos artistes dans votre galerie, qui présentait beaucoup d'œuvres rondes ou ovales, et d'artistes singuliers ?
Certains oui ! Mais beaucoup ont été attirés par d'autres galeries plus prestigieuses et bien mieux placées que moi. D'autres me faisaient des infidélités, de temps en temps... Une galerie avenue Matignon ou rue du Faubourg-Saint-Honoré, c'était la Mecque pour eux !
Je continuais néanmoins à leur acheter des œuvres, quand ils me faisaient des prix, et à les montrer dans mes expositions itinérantes. C'était un moyen de les faire connaître. Je pense aussi avoir formé pas mal de collectionneurs...

Comme ?
Jean-Dominique Jacquemond, que j'ai vu arriver à quinze ans dans ma galerie. Il est aujourd'hui le plus grand collectionneur d'Anselme Boix-Vives *(peintre espagnol autodidacte)*, dont il possède une très belle collection.

Vous êtes également une grande collectionneuse, avec près de mille trois cents œuvres d'art brut, singulier, naïf ou fantastique !
Sans avoir spécialement une ligne directrice, puisque je peux tout aussi bien acheter de l'art naïf ou brut que de l'art populaire... J'ai par exemple acheté un multiple de César, des œuvres originales de René Allio, Claude Boujon, Peter Clough, Flavio Shiro, Jacqueline Pavlowsky... Dès que j'avais un peu d'argent, j'essayais d'acquérir une nouvelle œuvre originale. Il m'est aussi arrivé de faire des échanges avec des artistes.

Vous avez récemment cédé cette collection à la région Occitanie, et à trente kilomètres de Carcassonne, à Montolieu (11), le mécène Henri Foch vous a offert un lieu : une ancienne coopérative viticole. C'est devenu La Coopérative -Musée Cérès Franco.
Je n'avais plus les moyens de l'entretenir ni de la garder. Je suis une vieille dame, maintenant ! Je suis contente de savoir que les mille trois cents pièces cédées vont désormais être conservées et montrées au public dans de bonnes conditions. Je continue d'en acheter et, à ma mort, les dernières pièces en ma possession rejoindront ce don fait à la région d'Occitanie ou bien iront à mes héritiers.
Au départ, ma collection devait être donnée à la ville de Carcassonne, avant que le maire ne change... À Montolieu, je sais qu'une politique d'acquisition va être mise en place. Cette collection va vivre, et cela me ravit ! ■

LES ARTS DESSINÉS

#09 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE JANVIER 2020

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir...
dans le neuvième numéro des *Arts dessinés*, à paraître en janvier.

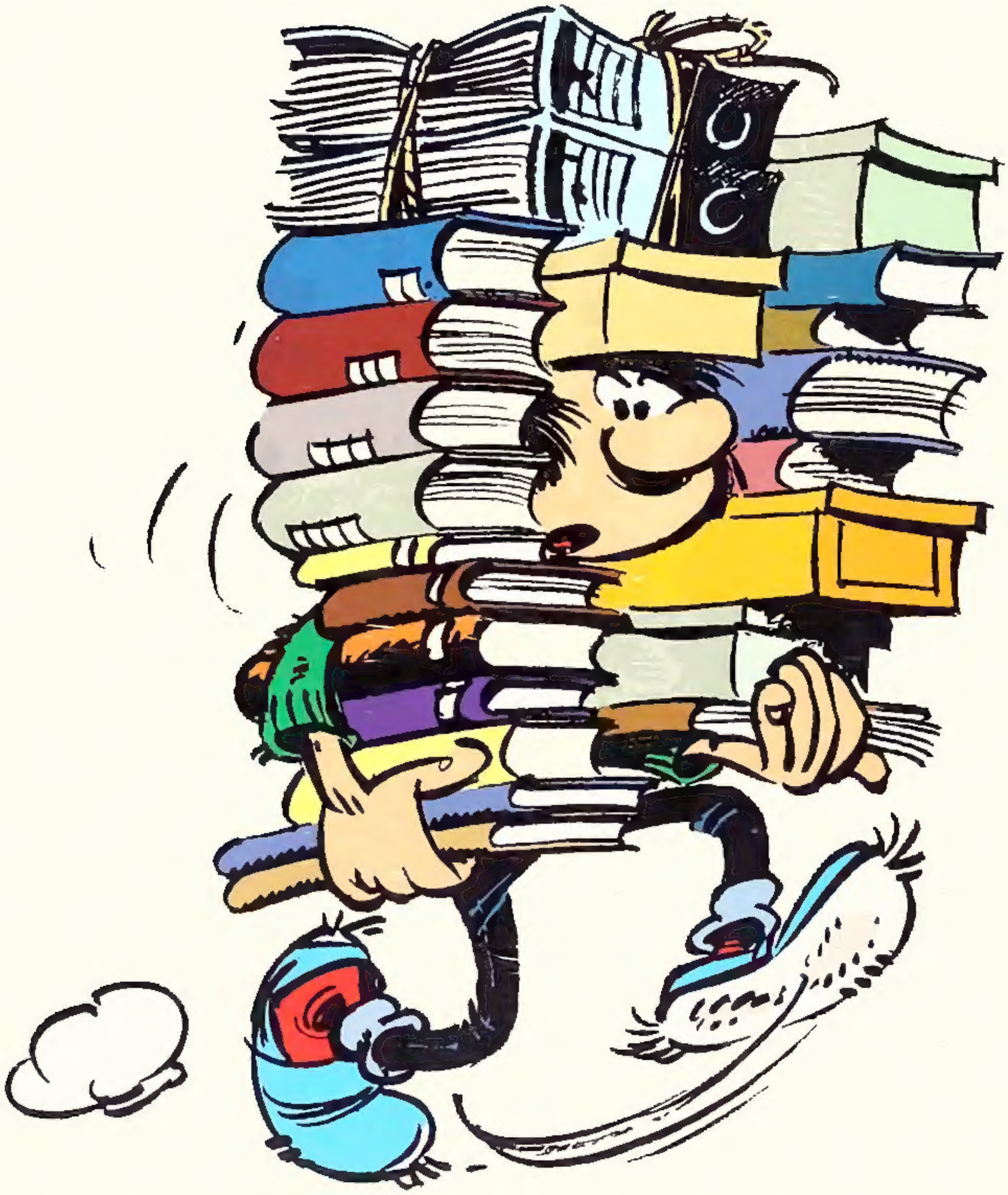
Jean-Marc Rochette
Andreas
Serge Bloch
Chu Chengliang
Albin de la Simone
Guillaume Dégé
Philippe Dupuy
Laurent Durieux
Philippe Druillet & Éric Naulleau
Thomas Ehretsmann
Jochen Gerner
André François
Emmanuelle Houdart
Yan Pei-Ming
Anne-Margot Ramstein
Étienne Robial
Olivier Tallec
La saga Draeger*
... et bien d'autres surprises

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
WWW.DBDMAG.FR/ARTSDESSINES
INSTAGRAM : @LESARTSDESSINES

* Liste sous réserve de modifications. Couverture provisoire

www.bigmat.fr

RIP-CLUB



M'ENFIN HD !